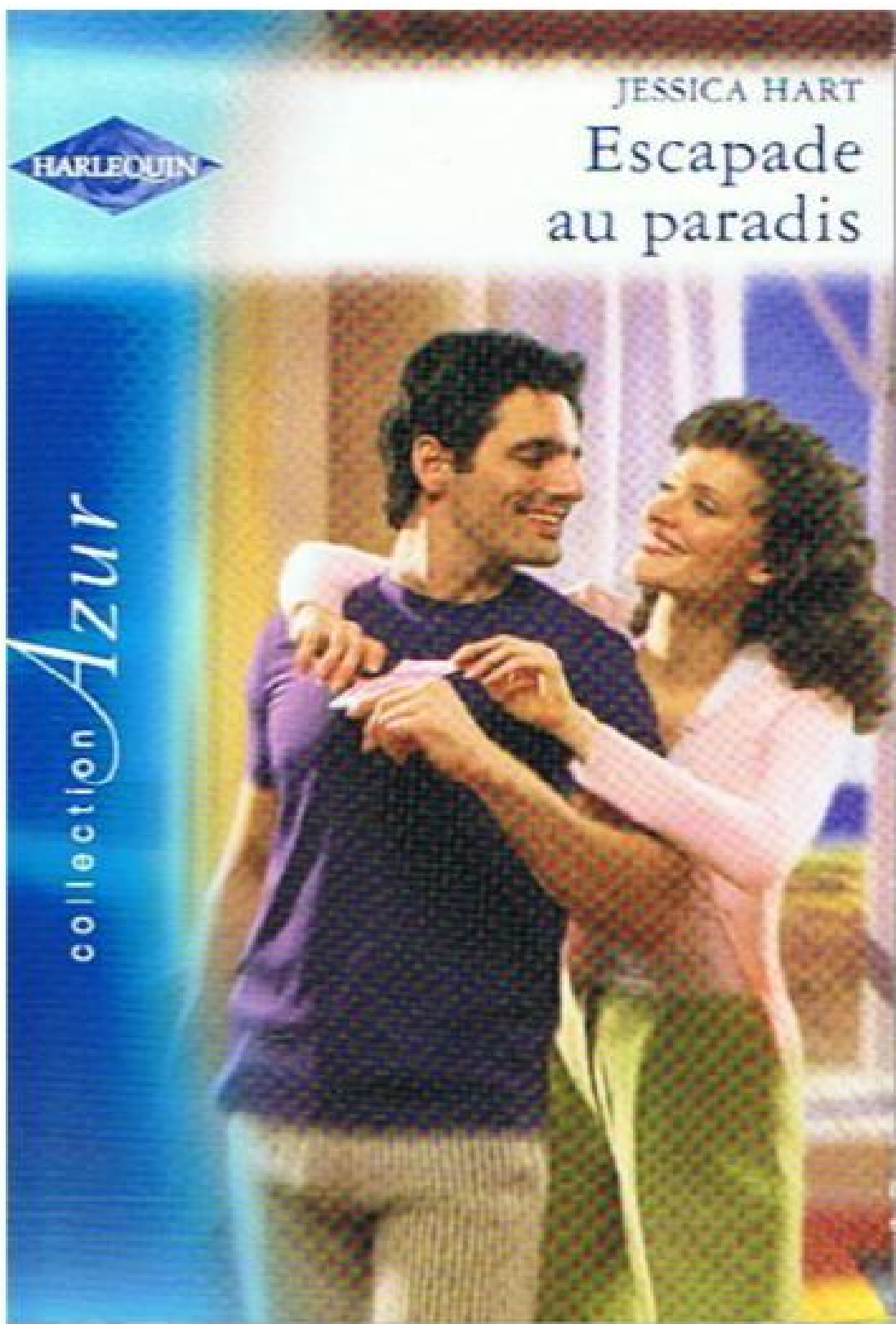
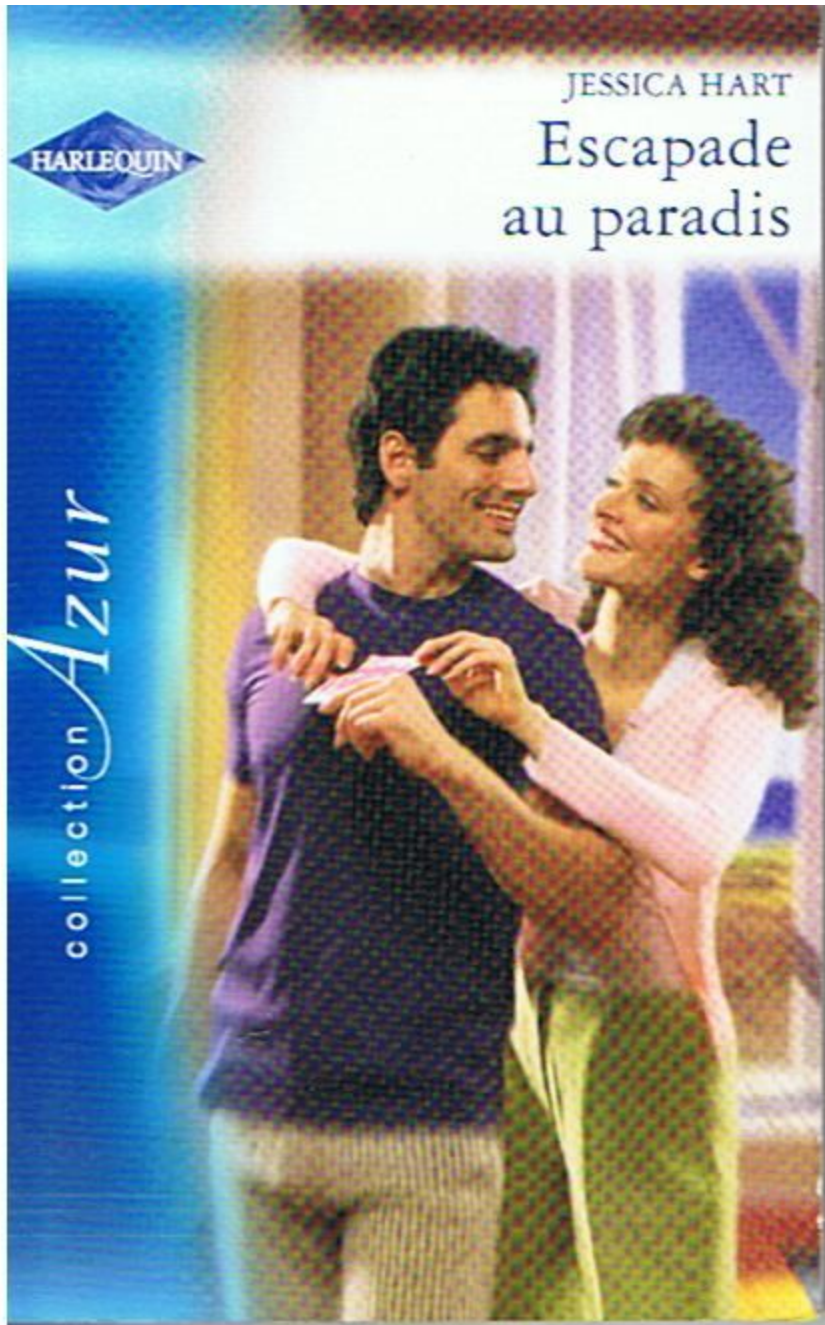




Escapade au paradis



Escapade au paradis

. 1.

— Quoi !

De stupeur, Carey faillit laisser tomber la tasse de thé qu'elle tenait à la main.

—Il est hors de question que je t'aide, Camilla. Absolument hors de question !

—Je croyais pourtant que tu mourais d'envie de prendre des vacances ?

—Dans un chalet en pleine montagne, oui. Pas sur une île infestée de moustiques dont je n'avais jamais entendu parler avant que tu ne fasses irruption chez moi.

Camilla leva les yeux au ciel.

—Moonshadow Cay, une île infestée de moustiques ? Non,

mais tu plaisantes ! N'importe qui bondirait de joie à l'idée de passer deux semaines aux Caraïbes, tous frais payés. J'ai vu des photos de l'archipel et je suis certaine que tu trouveras l'endroit superbe. Tu n'as rien contre les palmiers et le sable fin, n'est-ce pas ?

—Si, justement. Je déteste me prélasser au soleil pendant des heures. Et je me demande bien ce que je pourrais faire d'autre au bord d'un lagon.

Camilla jeta un regard exaspéré à sa cousine, qui venait de s'asseoir en tailleur devant la cheminée. Carey n'était pas de celles qui fascinent par leur beauté, mais l'humour et la

tendresse noyés dans ses grands yeux gris lui conféraient un charme auquel peu d'hommes restaient insensibles. Ses longs cheveux bruns, qu'elle laissait d'habitude flotter sur ses épaules, étaient aujourd'hui retenus par un bandeau noir et tressés en un lourd chignon. Loin de l'enlaidir, cette coiffure austère mettait en valeur la délicatesse de ses traits et l'éclat incomparable de son teint.

Les deux cousines s'adoraient depuis l'enfance, en dépit ou peut-être même à

cause de leur différence de caractère. Alors que Carey se contentait de plaisirs simples — une promenade en forêt, un dîner au coin du feu dans

son cottage du Yorkshire —, Camilla ne rêvait que d'aventures et de succès. L'une enfilait chaque matin le premier Jean qui lui tombait sous la main ; l'autre collectionnait les journaux de mode et renouvelait trois fois par an sa garde-robe.

Obstinée, intelligente, ambitieuse, Camilla ne lâchait jamais prise avant d'avoir obtenu ce qu'elle désirait. Surtout quand sa carrière était en jeu et qu'il lui suffisait, comme ce soir, de se montrer persuasive pour parvenir à ses fins.

— Franchement, tu me déçois, dit-elle en sirotant son thé.

Après tout ce que j'ai fait pour toi quand nous étions petites, je croyais que tu accepterais de me rendre service.

« Nous y voilà ! » songea Carey, amusée. Maintenant qu'elle lui avait vanté les charmes du paradis tropical où elle souhaitait l'expédier, Camilla allait recourir à

l'arme qu'elle savait le mieux manier : le chantage aux sentiments.

—Rappelle-toi l'été où je vous ai repêchés dans la rivière, toi et cet imbécile de chien que tu avais adopté. Sans mon aide, vous vous seriez noyés tous les deux. Et je ne te raconte pas les histoires que j'ai dû inventer pour rassurer ta mère chaque fois que tu partais à la chasse aux trésors avec ton copain Phil. Un jour, je t'ai même donné l'une de mes poupées pour remplacer celle que tu avais perdue dans le train. Ne me dis pas que tu as oublié !

Indécise, Carey mordit dans la tranche de pain qu'elle venait de beurrer. Elle savait Camilla dénuée de scrupules, mais ne pouvait nier qu'il existait entre sa cousine et elle des liens que personne ne réussirait à détruire. Ceux qui considéraient Camilla comme une arriviste sans cœur se trompaient. Sous ses dehors sophistiqués, la jeune femme cachait une générosité dont Carey avait toujours été la première à bénéficier.

—Rassure-toi, je ne suis pas devenue amnésique depuis ta dernière visite. Seulement, je ne comprends pas pourquoi tu tiens tant à ce que ce soit moi

qui aille là-bas. TU ferais mieux de demander à l'un de tes collègues de t'aider.

—Certainement pas !

Camilla posa sa jambe plâtrée sur un tabouret, en face du canapé, puis glissa un coussin derrière son dos et se redressa en grimaçant.

— Tu as entendu parler de Weatherill Willis, n'est-ce pas ?

Carey acquiesça d'un signe de tête. Célèbre pour ses réalisations audacieuses, la plus grande société immobilière de Londres construisait aux quatre coins du globe des hôtels luxueux pour touristes en mal d'exotisme.

—Eh bien, figure-toi que j'ai décroché un emploi chez eux !

expliqua Camilla avec enthousiasme. Actuellement, je m'occupe des relations publiques, mais ce que je voudrais, c'est parcourir le monde afin de repérer des sites encore intacts que l'on pourrait transformer en stations balnéaires.

—Cela ressemble plus à des vacances permanentes qu'à

un véritable travail, observa Carey en remplissant de nouveau sa tasse de thé.

—Détrompe-toi, ce métier demande beaucoup de perspicacité.

Il est terriblement difficile, en effet, de dénicher un endroit susceptible d'attirer chaque année des milliers de vacanciers.

Mais je crois bien que j'ai découvert l'emplacement idéal pour bâtir un complexe hôtelier.

Camilla marqua une légère pause, puis se pencha en avant, le visage radieux.

—Il y a quelques semaines, des amis m'ont présenté un certain Emory Jones, originaire de Belize. Je savais que cela se trouvait en Amérique

centrale, mais j'ignorais qu'on pouvait y admirer l'une des plus belles barrières de corail du monde. D'après ce que j'ai cru comprendre, le récif renferme des centaines d'îlots inhabités. Emory en possède un, Moonshadow Cay, qu'il accepterait de vendre à Weatherill Willis et dont il m'a montré des photos. Dès que j'ai vu les clichés, je me suis dit que je n'avais pas le droit de laisser passer une telle chance.

—Et tu as aussitôt imaginé l'hôtel quatre étoiles que pourrait édifier ta société à l'ombre des palmiers, lança Carey entre deux gorgées de thé. Chambres climatisées, restaurant gastronomique et boîte de nuit pour insomniaques en détresse, je suppose ?

—Exactement, confirma Camilla, imperméable à l'ironie

du ton. C'est d'ailleurs ce que j'ai expliqué à Josh, l'assistant du directeur. Quand je lui ai soumis mon projet et qu'il a vu les photos d'Einory, il a été tellement impressionné qu'il m'a donné carte blanche.

—Cela a dû te faire plaisir.

—Tuparles ! Et lorsque j'ai appris ensuite que des biologistes sponsorisés par Weatherill Willis travaillaient actuellement à

Moonshadow Cay, j'ai failli exploser de joie. Leur chef s'appelle Drew Tarrant. Il paraît qu'il a réalisé pour la télévision une série de reportages sur la faune aquatique : *Splendeurs sous-marines*.

Peut-être les as-tu regardés ?

Carey secoua la tête.

—Non, je ne m'en souviens pas.

—L'une de mes amies a suivi l'émission chaque semaine et m'a dit que ce Drew Tarrant était un véritable Apollon.

Camilla examina sa jambe plâtrée d'un air consterné, puis soupira à fendre l'âme.

— Quand je pense que j'aurais pu passer quinze jours en sa compagnie !

Carey réprima un sourire.

— Si ce monsieur est aussi célèbre que tu le prétends, il n'aurait sans doute pas eu une minute à te consacrer.

— Avec tout l'argent que lui verse Weatherill Willis, *il* aurait été bien obligé de me servir de guide. D'ailleurs, je lui ai envoyé

une lettre pour lui annoncer mon arrivée, et, si je ne m'étais pas cassé la jambe sur cette satanée piste de ski, je serais en train de boucler mes valises à l'heure qu'il est.

— Je comprends ta déception, fit Carey d'un ton apaisant, mais pourquoi ne veux-tu pas demander à tes camarades de travail de te remplacer ?

— Parce qu'ils s'empresseraient de me souffler mon projet, voilà pourquoi ! Tu n'as aucune idée de l'ambiance qui règne dans une firme comme Weatherill Willis. C'est à qui écrasera son voisin pour gagner la faveur du patron et gravir un échelon.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— Pas du tout ! Il n'y a qu'à toi que je puisse faire confiance.

— Admettons que tu aies raison. Que deviendra mon magasin si j'accepte de t'aider ?

— Je m'en occuperai.

Carey regarda Camilla d'un œil incrédule.

— Ne me dis pas que tu es prête à passer deux longues semaines dans ce coin perdu du Yorkshire !

—Si. De toute façon, rester à Londres serait beaucoup trop dangereux. Imagine que mes collègues m'aperçoivent dans la rue alors qu'ils me croient sous les tropiques ! J'aurais l'air d'une idiote.

—Et ta jambe cassée ?

—Ce n'est pas elle qui m'empêchera d'accueillir tes clients.

Surtout que nous sommes en février et que les touristes ne doivent pas se bousculer dans la région, à cette époque de l'année.

—Il n'y a pas grand monde, en effet, avoua Carey à contrecœur. Mais...

—Quoi encore ? l'interrompit Camilla.

—Je ne peux pas me faire passer pour toi.

—Bien sûr que si, tu le peux. Personne ne me connaît à

Belize, hormis Emory Jones, qui séjourne en Angleterre jusqu'au début du printemps.

—Et qu'arrivera-t-il si ce séduisant biologiste dont tu m'as parlé me pose des questions ?

—Pourquoi diable voudrais-tu qu'il doute de ton identité ? Il s'attend à recevoir une Mlle C. Cavendish et c'est bien comme cela que tu t'appelles, non ? Et puis, s'il te demande tes papiers, tu n'auras qu'à lui répondre que tu les as égarés. Mais cela m'étonnerait qu'il ait le moindre soupçon. Je suis sortie avec un scientifique pendant quelques mois ; il était tellement étourdi qu'il ne savait jamais quel jour de la semaine nous étions.

—Ce n'est sûrement pas le cas du Dr Tarrant. Sinon, il n'aurait pas été choisi pour présenter une émission de télévision.

Camilla balaya l'objection d'un geste désinvolte.

—Ce type s'y connaît peut-être en biologie marine, mais je te parie que, dans la vie courante, il ne vaut pas mieux que mon ex-petit ami. Tu verras : il n'aura d'yeux que pour ses poissons et remarquera à peine ta présence.

—Espérons quand même qu'il n'oubliera pas de venir me chercher à l'aéroport.

S'apercevant trop tard de ce que sous-entendaient ses paroles, Carey se mordit la lèvre.

— lu as bien dit « me chercher » ? releva Camilla. Dois-je en conclure que tu acceptes de m'aider ?

— Si je refusais, tu me reprocherais jusqu'à la fin des temps d'avoir ruiné ta carrière.

Camilla éclata d'un rire perlé.

— Tu es une fille formidable, Carey.

Puis, repoussant la mèche de cheveux qui dansait sur son front, elle se pencha vers sa cousine avec des mines de conspiratrice.

— Voilà ce que tu vas faire pendant ton séjour à Moonshadow Cay : tu vas explorer l'île dans ses moindres recoins, vérifier si le lagon est aussi beau que me l'a affirmé Emory et t'assurer qu'il est possible de se baigner sans être dévoré par des requins ou emporté par une lame de fond. Tout en te promenant, tu prendras des dizaines de clichés afin que je puisse les montrer au directeur de Weatherill Willis et le convaincre de réaliser le projet. Tu es une photographe hors pair, Carey, et je me suis d'ailleurs souvent demandé pourquoi tu avais choisi de vendre des cartes postales à des touristes plutôt que de sillonner le globe, caméra au poing. Mais qui sait ? Peut-être ces vacances forcées te permettront-elles de découvrir ta vocation ? Peut-être même succomberas-tu au charme du beau Drew Tarrant ?

Carey grimaça un sourire.

—Aucun risque !

—Pour quelle raison ? Parce que tu viens de rompre avec Gilles et que tu crois tous les hommes aussi stupides et ennuyeux que lui ?

—Gilles n'est pas ennuyeux, protesta Carey pour la forme.

Il est très gentil.

—Ah oui ? Comment se fait-il, dans ce cas, qu'il soit déjà fiancé à une autre fille et qu'il refuse de t'adresser la parole ?

—C'est vrai qu'il n'a pas attendu longtemps pour me remplacer, mais on ne peut pas le lui reprocher. Il ne va pas rester célibataire jusqu'à la fin de ses jours simplement parce que je n'ai pas voulu de lui pour mari.

Camilla posa sa tasse de thé au pied du canapé.

— A mon avis, ce qu'il te faut en ce moment, c'est un bon changement d'air. Si tu n'en avais pas eu assez de ton existence étriquée, tu te serais empressée de dire oui à Gilles quand il t'a demandé ta main. Je me trompe ?

Carey secoua tristement la tête.

—Non... Lorsqu'il s'est mis à me parler mariage, j'ai aussitôt compris que je n'étais pas amoureuse de lui. Ce que je désirais en réalité, c'était épouser l'homme idéal. Mais je doute que le prince charmant existe ailleurs que dans les contes de fées !

—Une chose est sûre, déclara Camilla avec son bon sens

eoutumier, s'il existe, ce n'est pas en restant derrière ton comptoir que tu as des chances de le rencontrer. Quitter l'Angleterre pour les Caraïbes te fera le plus grand bien, crois-moi.

Carey regarda les bûches se consumer dans la cheminée et poussa un profond soupir.

— Tu ne trouves pas qu'il est malhonnête d'usurper l'identité de quelqu'un ?

Camilla haussa les épaules.

—Absolument pas ! Les seules personnes que tu vas mystifier sont des scientifiques qui se moquent de savoir si tu t'appelles Camilla ou Carey.

—N'empêche ! Je serai obligée de leur mentir à longueur de journée.

—Et après ? Ils ne se douteront même pas de la super chérie. Rappelle-toi ce que je t'ai dit : les savants sont des gens distraits.

Distract, Drew Tarrant ? Carey regarda l'homme qui s'approchait d'elle au pas de charge et regretta aussitôt d'avoir cédé à Camilla. Grand, brun, vêtu d'un pantalon beige moulant et d'une chemise kaki dont il avait négligemment relevé les manches, le biologiste ne ressemblait en rien à l'image qu'elle s'était forgée de lui. Ses yeux, d'un vert intense, se posèrent sur elle et l'examinèrent de la tête aux pieds, s'attardant sur ses lèvres délicatement ourlées, frôlant son cou gracile que balayaient des mèches rebelles, détaillant ses vêtements à peine froissés par le voyage.

— Camilla Cavendish, je présume ? laissa-t-il enfin tomber d'un air condescendant.

« Ouf ! » pensa-t-elle. Il n'avait pas flairé le subterfuge. Pourquoi, alors, l'observait-il avec un tel dédain ? Parce qu'elle ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait d'un cadre supérieur ?

D'une main nerveuse, Carey lissa l'élégante jupe de lin crème qu'avait tenu à lui prêter Camilla, puis ébaucha un timide sourire qu'oublia de lui rendre son vis-à-vis.

— Les passagers du vol Miami-Belize-Managua sont priés

de se présenter à la porte 12. Embarquement immédiat.

Le grésillement du haut-parleur tinta aux oreilles de Carey comme une invite.

Persuadée qu'elle ne pourrait duper son hôte très longtemps, elle regarda le petit avion qui attendait la fin de l'escale au milieu de la piste et faillit se précipiter sur le tarmac. Mais, à la vue des éraflures striant la carlingue de l'appareil, elle se figea, la gorge nouée. Remonter dans ce tas de ferraille qui tressautait entre les nuages comme s'il avait le hoquet ? Pas question ! Mieux valait encore affronter l'évident mépris du Dr Tarrant.

— Camilla Cavendish ? répéta celui-ci avec impatience.

Sachant qu'elle allait atteindre le point de non-retour, Carey inspira profondément, puis répondit d'un trait :

— Oui, c'est bien moi.

Drew empoigna la valise de la jeune femme et, sans s'embarrasser de politesses, se dirigea longes foulées vers le parking.

S'il avait réussi à convaincre le directeur d'une chaîne de télévision de le laisser présenter une émission, ce n'était sûrement pas grâce à sa décontraction. Difficile en effet de l'imaginer souriant et détendu face à une caméra ! Quant à l'amie de Camilla qui s'était pâmée d'admiration devant ce mufle pendant des semaines, elle devait être myope ou avoir perdu la raison.

— Un véritable Apollon, marmonna Carey en se tordant les chevilles sur les dalles inégales de la salle d'attente. Un goujat, oui... Et de la pire espèce !

Lorsqu'elle sortit de l'aéroport, une pluie torrentielle lui flagella le visage. Le ciel, couleur d'obsidienne, déversait des trombes d'eau sur Belize, transformant en aquarium le paradis ensoleillé décrit par Camilla.

Peu habituée à un tel déluge, Carey resta plantée sur le trottoir en espérant que Drew allait rebrousser chemin et lui proposer de s'abriter dans le hall jusqu'à la fin de l'averse. Mais, vu la vitesse à laquelle il s'éloignait, c'était un espoir qu'il valait mieux abandonner.

—Où avez-vous laissé votre voiture ? cria-t-elle, les mains en porte-voix.

—De l'autre côté du parking.

Evidemment ! Pourquoi l'aurait-il garée près de l'entrée alors qu'il était si agréable de sauter par-dessus les flaques ?

Ravalant sa colère, Carey s'élança sous la pluie et faillit à plusieurs reprises tomber dans l'eau fangeuse qui rebondissait sur le bitume. Quand apparut devant elle la carrosserie bosselée d'un vieux van, elle était à bout de souffle et trempée jusqu'aux os. Déjà installé derrière le volant, Drew se pencha pour ouvrir la portière.

— Dépêchez-vous de monter, dit-il, ou vous allez attraper mal.

« Tiens ! songea-t-elle en s'effondrant sur le siège. Enfin un peu d'humanité ! »

Après avoir essuyé son visage et repris haleine, elle tourna la tête, saisit ses longs cheveux dégoulinants, et s'apprêtait à les essorer lorsqu'elle croisa le regard de Drew.

La nuque appuyée contre la vitre, il l'observait d'un air amusé, comme si la vue d'une élégante femme d'affaires changée en fontaine était le spectacle le plus désopilant qu'il eût jamais contemplé.

Agacée par le petit sourire moqueur qu'arborait le biologiste, mais incapable de baisser les yeux, Carey essaya en vain de lutter contre le trouble qui s'emparait d'elle.

La chemise de Drew, rendue translucide par l'averse, soulignait la musculature de son torse, et d'innombrables gouttes d'eau ruisselaient des mèches sombres égarées sur son front. Le cœur fou, l'esprit en déroute,

Carey plaqua ses mains sur sa jupe pour les empêcher de trembler. Sourde aux vociférations du tonnerre, elle avait l'impression de flotter dans un univers magique, isolé du reste du monde par l'écran opaque que dressait la pluie autour de la voiture.

Combien de temps dura l'enchantement ? Une seconde ? Une minute ? Une éternité

? Elle n'aurait su le dire. Tout à coup, sans raison apparente, le sourire de Drew s'évanouit et l'illusion se dissipa instantanément.

— Ainsi, lâcha-t-il d'une voix où perçait une certaine incrédulité, vous êtes Camilla Cavendish.

Carey s'éclaircit la gorge.

— J'aimerais mieux que vous m'appeliez Carey, répliqua-t-elle en s'efforçant de récupérer un peu de son sang-froid.

Une lueur de méfiance traversa le regard de Drew.

— Ah bon ?

Carey se traita *in petto* d'idiote. Pourquoi, au lieu de s'en tenir au plan élaboré par Camilla, avait-elle soudain éprouvé le besoin de divulguer son identité ? Parce qu'elle sentait obscurément qu'il serait dangereux de trop maquiller la vérité ? Peut-être...

—Camilla est mon vrai prénom, improvisa-t-elle. Mais seuls mes collègues l'utilisent.

—Dois-je en déduire que vous me comptez parmi vos

intimes ? J'avais pourtant cru comprendre que ce voyage dans les Caraïbes n'avait rien d'une visite de courtoisie.

—Je suis ici pour affaires, vous avez raison, mais, puisque nous allons devoir vivre côte à côte pendant quelques jours, il est préférable, je pense,

que nous soyons amis.

Drew ne sembla pas très convaincu par cette explication hâtive.

— Carey, dites-vous ?

Il répéta plusieurs fois le prénom en scrutant le visage de la jeune femme, comme pour vérifier si l'un et l'autre étaient en harmonie.

Pressée de connaître le verdict, elle rejeta ses cheveux en arrière et demanda dans un souffle :

—Alors?

—Alors quoi ? riposta-t-il sèchement.

—Consentirez-vous à m'appeler Carey ?

—Oui. En fin de compte, cela vous va mieux que Camilla.

Vous paraissez tellement raisonnable !

Raisnable ? Carey faillit éclater d'un rire nerveux. Si elle avait possédé un seul gramme de bon sens, elle serait restée en Angleterre et n'aurait pas eu à subir les sarcasmes d'un docteur en biologie qui, bien que savant, ignorait manifestement tout des règles de la politesse. A commencer par la règle numéro un : ne pas dévisager une femme de l'air mi-stupéfait mi-narquois d'un berger découvrant un mouton à cinq pattes dans son troupeau.

— Quelque chose ne va pas ? interrogea-t-elle d'une voix mal assurée.

Drew poursuivit son examen, imperturbable.

—C'est drôle, avoua-t-il au bout d'un moment. Je ne vous imaginais pas ainsi.

—Ah ? Et comment m'imaginiez-vous, sans indiscre-

tion?

—Maniérée, élégante, sophistiquée... Moitié femme du monde, moitié petite fille gâtée.

Carey ne put s'empêcher de sourire. En quelques mots, Drew avait dépeint Camilla aussi fidèlement que s'il l'avait croisée dans la rue chaque matin.

—Ravi de constater que ma description ne vous choque pas, jeta-t-il, étonné de voir se déridier sa passagère après le portrait peu flatteur qu'il avait brossé d'elle.

—Pourquoi serais-je choquée ?

—Parce que la vérité est parfois désagréable à entendre.

—La vérité ? répéta Carey, de nouveau sur la défensive.

Quelle vérité ?

Drew haussa un sourcil moqueur.

—Si vous croyez m'avoir dupé avec vos grands yeux inno

cents, vous avez tort, mademoiselle Cavendish. Votre réputation vous a précédée.

—Que voulez-vous dire ?

—En arrivant ici, vous pensiez que personne ne vous connaî

trait, n'est-ce pas ? Mais vous vous trompiez. Je n'ignore rien de vous, ma chère... Rien du tout !

—Permettez-moi d'en douter, répliqua-t-elle froidement.

Autant que je sache, c'est la première fois que nous nous rencontrons.

—Exact. Je pourrais cependant réciter par cœur la longue liste de vos qualités. Une petite pimbêche égoïste et ambitieuse, voilà ce que vous êtes !

— Comment osez"-vous parler de moi en ces termes ?

Surpris par la violence de la riposte, Drew hésita une seconde avant de jeter d'un ton dédaigneux :

— Oh, inutile de monter sur vos grands chevaux ! Vous ne m'impressionnez pas.

Carey serra les poings et se contraignit au calme.

—Puis-je savoir de qui vous tenez ces informations mensongères ?

—De quelqu'un qui a eu le malheur de très bien vous connaître.

—Quelle que soit cette personne, elle doit avoir besoin d'une bonne paire de lunettes. Si elle avait eu la vue moins basse, elle se serait tout de suite aperçue que je n'ai rien du monstre sans cœur qu'elle vous a décrit.

—Hélas pour vous, « cette personne », comme vous dites, ne souffre d'aucun trouble oculaire, et je serais plutôt enclin à croire ce qu'elle m'a raconté.

—Comment expliquez-vous, alors, que mon apparence vous ait étonné ?

—Les apparences sont parfois trompeuses.

—Pour parler franc, vous ne correspondez pas non plus à l'image que je m'étais faite de vous.

Drew s'empara de la clé de contact posée sur le tableau de bord et mit le moteur en marche.

—Vous vous attendiez probablement à tomber sur un pauvre naïf prêt à gober toutes vos histoires ?

—Non. Je pensais être accueillie par un gentleman. Pas par un prétentieux mal élevé et borné.

Drew effleura Carey d'un regard ironique.

—Navré de vous avoir déçue, mademoiselle Cavendish.

—Il est vrai que votre attitude m'a désagréablement surprise, docteur Tarrant, mais je doute que vous éprouviez le moindre remords.

— Je n'en éprouve aucun, vous avez raison. Qui plus est, si ma compagnie vous déplaît à ce point, vous pouvez toujours

descendre de ma voiture et sauter dans le premier avion à destination de Londres.

— J'y ai déjà pensé, figurez-vous !

Après avoir traversé le parking en marche arrière, Drew longea la salle d'attente de l'aéroport, puis ralentit ostensiblement.

— Voulez-vous que je vous dépose devant l'entrée'?

Carey attrapa sa ceinture de sécurité et la boucla à toute vitesse.

*

— Non, merci. Vous seriez trop content.

Si ce malotru s'imaginait qu'elle allait rendre les armes sans même avoir combattu, il se berçait d'illusions !

— Ne vous arrêtez pas, lui intima-t-elle, les yeux étincelant de défi. Je sais que vous aimeriez beaucoup vous débarrasser de moi, mais je n'ai pas l'intention de retourner en Angleterre avant d'avoir mené à bien la tâche qui m'a été confiée. Vous feriez donc mieux d'en prendre votre parti.

Drew émit un petit sifflement.

— Voilà qui ressemble plus à la Camilla que je m'attendais à rencontrer !

Puis, écrasant la pédale d'accélérateur, il sortit du parking entre deux gerbes d'eau et bifurqua sur une route étroite où zigzaguaient voitures et camions. « A croire qu'il n'y a pas une seule auto-école, dans ce pays ! » songea Carey en se cramponnant à l'accoudoir.

— Libre à vous de rester si vous y tenez, reprit Drew après avoir doublé une fourgonnette bringuebalante. Mais sachez que vous ne pourrez pas revenir sur votre décision. Je suis déjà en retard dans mes recherches. Je n'aurai donc pas le temps de vous ramener ici au cas où vous changeriez d'avis. N'espérez pas non plus un quelconque traitement de faveur.

— Rassurez-vous, je me débrouillerai sans votre aide.

— Tant mieux, car je n'ai pas l'habitude de pouponner. Une fois à Moonshadow Cay, je ne veux pas vous entendre vous plaindre du manque de confort ou de mon indifférence à votre égard. Si vous vous entêtez à me suivre, vous devrez vous accommoder des circonstances.

L'île ne se transformera pas en centre de loisirs pour vous être agréable. Quant à

moi, je ne jouerai pas les chevaliers servants.

— Merci de votre accueil, lança Carey d'une voix acide.

Drew lui jeta un regard noir.

— Je vous aurai prévenue, dit-il seulement.

. 2.

« Je t'envie, tu sais, avait susurré Camilla avec un petit soupir *de* regret. Emory m'a dit que l'ancien Honduras britannique était un très beau pays et qu'on pouvait y faire de superbes balades. » A condition de posséder un char amphibie ! songea Carey, le nez collé à la vitre.

Du centre de Belize, elle ne parvint à capter que quelques images fugitives : de vieilles maisons de bois montées sur pilotis dont la silhouette dégingandée semblait dessinée à l'encre de Chine, une multitude de venelles qui se faufilaient entre des murs lépreux et, jaillissant ça et là du déluge, de hauts buissons touffus que les éclairs teintaient d'argent.

Renonçant à deviner ce que masquait le voile de grisaille qui enveloppait la ville. Carey détourna la tête et, bercée par le ronronnement du moteur, ferma un instant les yeux. Qu'aurait *fait* Camilla à sa place ? se demanda-t-elle en appuyant sa nuque contre le dossier. Sans doute aurait-elle décoché à Drew Tarant un sourire enjôleur au lieu de s'énerver bêtement. Camilla était si séduisante qu'aucun homme ne pouvait lui résister.

Sauf un, peut-être... Carey souleva les paupières et lança à Drew un regard oblique. Les mains crispées sur le volant, le visage tendu, il semblait avoir oublié

jusqu'à son existence. Non, tout bien considéré, Camilla n'aurait pas mieux réussi qu'elle. A en juger par ses façons cavalières, le Dr Tarant ne devait pas être du genre à se laisser amadouer par un sourire, fût-il le plus joli du monde. Le seul moyen de gagner son estime serait de mettre un terme à cette comédie. Mais Carey n'en avait pas le droit : elle avait juré à Camilla de se taire. « Si quelqu'un apprend notre secret, l'avait avertie sa cousine, je pourrai dire adieu à ma carrière et à mes beaux projets. »

—Je vous trouve bien silencieuse, remarqua soudain Drew.

Auriez-vous perdu l'usage de votre langue ?

—Non, je réfléchissais.

—A quoi ? Aux compliments que vous alliez m'assener ou à des choses importantes dont vous aimeriez me parler ?

Carey fut tentée de saisir la perche que Trew venait, sans le savoir, de lui tendre, mais son hésitation ne dura qu'une seconde. Incapable de trahir Camilla, elle s'empessa de détourner la conversation.

—Où sommes-nous ? demanda-t-elle en apercevant au bout de la ruelle un vieux pont suspendu.

—A Haulover Creek.

La voiture s'engagea entre les parapets, rebondit de planche en planche, puis dévala un chemin cahoteux et s'arrêta près d'une anse où mouillait un dériveur.

Accroupi à l'avant du bateau, un jeune créole vêtu d'un short blanc maniait nonchalamment une écope de fortune,

Carey promena autour d'elle un regard surpris. Aussi loin que portât la vue, il n'y avait rien à admirer dans cette baie venteuse. Hormis un embarcadère fouetté par la pluie, quelques rochers en sentinelle à l'extrémité de la crique... et le petit voilier solitaire ! qui se balançait au gré des vagues.

— Pour quelle raison m'avez-vous conduite ici ?

Drew fit coulisser la vitre de sa portière et salua le jeune i créole d'un signe de la main.

— Comment espériez-vous vous rendre à Moonshadow Cay ?

En Boeing 747, peut-être ?

Carey ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire que nous allons devoir monter à bord de ce...?

Elle hésita à prononcer le mot « rafirot ».

—A bord de ce superbe dériveur ? acheva Drew, la joue

creusée d'un pli sarcastique. Naturellement. Et ne vous avisez pas de le critiquer. Vous me vexeriez.

—Pourquoi ? Il vous appartient ?

—Oui. C'est moi qui l'ai radoubé.

— Le pauvre ! Je comprends qu'il soit en si mauvais état.

Drew attrapa le ciré jaune roulé sur la banquette arrière.

—Dommage pour vous que vous ayez retrouvé votre comba

tivité ! Si vous aviez été fatiguée, je vous aurais demandé de patienter dans la voiture, mais, puisque vous êtes de nouveau en pleine forme, vous allez pouvoir nous aider, Francis et moi, à charger le bateau.

—Vous aider ? répéta Carey, suffoquée. Sous cette pluie ?

—Je suppose que vous préféreriez attendre une éclaircie ?

—Cela me paraîtrait plus sage, en effet.

—On voit bien que vous ne connaissez pas la région. Le ciel risque de rester bouché jusqu'à demain matin, et j'ai déjà perdu assez de temps par votre faute.

Drew sortit en claquant la portière.

— Alors, mademoiselle Cavendish ? cria-t-il après avoir contourné le van. Seriez-vous subitement devenue impotente ?

Retenant de justesse la remarque acerbe qui lui brûlait les lèvres, Carey descendit de la voiture, s'approcha du coffre d'un pas hésitant... et faillit tomber à

la renverse. Des dizaines de cageots, de jerricanes et de boîtes de conserve s'entassaient pêle-mêle sur de vieux journaux. Pour qui la prenait ce rustre ? Pour un déménageur ?

— Si je vous aide à transporter tout cela, mes habits seront bons à jeter à la poubelle.

Drew se drapa dans son ciré *et* contempla avec une tranquille insolence la jupe en lin de Camilla, dont l'orage avait effacé les plis.

—Us le sont déjà, à ce qu'il me semble.

—Et si j'attrape un rhume ?

—Vous vous en remettrez. Une averse n'a jamais tué qui que ce soit.

—Puisque vous en êtes persuadé, comment se fait-il que vous ayez revêtu ce ciré ?

—Par simple précaution. Mais inutile de le dévorer des yeux ! Je ne vous le prêterai pas.

Indignée par un tel manque de courtoisie, Carey saisit le premier cageot que rencontrèrent ses doigts et le sortit du coffre.

— Soyez sans crainte, docteur Tarrant. L'idée que vous puissiez vous conduire en galant homme ne m'a pas effleurée un seul instant.

Le sentier qui menait à l'embarcadère était un raidillon que tapissait une boue rougeâtre. De peur de s'attirer de nouveaux sarcasmes si elle perdait l'équilibre et s'étalait dans la fange, Carey posa la caisse au creux de son épaule et descendit lentement. Dès qu'elle eut remis le cageot à Francis, elle pivota d'un bloc, puis gravit le chemin, la tête haute.

—Que contiennent toutes ces boîtes ? demanda-t-elle à Drew qui, adossé au van, la regardait grimper.

—Des fruits, des légumes et d'autres denrées. Comme il n'y a pas d'épicerie à Moonshadow Cay, je suis obligé de venir m'approvisionner à Belize.

—En somme, vous avez profité de mon arrivée pour reconstituer vos stocks.

—Oui. Vous ne pensiez quand même pas que j'avais quitté l'île dans le seul but de vous accueillir ?

Non, bien sûr... Lorsqu'on était un éminent chercheur doublé d'un parfait goujat, on ne gaspillait pas son temps pour les beaux yeux d'une femme !

Carey attrapa le sac de toile que lui désignait le biologiste et le porta à Francis en maugréant. Quand, un peu plus tard, elle vit les deux hommes dérouler une bâche pour protéger la cargaison, elle regretta de ne pas pouvok se transformer en boîte de conserve. Elles, au moins, étaient au sec !

—Bien ! s'exclama Drew, debout sur le pont dû voilier.

Maintenant que tout est arrimé, nous allons larguer les amarres. Vous n'avez rien oublié dans le van, mademoiselle Cavendish ?

—Non, je ne crois pas.

—Qu'attendez-vous, alors, pour monter ?

Drew lança un trousseau de clés à Francis, qui, après avoir salué Carey d'un large sourire, se mit au volant et fit vrombir le moteur.

—Combien de temps nous faudra-t-il pour arriver à

Moonshadow Cay ? demanda la jeune femme dès que la voiture se fut éloignée.

—Deux heures environ. Peut-être plus avec cette houle.

—Et vous êtes sûr que votre bateau résistera à une pareille tempête?

—Ne vous inquiétez pas, il en a essuyé de pires. Mais si vous craignez de vous noyer, vous pouvez rester à terre.

— Cela vous arrangerait, n'est-ce pas ?

Ignorant la question, Drew saisit le cordage qui retenait le TOilier.

—Vous allez vous décider à monter, oui ?

—Pas avant d'avoir déjeuné. Je n'ai rien avalé depuis que Jai quitté Miami ce matin, et je meurs de faim.

—Je ne vous conseille pas de manger quoi que ce soit avant d'avoir atteint Moonshadow Cay,

Carey releva le menton d'un air de défi.

— Vraiment ? Eh bien, sachez que je me moque pas mal de vos conseils ! Si vous n'avez pas envie que Weatherill Willis cesse de financer vos recherches, vous feriez mieux de m'em mener tout de suite dans un bon restaurant.

Drew sauta à pieds joints sur le quai et, sans un regard pour la jeune femme, commença à escalader le sentier.

—Je me demandais si vous oseriez un jour brandir cette

menace, jeta-t-il par-dessus son épaule. Maintenant, je suis fixé. Vous êtes bien telle que je vous imaginais : prête à tous les chantages pour obtenir ce que vous souhaitez.

—Je trouve au contraire que j'ai été très patiente jusqu'à

présent, riposta Carey en trotinant derrière lui. Depuis que nous sommes sortis de l'aéroport, vous n'avez pas cessé de me traiter comme un paquet encombrant. Vous ne pensez pas que vous auriez pu vous montrer plus poli envers moi ?

—Plus poli ?

Drew s'arrêta si brutalement qu'elle le heurta de plein fouet.

— Qu'est-ce que vous croyez, mademoiselle Cavendish ?

Qu'il vous suffit de siffler pour que j'accoure ? Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que je pouvais avoir mieux à faire que de m'occuper d'une petite arriviste autoritaire et capricieuse dans votre genre ? Je suis biologiste, figurez-vous, pas chauffeur de taxi !

Un flot d'indignation colora les pommettes de Carey.

—Je vous interdis de me parler sur ce...

i

—Vous n'avez rien à m'interdire. Weatherill Willis m'adresse de gros chèques, je ne le nie pas, mais c'est moi qui finance la majeure partie du programme d'études avec mes fonds personnels. Alors, votre entreprise peut bien décider de me couper les vivres, je n'en serai pas pour autant réduit à la mendicité.

Quant à vous, si vous dépassez les bornes, je n'hésiterai pas à

vous renvoyer en Angleterre.

Les bornes ! Quelles bornes ? Carey se redressa de toute sa taille, le regard flamboyant.

—Je ne vous ai pas demandé d'aller décrocher la lune, que je sache. Je vous ai simplement prié de m'indiquer un restaurant.

Est-ce si compliqué d'en trouver un dans cette ville ?

—Ce n'est pas compliqué, non. Mais, à votre place, je ne déjeunerai pas maintenant.

— Pourquoi ? Parce que vous avez hâte de lever*l'ancre ?

Drew eut un haussement d'épaules exaspéré.

— Puisqu'il est impossible de vous faire entendre raison, suivez-moi. Il y a une auberge tout près d'ici.

« Ça, une auberge ? » s'interrogea Carey en franchissant un porche dont les piliers menaçaient de s'écrouler. La salle dans laquelle elle déboucha après avoir gravi un escalier obscur était pourtant bien une salle de restaurant. Mais de celles qui vous donnent envie de commencer un régime sur-le-champ.

Malgré la pluie diluvienne, les fenêtres étaient grandes ouvertes et les volets grinçaient de tous leurs gonds rouillés. Suspens au plafond entre deux ampoules vacillantes, un petit ventilateur agitait ses pales avec indolence.

L'atmosphère était si moite, l'air si brûlant que Carey eut l'impression de suffoquer dans son tailleur de lin. Lorsque ses yeux se furent habitués à la pénombre qui régnait dans la pièce, elle vit que tous les clients avaient interrompu leur repas et la contemplaient, hilares. « Pas étonnant ! » songea-t-elle, rouge de honte. Avec ses cheveux emmêlés et ses vêtements trempés, elle devait ressembler à une épave.

Redressant les épaules pour se donner de l'assurance, elle avança sur le parquet vermoulu et chercha Drew des yeux. Assis à l'autre bout de la salle, il la regarda approcher sans esquiver le moindre geste.

— J'ai commandé du poulet et des haricots, lui annonça-

til quand elle ne fut plus qu'à un mètre de la table. C'est une spécialité du pays et vous n'aurez pas l'occasion d'en manger sur l'île.

Carey tira une lourde chaise garnie de paille, puis ôta sa veste, qu'elle posa sur le dossier. Craignant que son appareil photo n'ait été abîmé par la pluie,

elle ouvrit son sac, examina un à un les objectifs et respira, soulagée. Aucune des lentilles n'avait souffert de l'averse. On ne pouvait pas en dire autant de ses jolis souliers vernis ! Les brides à moitié déchirées, les talons lacérés, ils gondolaient pitoyablement sur le plancher. Bah ! Camilla en serait quitte pour acheter une autre pake.

D'imaginer la réaction de sa cousine lorsqu'elle lui rendrait ses précieux escarpins amena un sourire sur les lèvres de Carey. Pendant une minute ou deux au moins, Camilla regretterait de l'avoir expédiée dans ce pays où le soleil était censé briller toute l'année...

— Je ne savais pas qu'un orage pouvait avoir de si agréables conséquences.

La remarque, lancée d'un ton sarcastique, arracha Carey à ses rêves de vengeance. Voyant que Drew fixait un point droit devant lui, elle suivit son regard, baissa la tête... et s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux. Le ravissant chemisier de soie qui lui avait paru le comble de la discrétion quand elle l'avait enfilé ce matin était maintenant si trempé qu'il épousait ses formes au millimètre près. Se rappelant avec horreur qu'elle ne portait pas de soutien-gorge, elle fit voltiger sa veste par-dessus son épaule et l'endossa à la vitesse d'une fusée. Le spencer semblait avoir séjourné au fond d'une baignoire, mais tant pis ! Mieux valait attraper une bronchite que de continuer à voir pétiller l'ironie dans les yeux du Dr Tarrant.

— Sage précaution, commenta celui-ci avec une telle arrogance qu'elle eut envie de le gifler.

Si cet insolent croyait la subjuguier en la toisant de cette manière, il se trompait lourdement. Elle avait déjà rencontré des

dizaines d'hommes plus séduisants que lui. Gilles, par exemple, dont les traits réguliers et le sourire charmeur auraient pu rendre jaloux un jeune premier d'Hollywood...

Son ex-fiancé ne possédait certes pas les mâchoires volontaires du biologiste ni son regard magnétique, mais depuis quand la volonté et le magnétisme étaient-ils des critères de beauté ?

Agacée par le tour que prenaient ses pensées, Carey observa Drew qui, les yeux rivés sur sa chope de bière, ne remarqua pas l'examen dont il était l'objet. Le sang-froid et l'énergie émanant de toute sa personne étaient tels que, comparés à lui, les autres clients de l'auberge semblaient fades, presque inexistants. Qu'est-ce qui avait pu amener un scientifique de sa trempe à vivre sur une île déserte, dans ce pays du bout du monde ? Et que cachait cette froideur qu'il affichait en permanence ? Un chagrin ? Un regret ? De l'amertume, peut-être ?

Plongée dans ses réflexions, Carey sursauta lorsque Drew leva la tête et la fixa d'un air si méprisant qu'elle eut l'impression de recevoir un verre d'eau glacée en pleine figure.

— Pourquoi me dévisagez-vous comme cela ? questionna-t-il d'un ton bref.

— Pour rien. Je me demandais simplement s'il était exact que vous aviez animé votre propre émission de télévision.

— J'ai en effet présenté quelques documentaires à l'antenne, mais il ne s'agissait pas de mon œuvre personnelle. Sans l'aide de toute mon équipe et notamment des cameramen, cette série n'aurait jamais vu le jour.

— J'ai entendu dire qu'elle avait eu un énorme succès.

Drew but une gorgée de bière, puis fit tourner sa chope entre ses mains.

— Lorsque nous avons eu l'idée de réaliser ces reportages, nous ignorions qu'ils plâtraient à ce point aux téléspectateurs. Ce que nous voulions, c'était à la fois montrer au public la richesse de la vie sous-marine et attirer l'attention d'éventuels sponsors.

Nos vœux ont été exaucés au-delà de toute imagination. Non seulement des firmes comme Weatherill Willis ont décidé de nous épauler, mais la vente des cassettes de l'émission et du livre que j'ai publié nous a permis de gagner beaucoup d'argent.

—Si vous avez récolté tant de fonds, pourquoi continuez-vous de vous faire parrainer ?

—Parce que ce serait idiot de refuser le soutien d'une grosse société. Je suis un scientifique, pas une vedette de la télévision, et, comme les travaux que mes assistants et moi avons entrepris me semblent d'un intérêt capital, je suis prêt à tout pour que nous puissions les achever.

—Même à m'accueillir à Moonshadow Cay ? interrogea Carey d'une voix suave.

—Oui. A condition que...

Drew laissa sa phrase en suspens et salua l'homme aux allures de boxeur — le propriétaire du restaurant, sans doute — qui venait de poser sur la nappe une assiette remplie de haricots et de jolis morceaux de poulet dorés. Carey dévora le plat des yeux, puis reporta son attention sur Drew. Transfiguré par le sourire chaleureux qui éclairait son visage, il paraissait plus jeune tout à coup. Plus sympathique aussi... et terriblement séduisant

De minuscules rides d'expression étoilaient l'angle de ses paupières et la courbe sensuelle de ses lèvres trahissait une nature passionnée qu'il avait, jusque-là, dissimulée derrière un masque impénétrable.

Absurdement jalouse de cet aubergiste inconnu qui avait droit, lui, à autre chose que du dédain, Carey empoigna sa fourchette et la planta dans une cuisse de poulet.

—Vous n'avez rien commandé pour vous ? demanda-t-elle

à Drew dès que le restaurateur eut quitté leur table.

—Non. Je déjeunerai une fois que nous serons arrivés à Moonshadow Cay.

Son appétit envolé, Carey picora dans son assiette et se demanda comment elle allait pouvoir en vider le contenu sans périr étouffée.

—Qu'est-ce qui vous a amené dans les Caraïbes ? ques

tionna-t-elle entre deux bouchées.

—Le récif. Cela fait des années que j'étudie les formations coralliennes et celle de Belize est l'une des plus grandes du monde. C'est également l'une des plus préservées, d'où l'intérêt des recherches que mon équipe et moi y effectuons. *'

—En quoi consiste votre travail ?

—Si je vous l'expliquais, vous ne comprendriez pas.

—Essayez toujours ! lança-t-elle, vexée.

Drew lui jeta un regard étonné.

—Comme vous voudrez.

Puis, le front plissé, il s'octroya quelques secondes de réflexion, traduisant sans doute mentalement le jargon scientifique auquel il était accoutumé en formules simplifiées.

— Nous sommes en train de procéder à ce que nous appe

lons une étude de biodiversité dans une partie du récif. Nous y observons les effets de la pollution et recueillons un maximum de données sur la faune et la flore. Peut-être l'ignorez-vous, mais certains bancs de coraux sont aussi anciens et complexes qu'une forêt vierge. Il faut entre cinq et dix mille ans pour que naisse un récif et, pendant tout ce temps, une multitude d'animaux, dont beaucoup nous sont encore inconnus, s'adaptent au milieu dans lequel ils évoluent. Personnellement, ce qui m'intrigue le plus, ce sont les couleurs des poissons tropicaux. Servent-elles à

effrayer les prédateurs ou à attirer des congénères ? Les poissons d'une même espèce peuvent-ils avoir des teintes différentes ou bien leur couleur

varie-t-elle en fonction des circonstances ?

Pourquoi les requins...

Drew s'interrompit net et fronça les sourcils, comme s'il regrettait de s'être laissé surprendre en flagrant délit d'enthousiasme.

—Bref, acheva-t-il sèchement, nous nous efforçons de

répondre à ce genre de questions.

—Je vois, rétorqua Carey, irritée par le brusque changement de ton du biologiste. Tout cela a l'air captivant. Mais pourquoi pensiez-vous que je serais incapable de comprendre vos explications ? Vous aviez peur que les mots de plus d'une syllabe ne dépassent mon entendement ?

—Disons plutôt que je craignais de vous ennuyer.

—Je ne vous aurais pas demandé de me parler de votre travail si le sujet ne m'avait pas intéressée.

—Ne vous donnez donc pas la peine de mentir ! Je sais

très bien que vous vous souciez de mes recherches comme

d'une guigne. Si la survie des poissons vous préoccupait un tant soit peu, vous n'auriez jamais eu l'idée de bâtir un hôtel à

Moonshadow Cay. La seule chose qui ait de l'importance pour vous et vos semblables, c'est l'argent.

Carey écrasa d'un coup de fourchette rageur les malheureux haricots qui étaient collés au fond de son assiette et leva sur Drew un regard fulgurant.

—Vous paraissez oublier que mes semblables et moi, comme vous dites, finançons chaque année des centaines de projets scientifiques. Peut-être n'avez-vous plus besoin de capitaux, mais d'autres chercheurs sont, eux, bien contents que nous les aidions. Sans notre générosité, ils seraient

obligés d'abandonner leurs travaux. Générosité qui, entre parenthèses, prouve l'intérêt que nous portons à l'environnement.

—Oh, je vous en prie, mademoiselle Cavendish ! N'essayez pas de me faire croire qu'une firme comme Weatherill Willis agit par pure philanthropie. Si votre patron se montre prodigue, c'est parce qu'il y trouve son compte. Non seulement il améliore son image de marque, mais il peut déduire les sommes qu'il nous verse de ses bénéfices et payer moins d'impôts.

—Vous êtes cynique, docteur Tarrant.

—Non. Réaliste plutôt.

—« Réaliste » n'est pas le terme que j'emploierais. Quand on accepte de l'argent de quelqu'un qu'on dit mépriser, on est un hypocrite. Ni plus ni moins.

Une étincelle de rage s'alluma dans les yeux de Drew.

—Et vous, pourquoi êtes-vous ici ? Parce que vous vous

passionnez pour l'écologie ? Non ! Vous êtes venue dans les Caraïbes parce que vous souhaitez faire construire l'un de vos affreux hôtels à Moonshadow Cay et y attirer de riches vacanciers.

Alors, épargnez-moi vos leçons de morale. J'ai déjà rencontré des filles comme vous dans ma vie. Des filles qui semblaient douces et gentilles au premier abord, mais qui avaient une calculatrice à

la place du cœur. Et je me suis aperçu que le meilleur moyen de ne pas souffrir était d'adopter envers elles une attitude réaliste

— ou cynique, si vous préférez — dès le début.

—Qu'est-ce qui vous permet de me comparer à elles ? Vos stupides préjugés ?

—Non, mon expérience. Et vous aurez beau me répéter que

vous êtes différente, je n'en croirai pas un mot.

Quand ils sortirent du restaurant, l'orage redoubla d'intensité, mais Carey en eut à peine conscience. Elle suivit Drew jusqu'à Haulover Creek, le regarda aller et venir sur le pont du voilier et se demanda ce qu'elle faisait là, dans cette baie éraflée par la pluie, en compagnie d'un étranger qui prenait un malin plaisir à

l'insulter. « Tu vas passer deux semaines de vacances idylliques », lui avait promis sa cousine...

— Si je tenais Camilla, grommela-t-elle entre ses dents, je l'étranglerais.

Dès qu'il eut fini d'écoper et de vérifier le gréement, Drew se redressa, les poings sur les hanches.

— Tout va bien. Vous pouvez grimper.

Grimper à bord de ce minuscule dériveur que les vagues projetaient contre le quai et ballottaient comme un bouchon ? Carey s'approcha du bateau, vit que la coque s'enfonçait dans la mer sous le poids de la cargaison et recula, terrorisée.

—Vous êtes sûr que nous ne courons aucun danger ?

—Sûr et certain.

Drew tendit à la jeune femme une main impatiente.

— Je vous préviens : si vous ne vous décidez pas à monter, je vais partir sans vous.

Carey fit un pas en avant, récita hâtivement une prière, puis agrippa les doigts de Drew, qui l'attira dans ses bras et la posa sans ménagement au beau milieu du pont.

Etourdie, les genoux flageolants, elle trébucha sur des cordages, tituba et faillit renverser une pile de boîtes en fer-blanc.

—Regardez donc où vous mettez les pieds ! hurla une voix à son oreille. Un peu plus, et toutes mes- provisions auraient basculé dans la mer.

—Vos provisions ! Il n'y a que cela qui compte pour vous, hein ? Et moi, alors ?

—Vous, vous ne risquiez rien. Si vous étiez tombée à l'eau, je vous aurais repêchée.

—Trop aimable !

Carey contempla les caisses et les bidons entassés sur la banquette, le long du bastingage, et regretta une nouvelle fois de ne pas pouvoir se métamorphoser en boîte de conserve. Puisque les vivres semblaient mieux traités à bord que les femmes, peut-être aurait-elle eu droit à un siège ?

— Installez-vous près des jerricanes, lui ordonna Drew en hissant les voiles.

Le foc claqua au vent et, l'étrave cinglée par la houle, le bateau s'éloigna du ponton à une vitesse que Carey jugea inquiétante.

— Vous ne croyez pas qu'on aurait dû passer la nuit à.

Belize?

Drew dédaigna la question. Le regard fixé sur la mer, il paraissait, aussi confiant que si son dériveur avait eu la taille d'un paquebot. Pendant une fraction de seconde, Carey le vit même sourire. Forcément ! pensa-t-elle avec humeur. Il n'était pas trempé, lui. Il avait un ciré qui le protégeait de la pluie;

— Ne pourriez-vous me prêter un imperméable*comme le
vôtre ? cria-t-elle à tue-tête pour couvrir le bruit des vagues.

Il plongea la main dans un coffre et en sortit deux grandes poches en plastique noir qu'il lança à la jeune femme.

—Mais ce sont des sacs-poubelle ! s'exclama-t-elle, les yeux arrondis de stupeur.

—Désolé. Je n'ai rien de mieux à vous proposer.

—Et que voulez-vous que j'en fasse ?

—Servez-vous de votre imagination.

Ulcérée mais trop fière pour supplier Drew de lui donner son Ciré, Carey perça trois trous dans l'une des poches. Après avoir passé sa tête et ses bras dans les fentes, elle déchira le second sac, étala une bande de plastique sur ses genoux et confectionna une capuche avec l'autre morceau.

—Vous devriez acheter un bateau muni d'une cabine,

bougonna-t-elle en se blottissant contre un gros jerricane.

—Ce serait une dépense inutile. Mes assistants et moi restons dans des laboratoires la majeure partie de l'année. Nous ne venons à Moonshadow Cay que durant la saison sèche.

—Pourquoi, alors, êtes-vous ici en ce moment ?

—Pourquoi ? Mais parce que nous sommes en pleine saison sèche.

Carey essuya du revers de la main la pluie qui tombait de sa capuche et ruisselait le long de ses joues.

— Pas possible !

Drew s'inclina avec une feinte solennité.

— Bienvenue dans les Caraïbes, mademoiselle Cavendish !

Ces sacs-poubelle vous vont à ravir.

— Je n'en doute pas, riposta-t-elle d'une voix aigre.

Ainsi accoutrée, elle devait ressembler à un épouvantail à goélands !

— Vous n'avez certes plus rien de la citadine ultràcbic que j'ai accueillie ce matin à l'aéroport, mais...

Interrompant sa phrase, Drew tourna vers Carey un visage d'où avait bizarrement disparu toute trace de moquerie, puis sourit à la jeune femme.

Alors, oubliant le vent, la pluie et les vagues qui projetaient de l'écume jusque sur le pont du bateau, elle lui rendit son sourire.

Pendant d'interminables secondes, leurs regards dansèrent un ballet insolite, s'accrochant, se dérochant, se mêlant de nouveau. Carey sentit des frissons voleter le long de sa nuque et baissa la tête, le cœur au galop.

Etrange, cette onde de chaleur qui déferlait brusquement en elle... Etrange et d'autant plus stupide qu'elle haïssait Tarrant comme elle n'avait encore jamais haï

un homme. Il s'était montré arrogant, grossier et n'avait pas caché l'antipathie qu'elle lui inspirait. « *Il* me méprise, se dit-elle, un sanglot dans la gorge. Mais cela m'est égal... Oui, complètement égal ! » Et, rabattant sa capuche sur son front, elle fit taire l'agaçante petite voix qui lui soufflait qu'elle se mentait à elle-même.

3.

Un jouet... Le bateau ressemblait à un minuscule jouet de bois livré aux caprices d'une mer facétieuse. Tantôt amicales, tantôt hostiles, les lames le soulevaient vers un ciel couleur de charbon, puis le berçaient sur leur crête avant de le précipiter au fond d'un abîme. « Jamais nous n'en réchapperons », songea Carey en voyant la houle crénelier l'horizon. Les maisons de Belize, dressées sur leurs pilotis comme des bergers sur leurs échasses, étaient déjà loin. Loin aussi, le petit embarcadère festonné de dunes

rougeâtres et les gros rochers qui montaient la garde à l'entrée de la crique. Il n'y avait plus, à perte de vue, qu'une année de vagues pointillées d'argent.

De temps à autre, des paquets de mer se ruaient à l'assaut du dériveur et bondissaient sur le pont, administrant à la jeune femme une volée de gifles mouillées. Sa capuche en plastique, qu'elle enfonçait jusqu'à ses oreilles après chaque bourrasque, la protégeait si mal des gerbes d'écume qu'elle renonça bientôt à

la maintenir sur sa tête.

— Qu'y a-t-il ? s'informa Drew d'un air innocent. Vos sacs-poubelle prennent l'eau ?

Recroquevillée entre deux jerricanes, Carey le fustigea du regard et se demanda comment elle avait pu, fût-ce une seconde, le trouver séduisant.

— Bien sûr que non, voyons ! rétorqua-t-elle. Ils sont parfaitement étanches. Et si ravissants que je les conserverai toute ma vie en souvenir de l'accueil chaleureux que vous m'avez réservé. Dès que je serai rentrée en Angleterre, je les enfermerai dans une malle, au fond de mon grenier, pour ne jamais oublier votre gentillesse et voire incomparable galanterie.

Une flamme rieuse dansa dans les yeux de Drew.

—Je savais bien que vous finiriez par apprécier mes qualités.

—Oh, mais je les apprécie à leur juste valeur, soyez-en certain !

—Tant mieux ! Pendant un moment, j'ai cru que vous m'en vouliez de ne pas vous avoir prêté mon ciré.

Carey resserra autour de ses jambes les morceaux de plastique qui flottaient au vent, puis pointa le menton d'un air bravache.

— Je suis tellement trempée que, si vous me jetiez à la mer, je ne m'en rendrais même pas compte. Alors, vous pouvez bien le garder, votre précieux ciré. Je n'en ai pas besoin.

« Pas besoin du tout », se répéta-t-elle inlassablement en courbant le dos pour résister aux rafales. Mais c'était un mensonge. Plus le bateau s'éloignait du continent, plus la température fraîchissait, et les gros jerricanes entre lesquels elle était blottie ne la protégeaient ni du froid ni des embruns.

Rivé à la barre, les épaules droites malgré les bourrasques qui le harcelaient maintenant sans répit, Drew n'avait d'yeux que pour la mer. Indifférent aux hurlements du vent, aux gémissements de la coque que martelait la houle et à la petite forme recroquevillée dans du plastique, au fond du bateau, il relevait à peine la tête quand surgissait à l'horizon la silhouette couronnée de nuages d'un îlot.

Soudain, alors que le voilier craquait de toute sa puissance, Carey sentit son estomac jouer au bilboquet. Les lèvres serrées sur sa colère, elle assassina Drew du regard. S'il ne l'avait pas

obligée à grimper à bord de ce maudit dériveur, elle serait en train de se prélasser dans une chambre d'hôtel à Belize. Et, s'il avait" commandé à l'aubergiste un potage ou un entremets au lieu de ces infâmes... A l'idée des haricots assaisonnés de piment rouge qu'elle avait ingurgités, Carey eut l'impression que son cœur entamait un triple saut périlleux et n'en finissait pas de tourner.

—Vous avez le mal de mer ? lui demanda Drew en îa voyant blêmir.

—Non. Je vais parfaitement bien.

Le dernier mot à peine lancé, elle se pencha au-dessus du bastingage, en proie à

une violente nausée. Quand les spasmes qui la secouaient se furent calmés, elle s'accroupit en grelottant, puis attrapa la bouteille que lui tendait Draw.

— Buvez, fit-il d'un ton péremptoire.

Trop épuisée pour songer à lui désobéir, elle renversa la tête en arrière, avala une longue gorgée d'eau et lui rendit le flacon.

—Comment vous sentez-vous ?

—Le mieux du monde. Non seulement j'ai l'estomac barbouillé, mais je suis forcée de voyager en compagnie de l'homme le plus arrogant, le plus égoïste, le plus détestable qu'il m'ait été

donné de rencontrer. Et ne me dites surtout pas que j'aurais dû

repartir en Angleterre au lieu de m'obstiner à vous suivre, ou je vous jette par-dessus bord.

Drew eut un léger sourire.

—Reconnaissez que ce n'est pas ma faute si vous êtes allée au restaurant. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté quand je vous ai conseillé de ne rien manger ?

—Parce que j'ignorais que la mer ressemblerait à des

montagnes russes, bougonna-t-elle en se frottant les bras pour essayer de se réchauffer. Dans combien de temps arriverons-nous à Moonshadow Cay ?

—Dans cinquante ou soixante minutes à peu près.

— Pas avant ? Mais je croyais que la traversée ne durerait que deux heures ! Aurions-nous tourné en rond ?

Le sourire de Drew se teinta de malice.

— J'espère bien que non. Si mes calculs sont exacts, nous avons déjà parcouru la moitié du chemin.

La moitié seulement ? Carey appuya sa nuque contre le bastingage et retint à

grand-peine les larmes qui lui piquaient les paupières. Jamais elle n'aurait assez d'énergie pour supporter jusqu'au bout la pluie, le froid et le déferlement continu des vagues sur le pont... Jamais !

— Allez, venez vous mettre à l'abri.

La phrase, ponctuée d'un soupir résigné, la tira de sa torpeur. Relevant le front, elle vit que Drew avait desserré le nœud qui fermait le col de son ciré et lui faisait signe d'approcher. Fascinée par cet ample vêtement jaune dans lequel le vent commençait à

s'engouffrer, elle hésita une seconde, puis rassembla le peu de dignité qui lui restait et détourna vaillamment la tête.

—Non, merci.

—Ne soyez donc pas stupide ! Si vous refusez, vous risquez de vous enrhummer.

—Tiens ! ironisa-t-elle. Vous vous préoccupez de ma santé maintenant ? Moi qui croyais que...

Drew ne la laissa pas achever. Encerclant ses poignets, il l'attira brutalement dans les plis de son ciré et l'obligea à s'asseoir près de la barre, à côté de lui.

—Mais je..., bredouilla-t-elle, le souffle coupé. Je suis trempée. Je vais mouiller votre chemise.

—Aucune importance. Vous serez mieux ici qu'au fond du voilier.

Mieux ? Carey, qui un quart d'heure auparavant aurait donné tout ce qu'elle possédait pour un peu plus de chaleur et un peu moins d'humidité, se demanda si le bras musclé qui entourait ses épaules et le corps souple qui se pressait contre le sien

n'étaient pas mille fois plus dangereux que les torrents de pluie et les rouleaux d'écume. Quand elle était coincée entre ses deux jerricanes, elle avait les reins brisés et les pieds gelés, mais son cœur, lui, battait à un rythme régulier. Tandis que maintenant, le malheureux tambourinait dans sa poitrine, accélérait son pouls et lui mettait les idées sens dessus dessous.

Doucement, presque timidement, elle écarta le pan de caoutchouc jaune qui lui brouillait la vue et leva la tête, s'attendant à découvrir sur les traits de Drew un reflet du trouble qui la submergeait. Mais non... Aucune émotion ne se lisait sur son visage, et le regard dont il la gratifia était dénué de toute expression.

« Je pourrais aussi bien être un sac de pommes de terre », se dit-elle, dépitée.

Soudain, une petite goutte d'eau dansa sur le front de Drew, ruissela le long de sa tempe, puis s'attarda au creux de sa joue et glissa jusqu'à ses lèvres. Carey sentit sa gorge s'assécher. Une envie irrésistible la prit de se substituer à cette minuscule perle de pluie et d'oser, comme elle, effleurer la bouche de Drew d'une caresse furtive, en dessiner l'arrondi avec une lenteur exquise et...

S'arrachant à sa rêverie, elle détourna la tête. Pourquoi, s'interrogea-t-elle, Drew délestait-il Camilla à ce point ? Parce qu'elle voulait transformer Moonshadow Cay en centre touristique ? Non. Si l'avenir de l'île avait été son unique préoccupation, il ne se serait pas comporté comme il l'avait fait. Sans doute aurait-il défendu ses opinions avec âpreté et aurait lutté farouchement pour préserver le récif, mais il n'aurait pas qualifié d'emblée son adversaire de « petite pimbêche égyptiste et ambitieuse ». Seul un amoureux éconduit pouvait tenir de tels propos.

Un amoureux éc... Carey se raidit, interloquée. Drew, amoureux de sa cousine ? «

Sûrement pas ! trancha-t-elle aussitôt, tant

cette idée l'agaçait S'il avait connu Camilla, il m'aurait accusée d'imposture dès qu'il m'a vue dans le hall de l'aérogare ».

Carey glissa un œil en direction du visage altier de Drew. Non, décidément, aucune fille douée de bon sens n'aurait repoussé un homme tel que lui. Pourquoi, alors, s'était-il montré aussi amer au restaurant ? Parce qu'une maîtresse ou une fiancée l'avait un jour fait souffrir ? A la pensée qu'il pouvait y avoir, en Angleterre ou ailleurs, une jeune femme dont il était épris. Carey ressentit un drôle de petit pincement au cœur, sur lequel elle préféra ne pas s'appesantir.

— Nous sommes presque arrivés, annonça bientôt Drew en pointant l'index droit devant lui. Voici Moonshadow Cay !

Hésitant à croire qu'ils avaient enfin atteint le but de leur voyage, Carey redressa la tête et aperçut, émergeant de la tourmente, ce qui ressemblait à un galet posé sur les flots. Lorsque le dériveur ne fut plus qu'à une encablure de la côte, elle vit se dessiner une plage cernée de palmiers contre laquelle butait un ponton de bois.

— Courez vous mettre à l'abri, lui ordonna Drew dès qu'il eut amarré le voilier.

Carey sauta sur le débarcadère et massa longuement ses reins endoloris.

—Que vont devenir les provisions ?

—Je les rangerai pendant que vous vous sécherez.

— Il n'y a pas de raison que je vous laisse faire le travail tout seul. Si je vous aide, nous en aurons plus vite fini.

— Si vous m'aidez ? s'étonna-t-il en ôtant la bâche qui proté-

geait les boîtes de conserve. Vous tenez vraiment à renouveler l'expérience ?

En guise de réponse, elle attrapa une caisse, puis deux, puis trois. A la quatrième, elle eut l'impression qu'elle allait s'écrouler sur le ponton, mais serra les dents et s'obligea à poursuivre. Lorsque le bateau fut vide et les cageots empilés

dans une paillote, elle s'adossa à la porte de l'abri et ferma les yeux, exténuée.

Quand elle les rouvrit, le regard que Drew posait sur elle brillait d'une admiration qui la récompensa de tous ses efforts.

—Vous êtes plus résistante que vous n'en avez l'air,

Camilla.

—Carey, rectifia-t-elle d'une voix lasse. Je préférerais que vous m'appeliez Carey.

—Si vous voulez. Mais, pour le moment, nous avons mieux

à faire que de discuter de votre prénom... Allez, venez avec moi ! Vous ne pouvez pas rester toute la journée dans ce tailleur trempé.

Dressée au milieu d'une farandole de cocotiers, la cabane vers laquelle il la guida était une petite hutte en bambou coiffée de paille et longée par une véranda.

Après avoir gravi un escalier de bois et traversé la véranda, ils pénétrèrent dans une pièce sobrement meublée. Une table, qu'entouraient un banc et quelques chaises en rotin, tenait compagnie à un réchaud flanqué d'une grosse bouteille de gaz. Contrastant avec cet aménagement sommaire, un ordinateur portable trônait sur un bureau à cylindre.

Pendant que Drew remplissait d'eau une bouilloire cabossée et la posait sur l'un des brûleurs, Carey s'approcha du banc et, recrutée de fatigue, s'y laissa tomber. Depuis son départ du Yorkshire, elle n'avait pas eu un seul instant de répit. Elle avait passé la nuit précédente en Floride mais, désorientée par le décalage horaire, n'avait pas réussi à dormir. Le vol de Miami à Belize lui avait semblé durer une éternité. Quant au reste du voyage, mieux valait ne plus y penser. Un véritable cauchemar, cette journée ! Un cauchemar dans lequel elle continuait à s'enliser, le corps en plombât les paupières lourdes, si lourdes...

— Carey ? Carey !

L'esprit trop engourdi pour répondre, statufiée sur le banc, elle vit Drew se précipiter dans une pièce que fermait un rideau de perles de bois, puis réapparaître quelques minutes plus tard, une serviette-éponge à la main.

— Retirez votre veste, lui ordonna-t-il en l'obligeant à se lever.

Qu'elle retire sa veste, après la façon dont il l'avait toisée au restaurant ?
Plutôt mourir !

— fln'en est pas question,objecta-t-elle dans un sursaut d'énergie.

Mon chemisier est trempé et je n'ai pas envie que...

Coupant court à ses protestations, il lui ôta son spencer, le lança sur la table comme un vulgaire chiffon et se mit à frotter vigoureusement les longues mèches brunes que le vent avait emmêlées.

— Aïe ! Vous voulez m'arracher le cuir chevelu ou quoi ?

Carey s'empara de la serviette avec autorité, essuya elle-même son visage, puis fusilla Drew du regard.

—Ce n'était pas la peine de m'étriller. Je ne suis pas un cheval.

—Non, mais vous aviez besoin d'un traitement de choc.

Si je ne m'étais pas occupé de vous, vous seriez encore inerte sur votre banc.

—Qu'est-ce qui vous fait croire que je me sens mieux
maintenant ?

—La façon dont vous me regardez. On dirait que vous allez vous jeter sur moi et me mordre jusqu'au sang.

Carey détourna la tête pour museler le fou rire qui lui montait aux lèvres.

—Alors ? reprit Drew. Ma méthode a donné de bons résultats, avouez-le !

—Très bons, effectivement, concéda-t-elle en risquant un œil vers lui.

Assis sur une chaise, les jambes croisées, il la détaillait avec une telle insistance qu'elle se figea, envahie par une délicieuse

impression d'irréalité. Plus rien n'existait tout à coup. Ni le rugissement du vent derrière les vitres ni le crépitement de la pluie sur le toit Seul importait ce regard insondable qui caressait son visage et faisait naître en elle mille et un frissons.

Lorsque, indifférente à la tension qui régnait dans la pièce, la bouilloire commença à siffler, Carey faillit se ruer sur elle pour lui imposer silence. Drew ne lui en laissa pas le temps. Quittant son siège d'un bond, il alla fermer le gaz et jeta deux sachets de thé dans des tasses de faïence ébréchées, qu'il remplit d'eau brûlante.

— Je n'ai pas de lait à vous offrir, mais cela devrait vous réchauffer.

Carey saisit la tasse qu'il lui tendait, trempa ses lèvres dans le liquide ambré, puis se mit à arpenter la hutte, la serviette-éponge enroulée autour de son cou. Ses doigts papillonnèrent sur la pile de dossiers qui vacillait au bord du bureau, effleurèrent l'écran lustré de l'ordinateur, glissèrent sur la cloison en bambou et soulevèrent négligemment le rideau de perles. La pièce aveugle que cachaient les boules de bois ne contenait que deux lits de camp séparés par un cageot renversé.

—Où se trouve ma chambre ? demanda-t-elle en laissant retomber les lanières.

—Devant vous.

—Mais je... je croyais que c'était la vôtre.

—Ça l'est, en effet.

Carey posa calmement sa tasse près du réchaud.

—Qu'essayez-vous de me dire ? Que je vais devoir dormir avec vous ?

—Oui. Vous y voyez un inconvénient ?

Bien sûr qu'elle en voyait... Et pas seulement un. Une demi-douzaine au moins !

— Ne me faites pas croire que la perspective de passer la nuit avec un homme vous effraie, enchaîna Drew, railleur. Une femme telle que vous doit être habituée à ce genre... d'expériences.

La pause infime qu'il avait marquée avant d'achever sa phrase et le ton sur lequel il avait prononcé le dernier mot donnèrent à Carey envie de Fécharper.

—Habitée ou pas, je n'ai encore jamais partagé ma chambre avec quelqu'un d'aussi odieux que vous.

—Il y a un début à tout.

—Et si je m'installais dans l'une de ces paillotes qui entourent la hutte ?

—Impossible ! Elles sont toutes remplies de matériel de plongée.

Carey reprit sa tasse et en lampa le contenu.

—Où dorment vos assistants ? Sous des tentes ?

—Je n'en ai qu'un cette année. Lorsqu'il est là, il occupe le lit de camp près du mien.

—Lorsqu'il est là ! Vous voulez dire que... qu'il est absent en ce moment ?

—Oui. Il a dû se rendre en Angleterre pour y faire analyser des échantillons que nous avons prélevés dans le récif. Une chance, n'est-ce pas ? Sans ce départ inopiné, vous auriez été

obligée de passer vos nuits à la belle étoile.

« Une chance »... Il avait de ces mots !

—Si je comprends bien, nous sommes seuls sur l'île.

—Exactement.

Les doigts croisés autour de sa tasse, Carey s'efforça de concentrer son attention sur la guirlande de rieurs gravée dans la faïence, mais sans succès. Une autre vision l'obsédait jusqu'au vertige : Drew et elle dormant côte à côte dans une petite pièce aveugle.

—Que craignez-vous ? Que je profite de la situation

pour... ?

Laissant habilement flotter sa phrase, Drew s'assit à califourchon sur une chaise et sirota son thé.

—S'il y a une chose dont je n'ai pas peur, affirma-t-elle, c'est bien celle-là. Vous n'avez pas cessé de dire que vous me détestiez. Je vous imagine donc mal me...

—Sautant dessus ? acheva-t-il dans un sourire. Et pourquoi pas ? Le fait que vous me soyez antipathique ne m'empêche pas de vous trouver désirable. Lorsque je vous ai vue pour la première fois à l'aéroport, on m'avait tellement vanté votre charme que j'ai été un peu déçu, je le reconnais.

« Rien d'étonnant à cela », songea Carey, qui savait Câmilla plus séduisante qu'elle et en avait depuis longtemps pris son parti.

— Mais, à la réflexion, poursuivit-il en l'examinant d'un œil appréciateur, je m'aperçois que je vous ai sous-estimée. Même si vous ne ressemblez pas à la jeune femme éblouissante que je croyais rencontrer, vous n'en êtes pas moins superbe.

Carey s'attendait si peu à une telle conclusion qu'elle en resta bouche bée.

— Pourquoi faites-vous cette tête-là ? Personne ne vous avait encore dit que vous étiez jolie ?

Le regard soupçonneux que Drew posait sur elle la ramena brusquement à la réalité. A la voir ainsi, médusée et rougissante comme une jeune fille à son premier compliment, il allait finir par deviner qu'elle n'était que la doublure de Câmilla...

— Si, naturellement, rétorqua-t-elle d'un ton persuasif. Mais, d'habitude, les gens qui me comblent d'éloges ne sont pas mes ennemis déclarés, d'où ma surprise.

Puis, changeant de sujet, elle ajouta avec un rien de hauteur :

—Veuillez me dire où se trouve le cabinet de toilette.

J'aimerais me laver.

. La lueur de méfiance qui brillait dans les yeux de Drew céda aussitôt la place à

une étincelle amusée.

—Vous laver ? Vous n'avez pas eu votre compte d'humidité pour la journée ?

—Non. Je me sens tellement sale que je donnerais n'importe quoi pour pouvoir prendre un bon bain chaud.

—Autant vous prévenir tout de suite : il est impossible de se baigner ailleurs que dans le lagon à Moonshadow Cay. Il y a bien un puits sur l'île,

mais on ne s'en sert qu'en cas d'extrême urgence. La majeure partie de l'eau que nous utilisons arrive du continent dans des fûts et est strictement rationnée, comme vous vous en doutez.

Drew entraîna Carey vers la véranda et lui désigna une paillote située un peu à

l'écart des autres abris.

— Voici notre « salle de bains ». Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin, et il y a des latrines près de la cabane.

L'installation vous paraîtra sans doute rudimentaire, mais je n'ai rien de mieux à vous offrir. Vous n'êtes pas dans un palace, ici.

Carey feignit la plus profonde stupéfaction.

— Ah bon ? dit-elle en dévalant l'escalier, sa valise à la main. Je ne m'en étais pas encore aperçue. Le garçon d'étage est d'une telle amabilité !

— Attendez que je vous présente le maître d'hôtel et le somme lier, cria une voix enjouée derrière elle. Ils vous épateront.

La hutte dans laquelle pénétra la jeune femme était si pauvrement aménagée qu'elle crut un instant s'être trompée de paillote. Mais non ! Il y avait bien, posés sur une planche mal équarrie, un broc, une cuvette et un morceau de savon tout racorni.

— Le comble du luxe, se moqua-t-elle en refermant la porte.

Si Camilla était là, elle s'évanouirait d'horreur.

Après s'être lavée de la tête aux pieds, elle troqua sa jupe de lin et son corsage de soie contre un Jean et un chemisier à

jabot, puis brossa ses cheveux et les laissa cascader sur ses épaules. A l'image que lui renvoyait le miroir fêlé accroché à la cloison se substitua soudain devant ses yeux une autre image, infiniment troublante. Celle d'une chambre meublée de deux lits que séparait une ruelle à peine plus large

qu'un cageot. Aucune fenêtre pour en égayer les murs... et aucun paravent pour en isoler les occupants.

Carey n'était ni farouche ni sottement prude, mais l'idée de passer des nuits entières à côté d'un étranger lui était insupportable. Surtout quand cet étranger s'appelait Drew Tarrant... et qu'il avait une bouche à vous donner des heures d'insomnie !

« Dès qu'il fera beau, j'irai dormir dehors », décida-t-elle en prenant congé de la jeune femme au regard langoureux qui rêvait dans k glace. Puis, furieuse contre la pluie qui se moquait éperdument de ses états d'âme, elle empoigna sa valise, quitta l'abri en paille et se dirigea vers la hutte, dont elle gravit l'escalier d'un pas résolu.

Lorsqu'elle entra dans la cuisine, Drew était attablé devant le ragoût de bœuf qu'il venait de réchauffer. La lumière tremblotante que diffusait la lampe à pétrole suspendue au plafond sculptait l'ossature de ses pommettes et ourlait son visage d'une ombre dorée. Brusquement intimidée, Carey s'assit en face de lui et vite, très vite, chercha une question anodine à poser pour masquer sa nervosité.

—A quoi servent ces pilotis qui se trouvent sous la cabane ?

—A empêcher les serpents de se faufiler dans les interstices du plancher.

—Les serpents ? se récria-t-elle, les yeux agrandis d'effroi.

Quel genre de serpents ?

—Des boas surtout, précisa Drew de l'air blasé d'un domp teur parlant de ses lions.

Carey crut avoir mal compris.

—Des boas... constricteurs ?

—Oui.

—C'est une plaisanterie, j'espère.

—Non. Pourquoi ?

—Mais parce que ces bêtes-là sont dangereuses ! Elles

s'enroulent autour de votre cou et vous étouffent en deux temps trois mouvements !

—Les boas qui vivent, dans les parages ne sont pas très

gros. C'est à peine s'ils réussiraient à tuer un chat. Vous n'avez donc rien à craindre.

Petits ou gros, se dit Carey en réprimant un frisson, c'étaient quand même des serpents. Et, comme compagnon de chambre, elle préférait encore Drew Tarrant.

— De deux maux, il faut choisir le moindre, n'est-ce pas ?

lança-t-il avec un clin d'œil qu'elle feignit d'ignorer.

Ce qu'il pouvait être agaçant à lire ainsi dans ses pensées !

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, rétorqua-t-elle sèchement.

Et, sans lui laisser le loisir de riposter, elle enchaîna d'un ton qui lui parut terriblement affecté :

—Cette paillote est un peu exigüe, fl ne vous arrive jamais, à

votre assistant et à vous, de souffrir d'une telle promiscuité ?

—Non. Nous nous entendons à merveille. Qui plus est, nous ne restons pas ensemble à longueur de journée. Nous travaillons souvent dans des parties différentes du récif et nous ne nous retrouvons dans la hutte que le soir.

—Il est gentil, votre ami ?

—Très.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Paul... Paul Jarman.

Une nuance insolite dans la voix de Drew alerta Carey, qui chercha en vain ce qu'elle devait répondre.

—Ah ! fit-elle du bout des lèvres.

Mais ce n'était manifestement pas la réaction qu'il avait espérée. Bondissant sur ses pieds, il la toisa avec un souverain mépris.

— Vous l'avez déjà oublié ?

4.

—Oublié ? répéta Carey d'un ton incertain. Oublié qui ?

—Mais Paul, voyons ! Ne me dites pas que vous ne vous souvenez plus de lui.

—Eh bien, pour être franche.

Elle s'humecta les lèvres. « Personne ne me connaît à Belize », avait prétendu Camilla. Personne, sauf ce Paul Jarman dont sa cousine s'était bien gardée de lui parler et que Drew, lui, semblait tenir en grande estime.

— Alors ? Vous vous en souvenez, oui ou non ?

« Le jour où je rentrerai en Angleterre, je tordrai le cou à Camilla », se promit-elle avant de répondre fermement :

—Non.

—Vous le devriez pourtant si vous aviez une conscience.

Mais à quoi bon s'embarrasser de remords quand il suffit d'une perte de mémoire opportune pour gommer ses erreurs et dormir en paix ?

Carey se leva, le buste frémissant.

—Je ne comprends rien à vos allusions. Pourriez-vous cesser de jouer aux devinettes ?

—Avec joie. Je m'en voudrais de laisser une pauvre amnésique dans l'ignorance.

Drew se pencha vers elle, les deux poings appuyés sur la table, et la balaya d'un regard ironique.

— Paul est un brave garçon et un excellent biologiste. A l'époque où il préparait sa thèse de doctorat, une brillante carrière s'ouvrait devant lui. Il était alors fiancé à une charmante jeune fille et devait recevoir une bourse qui lui aurait permis de terminer ses recherches. Tout allait donc merveilleusement bien pour lui jusqu'à ce qu'une certaine Camilla Cavendish vienne gâcher sa vie... Voyez-vous maintenant de quoi je veux parler ?

- N o n .

,

—Dans ce cas, je vais me faire un plaisir de continuer mon histoire. Où en étais-je ? Ah oui ! A votre entrée en scène. Quand des amis vous ont présentée à Paul, il est aussitôt tombé sous le charme. Jamais encore il n'avait rencontré une femme telle que vous. Jolie, intelligente, raffinée... Bref, il a perdu la tête et je le conçois aisément. Ce que je n'arrive pas à m'expliquer, en revanche, c'est pourquoi vous avez accepté de sortir avec lui.

Il n'était ni riche ni célèbre et n'avait rien à vous offrir, hormis son amour et sa gentillesse. Mais peut-être est-ce justement cela qui vous a plu chez lui ? Lorsqu'on est habituée à fréquenter des hommes du monde fortunés et sûrs

d'eux, on a besoin de temps en temps d'un peu de nouveauté. Et le fait que Paul ait été fiancé a dû vous stimuler. Quel bonheur de s'emparer du bien d'autrui, n'est-ce pas ?

—Epargnez-moi vos sarcasmes, lança Carey d'un ton glacial.

Et, au lieu de tourner autour du pot, allez donc droit au but !

—A votre guise, riposta Drew avec une égale froideur.

Puisque votre mémoire est toujours aussi désespérément vide, je vais m'efforcer de la rafraîchir. Il serait dommage que vous ignoriez la fin de l'histoire.

—D'autant plus dommage qu'elle doit être palpitante, à en juger par la façon dont vous entretenez le suspense.

—« Palpitante » n'est pas le terme que choisirait Paul s'il était à ma place en ce moment. Après avoir jeté votre dévolu sur lui et l'avoir séduit, vous vous êtes vite ennuyée en sa compagnie.

Alors, vous l'avez laissé tomber sans vous soucier des dégâts que vous aviez causés.

Par votre faute, le malheureux a perdu sa fiancée, ainsi que la bourse d'études qui lui aurait été accordée s'il n'avait pas oublié le rendez-vous que lui avait fixé le doyen de la faculté. L'argent a été attribué à l'un de ses camarades de promotion. Quant à vous, vous êtes partie vers d'autres horizons pour y débusquer de nouvelles victimes et les ajouter je présume, à votre tableau de chasse. Les petites traînées de voire espèce adorent en général collectionner les amants.

Comment osait-il... ? s'insurgea Carey en crispant les poings. Comment osait-il qualifier sa cousine de « petite traînée » ? Camilla était une fille merveilleuse qui croquait la vie à belles dents et était incapable de cruauté. Elle aimait rire, s'amuser, se laisser courtiser, mais ne sortait qu'avec des hommes aussi libres qu'elle. « Ce type n'arrête pas de me faire des avances, avait-elle confié un jour à

Carey en parlant d'un collègue qu'elle aurait volontiers encouragé. Mais il est déjà

marié et je déteste les complications. Alors, je préfère ne pas lui céder. »

—Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demanda Drew

d'un ton mordant.

—Une seule chose.

—Laquelle ?

—Qu'on peut interpréter une même histoire de diverses manières.

—Tiens donc ! Auriez-vous brusquement recouvré la mémoire ?

—Non. Ce qui prouve que ma liaison avec Paul n'a pas été aussi passionnée qu'il le prétend. Si nous avons vécu ensemble un grand roman d'amour, je ne l'aurais pas oublié.

—En d'autres termes, vous l'accusez d'avoir tout inventé ?

—Je ne l'accuse de rien. Je pense simplement qu'il a attaché trop d'importance à une banale aventure. Comme je ne me souviens pas de lui, je ne peux, hélas, pas vous donner ma version des faits. Ce que je peux affirmer, en revanche c'est que Cam...

Carey s'arrêta net, pria pour que Drew n'ait pas noté le lapsus et se hâta d'enchaîner

:

—C'est que je ne suis jamais sortie avec un homme que je savais déjà pris. Par conséquent, si Paul vous a dit que je l'avais délibérément éloigné de sa fiancée, il vous a menti.

—Et vous espérez que je vais avaler cela ?

—Que vous l'avaliez ou non, je m'en moque. Vous êtes

tellement borné que le seul point de vue digne d'intérêt à vos yeux est le vôtre. Vous m'aviez condamnée bien avant mon arrivée à Moonshadow Cay, et pas une seconde, depuis, il ne vous est venu à l'esprit que votre Paul adoré pouvait avoir une part de responsabilité dans cette affaire. Je n'ai pourtant pas dû l'attirer de force dans ma chambre ni lui passer les menottes pour l'empêcher de me quitter. Quant à son rendez-vous avec le doyen de la faculté, ce n'est pas ma faute s'il l'a oublié. Je n'étais pas censée tenir son agenda.

—En effet. Mais, si vous ne lui aviez pas tourné la tête, il se serait rappelé cet entretien. Paul a beau être un garçon distrait, il n'aurait pas pu...

—Un garçon distrait ? coupa impétueusement Carey. Moi,

je dirais plutôt que c'est un lâche qui préfère rejeter ses torts sur les autres. J'imagine que, quand sa fiancée a rompu avec lui, il l'a accusée de manquer d'indulgence. Eh bien ! à la place de cette jeune fille, j'aurais réagi de la même façon. D'ailleurs, si Paul était l'homme admirable que vous m'avez décrit, il ne se serait pas enfui en Angleterre dès qu'il a appris que j'allais séjourner sur l'île. Il m'aurait attendue de pied ferme et m'aurait demandé des explications.

La poitrine haletante, Carey marqua une pause pour recouvrer son souffle, puis conclut d'une voix incisive :

— Votre précieux assistant n'est qu'un poltron, docteur Tarrant. S'il avait eu une once de courage, il ne vous aurait pas laissé seul avec son ex-petite amie. Je m'étonne du reste que vous ayez accepté d'accueillir une mangeuse d'hommes telle que moi. Ne craignez-vous pas que je vous brise le cœur, à vous aussi ?

Une moue railleuse étira les lèvres de Drew.

— Aucun danger. Je me méfie trop de vous pour succomber à vos charmes. Et, même si vous étiez le sosie de Miss Monde, je ne vous accorderais pas l'ombre d'une pensée. Ce que je recherche en premier chez une femme, c'est la sincérité. Un mot dont, à mon avis, vous ignorez la signification, mademoiselle Cavendish.

Carey ouvrit la bouche pour contre-attaquer, mais la referma aussitôt. Comment aurait-elle pu protester de son innocence alors qu'elle voyageait sous un nom d'emprunt et jouait la comédie depuis des heures ?

— Pourquoi ce mutisme ? interrogea Drew d'une voix

doucereuse. Auriez-vous déjà épuisé votre stock de reparties ?

Ou bien la sincérité est-elle un sujet sur lequel vous préférez ne pas vous étendre ?

Carey, qui avait toujours eu horreur du mensonge, regretta amèrement d'avoir promis à sa cousine de ne rien avouer, quelles que fussent les circonstances. Tout comme Paul Jarman, elle aurait pu dire non à Camilla. Tout comme lui, elle aurait pu refuser de tromper, de tricher, de déguiser la vérité. Mais elle ne l'avait pas fait et elle allait devoir en subir les conséquences.

— Ne cherchez donc pas un moyen de me prouver votre bonne foi, reprit Drew, le regard acéré. Même si je ne connaissais pas Paul, je ne vous croirais pas. Il y a quelque chose en vous qui sonne faux, mademoiselle Cavendish. Et ce quelque chose suffira à me protéger de vos éventuelles tentatives de séduction.

Une flambée de colère incendia les joues de Carey.

— Si vous craignez que je ne vous coure après, vous pouvez dormir tranquille. Vous n'aurez pas besoin de protection.

— Pourquoi ? Parce que je ne suis pas votre type ?

—Exactement.

—Cela ne m'étonne pas. Quand on aime manipuler les gens comme des pions sur un échiquier, on préfère les proies faciles à capturer.

—Je n'ai jamais manipulé qui que ce soit.

—Vous oubliez mon malheureux assistant dont vous avez ruiné les illusions. Ce garçon est un lâche, m'avez-vous dit tout à l'heure. Peut-être avez-vous raison, mais c'est précisément le genre d'homme qui vous convient. Tandis que moi, je serais un partenaire bien trop rebelle à votre goût.

—Pour que nous soyons partenaires, il faudrait d'abord que vous me plaisiez.

—Justement. Je me demande si je ne devrais pas essayer de vous séduire, histoire de vous donner une bonne leçon.

—Je vous déconseille de tenter l'expérience. Vous perdriez votre temps.

—En êtes-vous certaine ?

—Tout à fait. Vous seriez le dernier homme sur Terre que vous n'auriez pas une chance de réussir.

Drew contourna la table en trois enjambées.

— Voilà qui ressemble fort à un défi !

Carey recula précipitamment, se heurta à la cloison et, les oreilles bourdonnantes, crut entendre des vagues se briser dans sa tête.

—Ce n'est pas un défi. C'est la vérité.

—La vérité ? répéta Drew, moqueur. Je ne pense pas que ce mot fasse partie de votre vocabulaire, mademoiselle Cavendish.

Nous allons toutefois nous en assurer.

Et, sans se soucier de la ruade qu'elle lui décocha, il l'attira brutalement contre lui. « Jamais je ne l'autoriserai à m'embrasser »,

se jura-t-elle en feignant d'ignorer le trouble qui, peu à peu, la gagnait. Mais lorsque la bouche de Drew se posa sur la sienne, elle obéit à l'invite et oublia tout.

La colère qui, quelques secondes plus tôt, tournoyait encore au fond de son cœur.

Les raisons qui l'avaient amenée dans cette paillote souffletée par le vent... Et le serment qu'elle venait de formuler en elle-même.

Baissant les paupières, elle décida que plus rien ne comptait. Rien d'autre que ce courant qui l'entraînait et auquel elle ne pouvait ni ne souhaitait résister. Elle avait la curieuse impression d'avoir enfin trouvé son port d'attache. Là, sur cette île perdue dans la mer des Caraïbes, à des milliers de kilomètres de son pays, dans les bras d'un étranger qui l'avait abreuvée d'insultes et de railleries.

Le baiser se prolongea, soyeux, chaud, grisant. Puis, lentement, très lentement, Drew releva la tête et enveloppa Carey d'un regard indéchiffrable. Adossée à la cloison, les pupilles dilatées, elle le vit ébaucher un mouvement de recul, l'entendit murmurer des paroles indistinctes, crut qu'il allait la repousser... Mais, au lieu de s'éloigner d'elle, il la serra contre lui à la broyer et captura de nouveau ses lèvres avec une telle ardeur qu'elle laissa échapper un gémissement. La vie autour d'eux semblait s'être arrêtée. La pluie caressait furtivement les vitres, le vent s'était tu, la mer elle-même avait cessé de gronder. On eût dit que l'univers tout entier retenait son souffle pour ne pas les déranger.

Lorsque leurs lèvres enfiévrées se désunirent et que la bouche de Drew se mit à

tracer des arabesques brûlantes le long du cou de Carey, celle-ci se cambra, les reins creusés par le désir.

D'une main experte, Drew déboutonna le chemisier à jabot et en froissa la dentelle. Puis, avec une lenteur délibérée, comme si une éternité d'amour les attendait, il écarta le fragile rempart de satin, dénudant l'un après l'autre les seins qui palpitaient sous ses doigts.

— Dieu, que j'ai envie de vous, Camilla ! chuchota-t-il en continuant son enivrante exploration.

Camilla... Le prénom fit à Carey l'effet d'un coup de dague en plein cœur.

Oubliant les lèvres qui s'attardaient au creux de sa gorge et les mains qui poursuivaient leur ronde sensuelle sur sa peau, elle ouvrit les yeux, vit la lumière que répandait la lampe à pétrole ondoyer dans la pièce et reprit contact avec la réalité. C'était à Camilla et non pas à elle que s'adressaient ces paroles. A Camilla aussi qu'étaient destinées ces caresses. A Camilla toujours qu'étaient offerts ces baisers.

Saisie d'un brusque vertige, Carey plaqua ses paumes sur la poitrine de Drew et le repoussa de toutes ses forces.

— Arrêtez, je vous en supplie.

Etonné, il recula d'un pas et la regarda réajuster maladroitement son chemisier.

— Eh bien, Camilla ! s'exclama-t-il d'un air narquois.

Allez-vous encore prétendre que je n'ai aucune chance de vous séduire?

Les doigts crispés sur les perles de nacre qu'elle ne réussissait pas à engager dans les boutons, Carey redressa la tête et fe foudroya des yeux.

— Plus que jamais ! Et je vous ai déjà demandé de ne plus m'appeler Camilla.

Drew balaya la requête d'un haussement d'épaules.

—Carey ou Camilla, quelle importance ! Vous pourrez

changer de prénom aussi souvent qu'il vous plaira, vous resterez toujours une hypocrite.

—C'est faux. Je déteste mentir.

—Vous ne faites pourtant que cela du matin au soir. Après avoir affirmé haut et clair que je ne vous intéressais pas, vous êtes tombée dans mes bras sans m'opposer la moindre résistance.

Les joues en feu, Carey finit de réajuster son corsage et enfouit les pans de satin dans son Jean.

— Vous êtes mal placé pour méjuger, docteur Tarrant. De toute évidence, je ne vous suis pas aussi indifférente que vous l'avez prétendu jusqu'alors.

Drew s'approcha d'elle en silence et entreprit de reboutonner correctement le chemisier à jabot. Comment, s'étonna Carey, était-il parvenu à recouvrer aussi vite son sang-froid, alors que son cœur à elle lui rappelait à chaque battement le vent de folie qui l'avait emportée ?

—On peut très bien trouver séduisante une personne pour

laquelle on n'a aucune sympathie, je vous l'ai déjà expliqué. Et séduisante, vous l'êtes indéniablement. Si ce n'était pas le cas, Paul ne se serait pas entiché de vous. Mais moi, je ne commettrai pas la même erreur. Les menteuses me répugnent trop pour que j'éprouve à Votre égard autre chose que de l'aversion.

—Dans ce cas, pourquoi m'avez-vous embrassée ? demanda-

t-elle en repoussant les doigts trop agiles qui s'attardaient sur un bouton récalcitrant.

—Parce que je suis un scientifique et qu'il me fallait vérifier si vous étiez sincère ou non.

Carey enfonça ses mains dans les poches de son pantalon pour en cacher le tremblement.

—Vous voulez dire que cette... que ce baiser que vous m'avez infligé était une banale expérience ?

—Banale peut-être, mais très concluante.

—Ah ! vous trouvez ? En ce qui me concerne, j'ai plutôt l'impression qu'elle a échoué.

—Allons, Carey, acceptez donc pour une fois de regarder la vérité en face !

—De quelle vérité parlez-vous ? De la vôtre ou de la mienne ?

—De celle que s'obstine à nier votre bouche, mais que votre corps, lui, vient de proclamer sans équivoque.

—Si vous ne m'aviez pas prise au dépourvu, je ne vous aurais pas laissé me toucher.

—Oseriez-vous insinuer que j'ai profité de votre désarroi pour voler ce que vous m'auriez refusé en d'autres circonstances ?

« Non », répondit Carey à part elle. Non, il n'avait pas eu besoin de recourir à

la ruse pour obtenir ce qu'il désirait. Mais elle aurait préféré se faire hacher menu plutôt que de le lui avouer.

— Vous auriez facilement pu me repousser avant que je ne vous déshabille, continua Drew en martelant les mots. Au lieu de cela, vous m'avez offert

vos lèvres. J'en déduis donc que vous avez apprécié ce baiser que je vous ai prétendument *infligé*.

Carey darda sur lui un regard furibond.

— Si vous avez l'habitude de tirer des conclusions aussi hâtives de vos expériences, vous ne devez pas être un très bon biologiste. J'espère au moins que vous faites preuve d'un peu plus de professionnalisme dans vos recherches. Sinon, Weatherill Willis aurait tout intérêt à ne plus vous verser un seul penny.

Drew la considéra avec une nonchalance amusée, puis alla tranquillement décrocher la lampe suspendue au plafond.

—Sachez, mademoiselle Cavendish, que toute expérience

est instructive, quel qu'en soit le résultat. Cela dit, lorsque vous serez de retour à Londres, vous pourrez rassurer votre cher patron. Quand j'explore le fond des océans, mes méthodes sont des plus orthodoxes. Et pour cause : le comportement des cétacés est moins imprévisible que celui des femmes. Jamais encore un dauphin ne m'a menti.

—Dans ce cas, vous voudrez bien vous contenter dorénavant d'étudier le monde sous-marin.

Drew posa la lampe au centre de la table et releva le front. La lumière jouait en reflets dorés sur son visage et en caressait les méplats. Seuls ses yeux, frangés de cils d'une longueur démesurée, restaient dans l'ombre.

— Ne vous inquiétez pas, je ne me servirai plus de vous comme cobaye. Ce serait inutile : j'ai déjà découvert tout ce que je souhaitais savoir sur votre compte.

Exaspérée par le flegme avec lequel il lui avait répondu et par l'impudence de ses paroles, Carey faillit lui sauter à la gorge. Mais une telle explosion de rage aurait été trop révélatrice de ses sentiments. Aussi se borna-t-elle à jeter d'une voix cinglante :

—Je vais me coucher. Veuillez me laisser, je vous prie.

—Vous avez un quart d'heure pour vous préparer, rétorquat-il avec brusquerie. J'ai eu une dure journée et je ne vois pas pourquoi je devrais attendre votre bon plaisir. Alors, un conseil : dépêchez-vous ! Dans quinze minutes exactement, je me mettrai au lit, que vous soyez prête ou non.

Carey s'abstint de riposter. Avec une dignité de reine offensée, elle pivota sur ses talons et quitta la cuisine. « Dommage qu'il n'y ait pas de porte à cette chambre, songea-t-elle en soulevant le rideau de perles, car je l'aurais claquée. »

Dommage aussi qu'elle ait oublié de faire un brin de toilette avant de se retirer majestueusement ! Pour se rendre à la paillote-salle de bains, il allait lui falloir passer par la véranda et affronter le petit sourire supérieur de Drew. Ce qui gâcherait irrémédiablement sa belle sortie.

— Tant pis ! maugréa-t-elle en se faufilant dans la cuisine.

Ce n'est pas parce que je vis avec un rustre que je vais renoncer à me laver les dents.

Et puis, avec un peu de chance, Drew ne la verrait même pas. S'il était parti se promener sur la plage, elle pourrait quitter la cabane à son insu et s'endormir avant qu'il ne rentre.

La lampe à pétrole dans une main, sa trousse de toilette sous le bras, elle traversa la véranda à pas de velours, ouvrit la porte en prenant soin de ne pas faire grincer les gonds, glissa le bout de sa sandale dans l'entrebâillement... et étouffa une

exclamation. Assis au pied de la hutte, Drew suivait chacun de ses gestes d'un œil intéressé.

— Voudriez-vous vous écarter ? le pria-t-elle avec une politesse guindée.

— Mais comment donc ! répliqua-t-il en s'exécutant.

Lorsqu'elle revint de la paillote quelques minutes plus tard, il se leva de nouveau pour la laisser passer et, l'ombre d'un sourire au coin des lèvres, la regarda franchir prudemment le terre-plein qui longeait la cabane.

—Pourquoi semblez-vous si effrayée ? Je vous ai déjà dit qu'il n'y avait pas de bêtes dangereuses à Moon-shadow Cay.

—C'est une affaire d'opinion, riposta-t-elle en grimpant l'escalier.

Une fois dans la hutte, elle abandonna la lampe sur la table de la cuisine, s'engouffra dans la chambre et ôta ses vêtements. De sa valise, elle sortit un sarong qu'elle enroula hâtivement autour de sa poitrine, puis un duvet qu'elle posa sur le matelas et dans lequel elle se glissa jusqu'au menton.

Le lit de camp était moins inconfortable qu'elle ne l'avait craint. A la vérité, il était même douillet et, s'il n'avait pas eu son pendant de l'autre côté de la ruelle, elle s'y serait vite endormie. Seulement voilà ! Elle avait beau fixer de son mieux les lattes du plafond, la couchette de Drew refusait de quitter son champ de vision.

Drew... Au souvenir de la fougue avec laquelle il l'avait enlacée, Carey sentit son pouls s'accélérer. Que se serait-il passé s'il n'avait pas murmuré le prénom de Camilla et brisé le sortilège ? Lui aurait-il laissé une ultime possibilité d'esquive ?

Probablement pas. Et, quand bien même il l'aurait fait...

Carey donna un coup de poing à son oreiller, puis tourna résolument la tête vers la cloison pour ne plus voir les draps de linon immaculés qui, par-delà le cageot renversé, semblaient se moquer de sa confusion. Plantant son regard dans une tige de bambou mal tressée, elle tenta d'en suivre les méandres et s'exhorta au calme.

« Je dois être folle, se dit-elle lorsque son cœur, indocile, se mit à battre la chamade. Folle à lier ! » Jamais encore un homme n'avait déchaîné en elle une aussi violente passion.

Pas même Gilles. Pendant des années, elle avait pourtant vu en lui le compagnon idéal. Mais la sécurité et la tendresse qu'il lui aurait offertes si elle avait accepté de l'épouser n'auraient pas suffi à la rendre heureuse, elle le savait maintenant. Ce qu'elle voulait, c'était vibrer, flamber, se griser de volupté dans les bras de...

« Non ! » décréta-t-elle farouchement. Non, elle n'avait aucune envie de s'abandonner aux caresses trop habiles de Drew Tarrant. Aucune envie de cueillir sur ses lèvres de nouveaux baisers. D'ailleurs, elle le détestait autant que lui la méprisait. L'émotion qu'elle éprouvait en sa présence n'avait rien à voir avec de l'amour. Rien à voir du tout !

Carey se retourna en soupirant et coula un œil vers le lit de Drew dans l'espoir insensé qu'une bourrasque charitable ait pu traverser la hutte et l'escamoter. Mais, éclairé par la flamme dansante de la lampe à pétrole, il était toujours là, à portée de ses doigts.

Encore quelques minutes et Drew se glisserait entre les draps. Si près d'elle qu'il lui suffirait d'un geste pour...

Le craquement du plancher dans la pièce voisine interrompit sa rêverie. « Ce n'est pas trop tôt ! songea-t-elle en se recroquevillant sur sa couchette. Je vais enfin pouvoir me reposer. » Mais, lorsque la lumière s'éteignit dans la cuisine et que le rideau de perles se mit à cliqueter, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus vraiment sommeil. Figée dans son sac, elle entendit Drew dégrafer son pantalon, puis retirer sa chemise dans un léger bruissement avant d'arracher une kyrielle de plaintes à son matelas.

Quand les ressorts eurent cessé de gémir, Carey redressa la tête et fouilla l'obscurité du regard. Le souffle régulier, un bras pendant hors du lit, Drew dormait déjà béatement.

— Incroyable ! marmonna-t-elle en le contemplant d'un œil envieux. Il a dû avaler un tube de tranquillisants !

Et, persuadée de passer une nuit blanche, elle écouta s'époumoner au-dessus de l'île son compagnon d'insomnie : le vent.

5.

Ce fut un rayon de soleil qui la réveilla. Un petit rayon indiscret qui s'était faufilé entre deux tresses de bambou et qui caracolait à présent au ras du plancher, dessinant sur les lattes une longue écharpe dorée. Les paupières encore lourdes de sommeil, les bras et les jambes ankylosés, Carey étouffa un bâillement et se demanda ce qu'elle faisait là, dans cette chambre inconnue. L'odeur de bois qui flottait dans la pièce ne lui était pas familière. Pas plus que le lit sur lequel elle était étendue et qui, constata-t-elle d'un œil endormi, avait un jumeau aussi étroit que lui. Un jumeau dont les draps blancs lui rappelaient vaguement...

— Seigneur ! murmura-t-elle en se redressant.

Rien de ce qu'elle avait cru voir en rêve n'était le fruit de son imagination. Elle était bel et bien seule sur une île des Caraïbes avec Drew Tarrant.

Après avoir resserré son sarong qui s'était dénoué au cours de la nuit, elle sortit de son duvet, puis souleva le rideau de perles d'un doigt hésitant et poussa un soupir de soulagement. La cuisine était vide. « Enfin, presque », corrigea-t-elle intérieurement en apercevant, juché sur le dossier d'une chaise, un oiseau multicolore dont elle voulut caresser le plumage.

Pour éviter de l'effrayer, elle longea la table à pas mesurés, buta sur une lame saillante du parquet et se retrouva plaquée contre la cloison, à

l'endroit même où...

Pétrifiée, elle ferma les yeux et tenta de chasser la sarabande d'images

qui

se

bousculaient

dans

sa

tête.

Peine

perdue.

Les

baisers

que

lui

avait

donnés

Drew

étaient

encore

trop

présents

à son esprit pour qu'elle pût les effacer d'un simple battement de cils.

,

« Les petites traînées de votre espèce adorent en général collectionner les amants

», lui avait-il lancé en la toisant de tout son haut. Si elle lui révélait son identité, peut-

être changerait-il d'opinion ? Mais, après la façon dont elle s'était blottie dans ses bras en gémissant de plaisir, rien n'était moins sûr...

—La vie est compliquée, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle à

l'oiseau qui, coiffé de son aigrette comme d'un casque d'argent, s'était perché sur la porte entrebâillée de la cuisine.

—Pfft ! rétorqua-t-il insolemment avant de s'envoler à

tire-d'aile.

Carey se précipita sous la véranda pour le suivre des yeux et s'immobilisa, frappée de stupeur. L'île noyée dans la grisaille qu'elle avait découverte la veille s'était métamorphosée pendant la nuit. Débarbouillée par l'orage, elle avait troqué ses habits de deuil contre un immense coupon de soie dorée que les feuilles bruissantes des palmiers soutachaient de vert satiné. Semblables à de gros coquillages blonds qu'aurait oubliés sur la grève un pêcheur distrait, les dunes scintillaient à l'infini sous un soleil resplendissant.

Carey dévala l'escalier en respirant à pleins poumons et se dirigea vers une rangée de cocotiers qui faisaient des révérences à la mer. Alangui au pied des arbres, encerclé par la barrière de corail, le lagon composait une mosaïque en camaïeu où

chantait toute la gamme des bleus : de l'azur le plus doux au turquoise le plus intense.

Eblouie, Carey quitta son sarong et courut à perdre haleine sur la plage. L'eau était si limpide qu'elle aperçut bientôt, batifolant entre les algues, de minuscules poissons vêtus d'or et d'amarante. Avec un soupir de ravissement, elle plongea à leur rencontre et se laissa flotter, le corps léger comme une bulle de savon. Les vacances idylliques que lui avait promises Camilla n'étaient peut-être pas une chimère, après tout, pensa-t-elle en se renversant sur le dos. L'île avait des allures de paradis et, depuis que s'étaient enfuis les gros nuages teintés d'encre qui l'avaient pilonnée, rien ni personne ne semblait pouvoir en troubler la quiétude... Sauf Drew.

D'un coup de reins énergiques, Carey se remit sur le ventre et nagea vers l'endroit où elle avait abandonné son sarong. « A quoi bon ? » se dit-elle après avoir noué sous ses bras le tissu chamarré. A quoi bon s'extasier sur la beauté

du paysage ? Dans quelques heures, elle se retrouverait en face de Drew et ce n'était pas la mer, si bleue fût-elle, qui l'aiderait à soutenir le regard dont il l'envelopperait. Un regard où se lirait sans doute tout le mépris du monde.

Lorsqu'elle arriva devant la cabane, elle vit le petit oiseau à la huppe argentée qui se dandinait sur la plus haute marche de l'escalier en vocalisant comme *une prima donna*. Amusée par son gazouillis, elle s'arrêta pour l'écouter puis, éparpillant ses appréhensions d'un geste désinvolte, pénétra en trombe dans la hutte et se rua sur ses bagages. Quelle tenue adopter ? Cette robe de soie grège que lui avait prêtée Camilla ? Non, trop moulante et trop décolletée. Ce tailleur en shantung qu'elle avait acheté pour le mariage d'une amie ? Non, bien trop élégant.

Moonshadow Cay n'était pas Londres. Découragée, elle vida sa valise sur le lit et jongla un instant avec les jupes et les chemisiers avant de brandir joyeusement un pantalon de treillis et un T-shirt blanc, qu'elle se hâta d'enfiler.

— Parfait ! décréta-t-elle un peu plus tard en croisant son reflet dans les vitres de la véranda.

Ainsi vêtue, elle avait l'air d'une exploratrice prête à braver tous les dangers.

Oui, à coup sûr, Drew approuverait son choix. Et s'il ne l'approuvait pas, tant pis !

Elle se fichait éperdument de l'opinion du Dr Tarran.

Avisant une cuvette remplie d'eau posée à même le sol, elle y plongea la vaisselle qui traînait sur la table, puis se mit à épousseter les meubles. D'épais manuels aux titres rébarbatifs étaient entassés sur une planche, au-dessus de l'ordinateur. Son chiffon à la main, Carey s'apprêtait à les écarter

pour nettoyer l'étagère lorsque, dissimulé derrière une pile de blocs-notes, un livre attira son attention.

— *Splendeurs sous-marines*, lut-elle à voix basse.

Imprimé sur du papier glacé, l'ouvrage était illustré de superbes photographies. Après avoir admiré un groupe de dauphins rieurs, elle parcourut les entrefilets reproduits au dos de la jaquette. « Fascinant, avait écrit un journaliste du *Sunday Times*. Drew Tarrant nous promène de lagon en océan avec un talent inégalé. » « Quel brio ! avait renchéri un autre chroniqueur. Sans jamais faire étalage de son érudition, le Dr Tarrant nous entraîne dans un monde qui nous était jusqu'à présent étranger : celui du silence et de la beauté. »

Impressionnée, Carey jeta un œil sur le rabat de la couverture. Un portrait du biologiste s'y étalait, à la fois fidèle et déroutant. Assis à la barre d'un voilier, les cheveux ébouriffés par le vent, Drew n'avait plus rien du grossier personnage qui l'avait accueillie à sa descente d'avion. Le sourire dénué de toute affectation qu'il adressait au photographe ressemblait étrangement à celui dont il avait gratifié

l'aubergiste de Belize.

— Si je comprends bien, bougonna-t-elle en refermant l'ouvrage d'un coup sec, je suis la seule à ne pas y avoir droit !

Puis, pour endiguer sa colère, elle empoigna un balai et, pendant plus d'une heure, livra une guerre sans merci aux grains de sable accumulés entre les lattes du plancher.

— A quoi jouez-vous ?

La question, posée d'une voix étonnée, lui arracha un cri. Debout dans l'embrasure de la porte, Drew l'observait avec un mélange d'amusement et d'incrédulité.

—Je nettoie la hutte. Cela vous ennuie ?

—Non, non... Je suis juste un peu surpris. Je ne savais pas que vous aviez du goût pour les travaux ménagers.

—Il y a beaucoup de choses que vous ignorez sur moi.

—Lesquelles, par exemple ?

Carey s'empessa de dévier la conversation.

—Il n'est que 10 heures, lança-t-elle en consultant sa montre.

Comment se fait-il que vous soyez déjà rentré ?

—Je désirais prendre une tasse de thé et voir si vous étiez réveillée. Lorsque je suis parti ce matin, vous donniez à poings fermés.

—Forcément ! J'étais épuisée.

—Après une journée aussi mouvementée, il est normal, en effet, que vous ayez eu besoin de récupérer.

—Mouvementée ? Dites plutôt abominable ! Pour rien au monde, je ne voudrais revivre de tels instants.

—Ah bon ? Même pas l'un d'entre eux ?

Carey propulsa le balai sous la table et, baissant la tête pour dissimuler ses joues écarlatées, extirpa les malheureux grains de poussière qui s'étaient réfugiés dans un nœud évidé du plancher.

— Non. Surtout pas celui-là !

Indifférent au faisceau de crins qui virevoltait rageusement dans la pièce, Drew s'approcha du réchaud et posa la bouilloire sur l'un des brûleurs.

— Désirez-vous un peu de thé ?

L'offre était si gentille, le ton si aimable que Carey sentit sa rancœur s'effriter.

—Oui, je veux bien. Merci.

Puis, rejetant derrière ses oreilles la mèche de cheveux qui s'obstinait à lui chatouiller le front, elle abandonna son balai dans un coin de la cuisine et s'assit sur une chaise.

— Vous avez l'air en forme ce matin, remarqua Drew en s'attablant à son tour et en la dévisageant d'un œil goguenard.

A

quoi

pensait-il

exactement

?

Aux

baisers

qu'ils

avaient

échangés la veille ?

*

— Je vais beaucoup mieux, c'est vrai, répliqua-t-elle avec la ferme intention de mettre les choses au point. Hier soir, je n'étais pas moi-même.

Il haussa un sourcil perplexe.

—Qu'entendez-vous par là ?

—Eh bien ! je... je ne me comporte pas de cette manière habituellement.

—Ah ! qu'avez-vous donc fait d'exceptionnel ?

—Comme si vous l'ignoriez !

Drew se pencha vers elle, un sourire à fleur de lèvres.

—Se pourrait-il que j'aie été le premier homme à vous embrasser ?

—Bien sûr que non, mais...

Carey coula un regard en direction du lagon qui paressait au soleil et fut tentée d'aller y folâtrer avec les poissons. Eux, au moins, ne lui poseraient pas de questions.

—Ce que je veux dire, reprit-elle d'une voix dont elle s'efforçait de maîtriser le tremblement c'est que je ne vous aurais pas rendu votre baiser si je n'avais pas été très fatiguée.

—Cela va de soi, riposta-t-il sur un ton qui manquait singulièrement de conviction.

—Vous ne me croyez pas, hein ?

—Si, si.

—Pourquoi, alors, me dévisagez-vous de cet air pensif ?

—Parce que j'essaie d'imaginer la façon dont vous embrassez quand vous êtes amoureuse. Vu l'ardeur avec laquelle vous m'avez répondu hier soir, ce doit être une expérience inoubliable.

—Quel dommage que vous n'ayez jamais l'occasion de le vérifier, n'est-ce pas ?

—Attention ! Ne me lancez pas un nouveau défi. Je serais capable de le relever.

Rester calme surtout, se dit Carey en tentant de dominer sa colère. Ne pas lui donner l'impression qu'il pouvait faire mouche à chaque sarcasme. Lui montrer, au contraire, qu'il n'avait aucune chance de la désarçonner.

— Ce qu'il faudrait, c'est que nous repartions de zéro, déclara-t-elle d'un ton résolu. Je n'ignore pas que...

Le sifflement de la bouilloire pulvérisa la fin de sa phrase. « Demain, je la noie dans le lagon », fulmina-t-elle en fixant d'un air vindicatif ce tas de fer-blanc tout cabossé qui avait le don de se manifester au mauvais moment.

— Vous disiez ? questionna Drew en se dirigeant d'un pas tranquille vers le réchaud.

Carey le regarda éteindre le gaz et admira le flegme avec lequel il préparait le thé.

Rien — pas même une bouilloire qui chantonnait à contretemps — ne semblait pouvoir le perturber.

— Oui. Je sais que vous baviez aucune envie de m'amener ici. Mais, puisque nous allons devoir cohabiter, ne pensez-vous pas que nous ferions mieux de tirer un trait sur ce qui s'est passé

hier et de conclure une trêve ?

Drew revint s'asseoir sur le banc, une tasse dans chaque main.

—Croyez-vous réellement qu'il me soit facile d'oublier tout ce que m'a raconté Paul ?

—Je ne vous le demande pas. -y

—Qu'attendez-vous donc de moi ?

—Que vous cessiez de me considérer comme l'ex-petite amie de votre assistant. Je me doute bien que vous ne changerez pas d'avis à mon sujet, mais nous pourrions essayer d'être courtois l'un envers l'autre.

—Ce que vous souhaitez en somme, c'est que je fasse semblant de vous avoir rencontrée pour la première fois ce matin et de ne jamais avoir entendu parler de vous auparavant ?

—Oui. En contrepartie, je ne vous tiendrai pas rigueur de l'accueil que vous m'avez réservé.

Drew renversa la tête en arrière et éclata de rire.

—Vous, au moins, vous ne manquez pas de toupet, lâcha-

t-il quand il eut recouvré son sérieux. Oser me soumettre un tel marché après la façon dont, hier soir, vous m'avez... Oh !

et puis, pourquoi pas ? Etant donné que nous devons passer deux semaines ensemble, autant enterrer la hache de guerre dès aujourd'hui !

—Vous acceptez, alors ?

—Oui... J'y suis bien obligé.

Carey eut l'impression que son cœur faisait un bond en avant.

—Merci.

—Désirez-vous également que je m'excuse de vous avoir embrassée ?

—Non. J'aimerais plutôt que...

—Que quoi ?

—Que nous oublions ce fâcheux incident.

— Voilà qui me paraît difficile. Vous y arriverez, vous ?

Carey piqua du nez dans sa tasse. Tiens ! enregistra-t-elle machinalement. Les jolis pétales indigo décorant la faïence ressemblaient à

ceux des myosotis qui poussaient sous les fenêtres de son cottage.

— Connaissez-vous l'autre nom de ces fleurs ? interrogea Drew, qui avait lu dans ses pensées avec une clairvoyance amusée. Les herbes d'amour. La légende veut qu'elles préviennent les pertes de mémoire dont pourraient souffrir les jeunes filles auxquelles elles sont offertes... Mais de quoi parlions-nous déjà ? Ah oui ! *Du fâcheux* incident qui s'est produit hier soir.

Il se pencha au-dessus de la table et saisit le menton que Carey tenait obstinément baissé, la forçant à lever la tête.

— Alors, croyez-vous que vous réussirez à oublier ce moment d'égarement ?

Le cœur battant à tout rompre, elle chercha une réponse pertinente, mais n'en trouva aucune. Les seules choses dont elle avait conscience, c'étaient ce regard qui plongeait dans le sien et ces doigts qui emprisonnaient son visage, imprimant sur sa peau la brûlure d'un fer chauffé à blanc.

— Oui, articula-t-elle péniblement.

Drew repoussa la mèche folle qui taquinait la joue de la jeune femme et effleura ses cheveux d'une interminable caresse.

— Et si nous topions là ?

Carey quitta la table avec une telle précipitation qu'elle renversa sa chaise.

— Je... je ne pense pas que ce soit nécessaire. Votre parole me suffit.

Drew joua l'étonnement.

— Pourquoi avez-vous peur de me serrer la main ?

A en juger par le sourire insolent qui étirait ses lèvres, il connaissait la réponse, mais se garderait bien d'écourter la scène.

— Je n'ai pas peur, riposta-t-elle crânement. Où êtes-vous allé chercher une idée aussi stupide ?

Et pour lui prouver qu'elle ne mentait pas, elle s'empessa de saisir les doigts qu'il lui tendait. Des doigts qui, contrairement aux siens, ne tremblaient pas, nota-t-elle, irritée de sa propre nervosité. Quand donc cesserait-elle de se conduire comme une collégienne attardée ?

—Bon ! dit Drew en se levant. Maintenant que nous avons signé l'armistice, je vais pouvoir retourner travailler.

Déjà ? Carey le vit s'éloigner à grands pas et se traita de sotte. Qu'avait-elle espéré ? Qu'il lui offrirait un bouquet de fleurs en gage d'éternelle amitié ?

Se refusant à analyser l'étrange émotion qui lui serrait le cœur, elle chaussa des espadrilles, attrapa son appareil photo et sortit de la hutte. Elle n'était pas venue à

Moonshadow Cay pour transformer Drew Tarrant en gentleman accompli, mais pour s'acquitter de la tâche que lui avait confiée Camilla. Alors, autant se mettre à

l'œuvre tout de suite.

La réverbération du soleil sur le sable était si aveuglante que, même en obturant le diaphragme au maximum, il était impossible de photographier les dunes.

Après un moment d'hésitation, Carey se dirigea vers un sentier qui déroulait ses méandres entre d'épais buissons. Persuadée que les boas dont lui avait parlé Drew étaient embusqués dans ces fourres et n'attendaient qu'une occasion pour la trucher, elle braqua son regard sur les ornières de la piste

et avança lentement. Au bout d'une centaine de mètres, le décor enchanteur du lagon céda la place à un marécage infesté d'insectes belliqueux.

« Emory Jones n'a dû montrer à Camilla que des photos de la grève », se dit-elle en prenant quelques clichés.

Construire un hôtel quatre étoiles dans ce marais où rampait une végétation pourrissante relevait en effet de l'utopie.

L'île était si étroite qu'il ne lui fallut pas longtemps pour la traverser et atteindre une autre plage, sur laquelle le soleil s'éparpillait en reflets irisés. Carey mit sa main devant ses yeux et aperçut, au-delà de la barrière de corail, deux îlots à

peine plus grands qu'un mouchoir de poche. Encore une chance, songea-t-elle en rebroussant chemin, que Camilla n'ait pas eu l'idée géniale de l'expédier sur ces poignées de sable jetées dans la mer avec, pour toute distraction, trois cocotiers indolents... et Drew !

Lorsqu'elle arriva en vue de la paillote, il était presque midi.

Cédant à une impulsion, elle fouilla dans les cageots de légumes qu'elle avait déchargés la veille, puis choisit la plus jolie des laitues et quelques tomates avec lesquelles elle confectionna une salade. Elle découpa ensuite deux grosses tranches de pain, remplit d'eau une bouteille ventrue et plaça le tout dans un panier en osier. Si, comme elle, Drew mourait de faim, il apprécierait certainement ce pique-nique improvisé.

Avant de quitter la hutte, elle sortit de sa valise le chapeau en toile qu'elle avait acheté pendant ses dernières vacances. « Ne me dis pas que tu vas porter ce truc-là à

Moonshadow Cay ! » s'était exclamée Camilla, horrifiée, quand elle l'avait aidée à

faire ses bagages. Eh bien, si ! Elle allait le porter, n'en déplaie à sa cousine. Mieux valait manquer d'élégance que d'attraper un coup de soleil.

Le panier dans une main, ses espadrilles dans l'autre, elle longea la grève jusqu'à la pointe sud de l'île et aperçut Drew qui nageait vers le rivage. Dès qu'il eut posé le pied sur le sable, il retira son masque et son tuba, puis tourna la tête et s'immobilisa, surpris.

— Que faites-vous là ?

Avec ses cheveux ruisselants, son T-shirt trempé qui moulait son torse comme une seconde peau et sa haute silhouette incrustée dans le bleu du ciel, il ressemblait à un dieu marin ayant brusquement émergé des flots. Fascinée par la séduction virile qui se dégageait de lui, Carey en resta muette.

—Qu'y a-t-il là-dedans ? s'informa-t-il en désignant le panier du menton.

—De la nourriture, réussit-elle enfin à articuler. J'ai pensé que vous aimeriez pique-niquer sur la plage. Alors, je vous ai apporté de quoi manger.

—Le traité de paix que nous avons signé nous condamne-t-il à partager tous nos repas ?

—Non. J'avais faim et je me suis dit que vous deviez également avoir le ventre creux. Maintenant, si vous préférez, je peux vous laisser seul. Je ne voudrais surtout pas vous importuner. Drew esquissa un sourire.

— Je plaisantais, voyons. Ne vous emballez pas !

Puis, après avoir lancé son masque et son tuba sur le sable, il se dirigea vers les dunes à grandes enjambées.

—Vous ne vous êtes pas trompée : j'ai l'estomac dans les talons. Et, si vous n'étiez pas venue, j'aurais été obligé de retourner à la hutte, ce qui m'aurait fait perdre un temps précieux.

—Vous aussi, vous avez deviné juste, avoua-t-elle en s'asseyant à l'ombre d'un cocotier. Ce pique-nique était bien destiné

à marquer le début de nos nouvelles relations.

Drew retira son T-shirt, dénudant un torse d'athlète. Le cœur battant soudain plus vite, Carey baissa les yeux et feignit d'admirer une noix de coco qui avait roulé sur la plage.

— Vous pensez sans doute que c'est moi qui aurais dû faire le premier pas, lança-t-il d'un ton badin.

Elle lui jeta un regard furtif et constata avec soulagement qu'il avait revêtu une chemise dont il était en train de fermer le col.

— Non. Je vous ai déjà dit que je ne vous en voulais plus.

J'aimerais seulement que nous oubliions nos querelles et que nous repartions du bon pied.

Drew étala son T-shirt au soleil et vint s'asseoir à côté d'elle, dans le cercle d'ombre que dessinaient les feuilles du cocotier.

— Ce que vous avez préparé a l'air délicieux, s'exclama-t-il en soulevant le couvercle du panier. Cela va me changer du thon en boîte et des biscuits secs.

Carey pouffa de rire.

— Je me doutais bien que vous en aviez assez des conserves.

Drew entama sa salade et mordit à belles dents dans une tranche de pain.

—Il y a des jours où je donnerais tout ce que je possède pour pouvoir dîner dans un grand restaurant. Mais mon métier me permet rarement de réaliser ce rêve. Deux fois par an, des volontaires viennent m'aider dans mes

recherches et se relaient au fourneau. J'ai alors droit à des repas copieux. Le reste du temps, je déjeune sur le pouce.

—Cela ne doit pas être très bon pour la santé, observa Carey avec une moue désapprobatrice. Mais, quand on a la chance de vivre dans un endroit comme celui-ci, je suppose qu'on trouve normal de faire des sacrifices.

Les bras croisés sur ses genoux, elle regarda les vagues éclabousser d'écume la barrière de corail et tourna vers Drew un visage rayonnant.

—Cette île est magnifique. Pensez-vous qu'on puisse se lasser de l'admirer ?

—Je l'ignore, rétorqua-t-il en la considérant d'un air étonné.

Ce que je sais, en revanche, c'est que jamais je ne m'habituerai à la beauté du récif proprement dit.

Il s'allongea sur le sable, les mains derrière la nuque, puis fixa les élégantes feuilles du cocotier qui s'éventait nonchalamment au-dessus de sa tête.

—En comparaison, tout ceci — la plage, le soleil, les palmiers — ne présente aucun intérêt. Au fond de la mer, le spectacle est plus éblouissant.

—Plus éblouissant que ce décor de rêve ?

—Oui. Nulle part ailleurs, vous ne verrez une telle débauche de formes et de couleurs. Certains poissons sont minuscules, d'autres ressemblent à de gros ballons striés de rouge, de bleu ou de vert. Quand vous plongez au milieu du récif, vous avez l'impression de pénétrer dans un kaléidoscope en perpétuel mouvement.

Carey embrassa le lagon du regard et essaya d'imaginer ce monde fascinant que Drew décrivait avec le même enthousiasme qu'un soupirant parlant de sa bien-aimée.

—Ce doit être merveilleux, dit-elle avec une pointe de jalousie.

—Si vous le souhaitez, vous pourrez m'accompagner demain matin.

Elle se tourna vers lui, les yeux brillant d'excitation.

—Oh, vraiment ? Vous accepteriez de m'emmener avec vous ?

—Naturellement.

—Mais je ne sais pas plonger !

—Ce n'est pas grave. Nous resterons à la surface de l'eau...

Vous vous êtes déjà servie d'un tuba, n'est-ce pas ?

—Non. Je n'ai encore jamais séjourné sous les tropiques.

—Jamais ?

Drew se redressa sur un coude et la dévisagea, intrigué.

— On m'avait pourtant dit que vous aviez une âme d'exploratrice.

Camilla adorait effectivement voyager, se rappela Carey, furieuse d'avoir commis une aussi grossière erreur.

—On vous a bien renseigné, se hâta-t-elle de répondre. J'aime beaucoup partir à l'aventure. Mais, jusqu'à présent, je trouvais les paysages maritimes tellement monotones que je préférais passer mes vacances à la montagne.

—Et vous avez changé d'avis ?

—Oui, depuis que j'ai découvert ce panorama. Il est somp tueux.

—Il ne le sera plus quand vous aurez bâti votre complexe hôtelier. Je me demande d'ailleurs pourquoi vous tenez tant à

transformer Moonsbadow Cay en station balnéaire si les plages vous semblent ennuyeuses.

—Je n'y tiens pas plus que cela. J'ai simplement été envoyée ici pour évaluer le potentiel touristique du lagon et rédiger un rapport. Ce n'est pas moi qui prendrai la décision finale.

— A lire le message que vous m'avez adressé, on aurait

pourtant juré que vous étiez le président-directeur général de Weatherill Willis.

Carey, qui savait à quel point Camilla aimait se faire mousser, eut du mal à contenir son hilarité.

—Je suis désolée de vous avoir donné une fausse image de moi.

—Fausse ? Ce n'est pas ce que m'a dit Paul.

—Ah ! vous lui avez montré ma lettre ?

—Oui. Et les « moi, je... » qui émaillaient chaque para

graphe n'ont pas eu l'air de l'étonner. Vous êtes, paraît-il, très imbue de vous-même.

—J'étais, rectifia-t-elle dans un sourire. J'ai beaucoup changé ces derniers temps.

Drew la regarda d'un œil soupçonneux.

OceanofPDF.com

—Suffisamment pour comprendre qu'il est criminel de vouloir bâtir un hôtel à Moonshadow Cay ?

—Criminel ? Vous ne croyez pas que vous exagérez ?

—Hélas, non. Avez-vous pensé à ce que deviendrait cette plage si des immeubles l'encerclaient ?

—Le complexe que nous avons l'intention de créer ne défigurer pas forcément le paysage.

—Même s'il ne le défigure pas, je devrai cesser mes recherches.

—Pourquoi ?

—Parce que tous les matériaux de construction seront apportés du continent par bateau et que jamais la barrière de corail ne résistera à un tel trafic. Au bout de quelques mois, elle disparaîtra, ainsi que les poissons qui gravitent autour d'elle.

Tenez-vous vraiment à être responsable de cette catastrophe écologique ?

—Et vous, de quel droit voulez-vous empêcher Emory

Jones de vendre son île ? Ce pauvre homme a peut-être besoin d'argent.

—Pauvre, Emory ? Laissez-moi rire ! C'est l'un des armateurs les plus fortunés de Belize. Mais, fortuné ou non, ce n'est pas lui qui est à blâmer dans cette histoire. C'est vous... Oui, vous et la société pour laquelle vous travaillez !

Un éclair de fureur zébra les yeux de Carey.

—Ce qui signifie ?

—Que les propriétaires avec lesquels vous traitez sont de vulgaires instruments entre vos mains. Oh ! certes, ils encaissent de gros chèques, mais ce qu'ils touchent n'est rien, comparé aux sommes fabuleuses que rapporte à Weatherill Willis un projet comme celui que vous voulez réaliser à Moonshadow Cay. Les gens de votre espèce sont tellement cupides qu'ils ne se soucient même pas des conséquences de leurs actes.

—Ce que vous dites est injuste, protesta Carey.

—Pas plus injuste que de condamner à mort des milliers d'animaux, riposta froidement Drew.

Pendant quelques secondes, ils s'affrontèrent du regard, puis Carey exhala un soupir.

—N'avions-nous pas décidé de faire la paix ?

Drew s'étendit de tout son long.

—Si, reconnut-il à contrecœur.

Et, posant un chapeau sur son visage, il lança d'une voix redevenue sereine :

— Bonne sieste !

6.

Pendant un long moment, Carey resta immobile, le menton posé sur ses genoux repliés. Une brise chargée de senteurs marines s'enroulait autour du cocotier et, au moindre frémissement des feuilles, un rayon de soleil trouait de flaques dorées le disque d'ombre où elle s'était réfugiée. Le chapeau de paille qui masquait le visage de Drew avait glissé, découvrant sa bouche aux lèvres pleines sur lesquelles flottait l'ébauche d'un sourire.

Carey se pencha jusqu'à effleurer de l'index le bord du panama puis, vite, avant que ses doigts n'esquissent les gestes qu'elle osait en pensée, retira sa

main et s'obligea à détourner la tête. Là-bas, de l'autre côté de la barrière de corail, la mer brassait ses eaux avec de grands frissons qui dentelaient la ligne à peine perceptible de l'horizon et s'éparpillaient en mousse argentée sur le bleu du lagon.

Le roulement assourdi des vagues, auquel se mêlaient le murmure presque ininterrompu du vent et le bruissement des palmes, agirent peu à peu sur Carey comme un hypnotique. Fermant les yeux, elle s'allongea à même le sable et se surprit à rêver.

De l'homme qui nageait vers elle, elle ne distinguait que son regard. Un regard d'un vert lumineux qui happait le sien, le fouillait et semblait vouloir le retenir à

jamais prisonnier.

— Allez, debout, Carey !

La voix lui parut si étouffée, si lointaine qu'elle refusa de l'écouter. Avec un soupir de bien-être, elle se pelotonna au creux de la dune, puis replongea dans ses pensées. Derrière l'écran de ses paupières closes, la mer avait cédé la place à une grève en forme de croissant que protégeait une armée de cocotiers. Agenouillé près d'elle, les doigts enfouis dans ses longs cheveux, le mystérieux nageur psalmodiait son nom comme une prière.

— Carey... Levez-vous, Carey.

Douillettement installée dans son rêve, elle sentit une main effleurer sa bouche et, les lèvres arrondies sur un baiser, laissa échapper une plainte.

— Quand vous souriez ainsi, il est très difficile de ne pas vous faire confiance, chuchota quelqu'un à son oreille. Et Dieu sait pourtant si je me méfie de vous, jolie menteuse.

Jolie menteuse... Carey émergea du sommeil dans un battement de cils alanguie et se crut le jouet d'une hallucination. L'homme qui, dressé sur un coude, l'observait avec acuité avait le même regard que l'inconnu aux yeux d'émeraude dont elle venait de prendre congé. Et cet homme, c'était Drew.

—Je rêvais.

—A quoi ?

Carey entendit le bruit lointain du ressac, aperçut des déchirures bleu sombre dans le feuillage du cocotier et essaya de lutter contre l'insidieuse torpeur qui l'engourdissait.

— Je ne m'en souviens plus, répondit-elle.

Mais c'était faux. Et, au bref sourire que lui dédia Drew, à la petite flamme moqueuse qu'elle vit briller dans ses prunelles, elle sut qu'elle ne l'avait pas dupé

une seule seconde.

— A quoi rêviez-vous ? insista-t-il en se penchant vers elle.

A cela ?

La bouche qu'il posa sur la sienne était si persuasive que Carey entrouvrit les lèvres sans même en avoir conscience. Le feu qui courait dans ses veines brouillait ses pensées, annihilait sa volonté et lui donnait la curieuse impression de voguer hors de la réalité. Perdue dans un tourbillon d'ivresse, elle noua ses doigts autour de la nuque de Drew et l'attira contre elle avec le fol espoir d'éterniser l'instant.

Quand, échappant à son étreinte, il redressa la tête, elle eut un murmure de protestation.

— Alors ? questionna-t-il d'une voix caustique. Etait-ce à cela que vous rêviez ?

Carey souleva ses paupières et descendit brutalement de son nuage.

—Non, répliqua-t-elle d'un ton qu'elle aurait souhaité plus ferme.

—En êtes-vous certaine ?

—Evidemment ! Pourquoi voudriez-vous que je gaspille mon temps à rêver de vous ?

—Ce serait stupide, en effet.

—Je ne vous le fais pas dire.

—Il n'en reste pas moins que vous m'avez embrassé.

—Et après ? J'étais à moitié endormie. Je ne me suis même pas rendu compte de ce qui se passait.

—Endormie ? répéta Drew en sautant sur ses pieds. Ce n'est pas l'impression que vous m'avez donnée.

—Il faut croire que vous manquez de perspicacité.

La saisissant aux poignets, il la mit debout et l'obligea à reculer jusqu'à ce qu'elle heurte le tronc rugueux d'un palmier.

—Vous mentez, Carey. Comme d'habitude.

—Non... Et puis lâchez-moi ! Vous me faites mal.

—Je vous lâcherai quand vous m'aurez dit la vérité. A savoir que vous étiez réveillée et consentante.

—Dans ce cas, j'espère que vous êtes patient, riposta-t-elle aigrement, parce que vous risquez d'attendre longtemps.

Et, détournant la tête pour se soustraire au regard insolent qui la jaugeait, elle s'enferma dans un silence buté.

—Si vous persistez à nier, je vais être contraint de vous embrasser encore une fois afin de vous prouver que j'ai raison.

—Ne vous avisez pas de recommencer ou je hurle, s'écria-

t-elle en le voyant abaisser son visage vers le sien.

—Hurlez tant qu'il vous plaira ! Que voulez-vous que cela me fasse ?

Rien, naturellement... Ils étaient seuls sur l'île et personne n'entendrait les cris qu'elle pousserait, excepté les poissons et les serpents.

—Allons, Carey, soyez raisonnable ! Reconnaissez que vous étiez réveillée.

—D'accord... Je le reconnais, puisque vous y tenez.

—Et avouez aussi que vous avez apprécié ce baiser.

—Ah ça, non ! Jamais !

Il lui souleva le menton et rapprocha lentement sa bouche des lèvres qu'elle tentait de lui dérober.

—Souhaitez-vous que nous répétions la scène pour vérifier ? .

—Inutile ! Je... je suis prête à admettre tout ce que vous voulez. Mais laissez-moi partir, maintenant.

—Vos désirs sont des ordres, ma chère, ironisa-t-il en la lâchant. J'espère néanmoins que vous avez compris la leçon et que vous éviterez dorénavant de jouer la comédie.

Carey saisit son chapeau et le secoua pour faire tomber les grains de sable qui collaient à la toile, avant de l'enfoncer sur sa tête et de s'éloigner à toutes jambes.

— Vous n'êtes qu'une sale brute, docteur Tarrant, lança-t-elle aux quatre vents. Et je vous déteste, vous entendez... Je vous déteste !

Lorsqu'il rentra de son travail dans la soirée, elle était en train d'émincer des oignons et le haïssait toujours autant. « Si seulement je pouvais le couper en rondelles, lui aussi ! » pensa-t-elle en le voyant poser sur le plancher les espadrilles et le panier en osier qu'elle avait oubliés près du cocotier.

Derrière les fenêtres, de la cuisine, le ciel était parsemé d'étoiles, l'obscurité peuplée de mille et un bruits. Les cohortes d'insectes qui habitaient l'île bourdonnaient à l'envi, mêlant leurs cris et leurs murmures au lointain ronflement de la mer.

—Voulez-vous boire quelque chose ? demanda Drew avant

de sortir une canette du petit réfrigérateur à énergie solaire qui trônait sous la véranda.

—Non, merci, répondit Carey, la mine boudeuse.

« Il pourrait au moins avoir la décence de s'excuser », songea-t-elle, ulcérée de le voir s'attabler comme si rien ne s'était passé.

—Qu'avez-vous fait cet après-midi ? interrogea-t-il entre deux gorgées de bière.

—Cela vous intéresse ?

—Pas spécialement.

—Pourquoi, alors, me posez-vous la question ?

—Par courtoisie.

—N'employez donc pas des mots qui vous sont étrangers.

—Tiens, tiens ! Les hostilités semblent avoir repris. Je croyais pourtant que nous avions conclu une trêve ?

Carey empoigna un couteau et éventra les cinq malheureuses tomates qui avaient, jusque-là, échappé à sa colère.

—Dommage que vous ne vous en soyez pas souvenu à l'heure du déjeuner ! Et ne me dites surtout pas que vous ignorez de quoi je veux parler.

Un éclair de malice illumina le regard de Drew.

— Je ne vous comprends pas, se récria-t-il du ton d'un

innocent injustement puni. Ce malin, vous souhaitiez à tout prix que nous fassions la paix, et ce soir, vous me reprochez d'avoir scellé notre réconciliation par un baiser. Avouez que vous manquez un peu de suite dans les idées.

Les doigts de Carey se crispèrent autour du manche de bois du couteau.

—Je vous ai demandé de ne plus me considérer comme une ennemie. Pas de vous jeter sur moi et de m*étouffer.

—Croyez bien que je suis sincèrement désolé de vous avoir malmenée. La prochaine fois, je serai moins brutal.

—La prochaine fois ? répéta-t-elle en décapitant un bouquet de persil. Parce que vous vous imaginez que je vous laisserai encore m'embrasser ?

—Je ne vous aurais pas embrassée si vous ne m'aviez pas tendu vos lèvres.

—Peu importe ce que j'ai fait ! Vous n'aviez pas le droit de profiter de la situation. Je pensais que, durant mon séjour à Moonshadow Cay, nous pourrions nous conduire en adultes civilisés, mais nous n'avons aucune chance d'y arriver si vous ne jouez pas franc-jeu.

Drew vida sa canette d'un trait.

—Que voulez-vous dire, au juste ?

—Qu'il était déloyal de votre part de me sauter dessus.

— Aurais-je dû vous obliger à me repousser ?

Carey ignora prudemment la question.

— Ce qui vous ennuie, reprit Drew en quittant son siège, ce n'est pas le baiser que je vous ai donné. C'est que vous ne pouvez pas me manipuler à votre guise. Contrairement à Paul, je n'ai rien d'un pantin, moi.

— Je croyais que nous avions décidé de ne plus parler de votre assistant.

— Nous l'avions décidé, en effet. Mais, quand je vous entends mentir, il m'est difficile d'oublier le chagrin que vous lui avez causé.

Drew lança sa canette dans la corbeille de jonc qui faisait office de poubelle et traversa la pièce.

— Je ne demande pas mieux que de me conduire en adulte civilisé, reprit-il. Le problème, Carey, c'est que vous n'êtes jamais sincère.

Puis, au moment de franchir le seuil, il se retourna et ajouta d'une voix tranchante :

— La confiance est quelque chose qui se mérite. Réfléchissez-y avant de m'adresser de nouveaux reproches... Et maintenant, veuillez m'excuser. Je dois aller me changer.

Quand la porte de la cuisine eut claqué derrière lui et que le chant des insectes eut remplacé les échos de leur dispute, Carey jeta dans une poêle les légumes qu'avait massacrés son couteau et sentit sa colère se dégonfler comme une baudruche percée. Drew avait raison de se méfier d'elle, puisque leurs relations étaient fondées sur un mensonge...

Lorsque, vêtu d'une chemise kaki et d'un jean, il revint de la salle de bains dix minutes plus tard, il ne fit aucune allusion à la querelle qui les avait

opposés.

—Un vrai régal ! s'extasia-t-il en goûtant à la ratatouille que lui avait servie Carey. Je ne savais pas que vous étiez un cordon-bleu.

—J'ai toujours aimé cuisiner. Il m'arrive même de passer des matinées entières au milieu de mes casseroles. Cam... Ma cousine, rectifia-t-elle après un silence embarrassé, prétend qu'il faut être malade pour rester ainsi des heures derrière un fourneau.

—Et vous êtes d'accord avec elle ?

— Parfois, oui. Je me dis qu'il doit y avoir des choses plus intéressantes à faire que de hacher du persil ou de râper des carottes.

Drew décapsula la bouteille d'eau posée sur la table et remplit leurs deux verres.

— Je me garderai bien de vous donner mon opinion de peur de déclencher une nouvelle dispute. Je vous avoue néanmoins que je suis très surpris. Jamais je n'aurais imaginé que Camilla Cavendish, dont j'avais si souvent entendu parler, possédait toutes les qualités d'une épouse modèle.

Carey eut un geste d'impatience.

—Vous vous figurez sans doute que, pour être une bonne

épouse, il suffît de savoir préparer un bœuf bourguignon ?

—Non. Mais d'autres que moi sont de cet avis.

—Ils ont tort. On ne se marie pas pour avoir en permanence à sa disposition une cuisinière et une femme de ménage. On se marie parce qu'on souhaite passer le restant de ses jours avec celui ou celle dont on est amoureux.

—Et vous croyez vraiment à cette belle théorie ?

—Oui. Pas vous ?

—Je n'en sais rien. Quand j'étais plus jeune, je pensais, moi aussi, que la vie à deux était un perpétuel enchantement, mais j'ai vu tant de couples faire naufrage que mes illusions se sont peu à peu dissipées.

—Est-ce pour cela que vous êtes encore célibataire ?

—En partie, oui. Certaines femmes que j'ai connues m'ont tellement dégoûté du mariage que je me suis juré de ne pas tenter l'expérience avant d'avoir rencontré l'épouse idéale. Qui plus est, mon métier ne me permet pas actuellement de fonder un foyer. Quelle jeune fille consentirait, en effet, à passer six mois par an sur une île déserte sans le moindre confort ? Vous accepteriez, vous ?

Carey repoussa du doigt un ravissant papillon de nuit qu'attirait la flamme de la lampe à pétrole.

— Bien entendu, lança-t-elle étourdiment.

Puis, s'apercevant de ce qu'impliquaient ses paroles, elle vira au rouge ponceau.

— Enfin, je veux dire que je... que je n'y verrais pas d'inconvénient si je vous aimais et que vous me le proposiez.

Un silence plana, scandé par les battements d'ailes de la jolie phalène.

— Quand on a une telle conception du mariage, on ne reste pas célibataire, déclara Drew lorsque l'insecte se fut envolé.

N'avez-vous jamais été fiancée ?

Carey joua nerveusement avec sa fourchette.

— Si. Je suis sortie avec un garçon prénommé Gilles pendant trois ans. Nous habitions une petite ville et, comme nous avions peu d'amis de notre âge, nous étions persuadés d'être faits l'un pour l'autre. Mais nous nous trompions. Le jour où Gilles m'a demandé ma main, je me suis rendu compte que je n'éprouvais pour lui qu'une immense affection. Ce que je voulais, ce n'était pas partager ma vie avec un simple camarade, c'était

trouver l'homme de mes rêves. Celui qui me donnerait l'impression d'être une vraie femme et pas seulement...

Carey suspendit sa phrase, gênée d'avoir monologué aussi longtemps, puis guetta une réaction sur le visage de Drew, mais en vain. Son expression était indéchiffrable.

— Bref, acheva-t-elle en reposant sa fourchette, j'ai refusé d'épouser Gilles.

—• Comment le pauvre a-t-il pris la chose ?

—Assez mal. Il m'a traitée de tous les noms et s'est fiancé à une autre fille deux semaines plus tard.

—Vous avez dû être étonnée.

—Un peu, oui. Mais je ne lui en ai pas voulu. Son attitude m'a prouvé que j'avais eu raison de lui dire non. S'il avait été

amoureux de moi, il ne m'aurait pas remplacée aussi rapidement. .. Non, la seule chose que je lui reproche, c'est que, depuis notre rupture, il fait semblant de ne pas me voir quand il me croise dans la rue. Je pensais que nous étions amis et que nous le resterions.

— Vous n'êtes pas le genre de femme qu'un homme peut se contenter d'embrasser sur la joue.

Le sourire qui suivit la riposte était si éloquent que Carey quitta précipitamment sa chaise, le rouge au front. Pourquoi avait-il fallu qu'elle se confie à un cynique tel que Drew ?

— On dirait que vous avez attrapé un coup de soleil, remarqua-t-il en se levant pour lui effleurer l'épaule. Avez-vous mal ?

— Non. Cela me brûle un peu, mais c'est supportable.

Plus supportable en tout cas que cette caresse, dont l'infinie douceur la mettait au supplice...

—Vous devriez prendre davantage de précautions à l'avenir.

Le soleil peut être extrêmement dangereux.

—Je le sais, répliqua-t-elle d'une voix tendue. Figurez-vous qu'il brille aussi dans le Yorkshire !

Les doigts qui voletaient sur sa peau s'arrêtèrent instantanément.

— Le Yorkshire ? Mais je croyais que vous habitiez

Londres !

Carey se mordit la lèvre. Encore un faux pas de ce genre et Drew commencerait à

avoir de sérieux doutes sur son identité.

—Je réside en effet à Londres depuis des années, mais j'ai passé toute mon enfance dans le nord-est de l'Angleterre. J'aime beaucoup cette région. Je m'y sens chez moi.

—En somme, résuma-t-il, sarcastique, vous êtes une vraie fille de la campagne.

Camilla, une campagnarde ? Au souvenir des hurlements de terreur qu'avait poussés un jour sa cousine lorsqu'elle avait vu une vache trotter vers elle, Carey faillit s'esclaffer.

— Si on veut, oui.

Drew la regarda lutter contre le fou rire d'un air suspicieux.

—Qu'est-ce qui vous amuse à ce point ?

—Rien, répondit-elle en débarrassant la table. Rien du

tout.

Et, pour cacher son hilarité, elle plongeait le nez dans la bassine à vaisselle.

— Je... je crois que je ferais mieux d'aller me coucher maintenant, bredouilla-t-elle lorsqu'elle eut fini de laver les assiettes et les couverts.

Drew se campa devant le rideau de perles qu'elle s'apprêtait à soulever.

— Pourquoi êtes-vous toujours si mal à l'aise quand vous êtes avec moi ?

— Je ne suis pas mal à l'aise. Pas ce soir en tout cas. Je suis juste un peu fatiguée.

— Et terriblement nerveuse, non ? murmura-t-il en scrutant son visage. On dirait que vous n'avez qu'une hâte : me quitter.

Craindriez-vous que je ne vous embrasse de nouveau ?

— J'espère bien que vous n'en avez pas l'intention.

— Et que feriez-vous si l'envie m'en prenait ?

— Je vous résisterais.

— Comme hier et cet après-midi ?

— Non. Cette fois-ci, je ne vous laisserais même pas me toucher.

Drew effleura le bras de Carey d'une longue, très longue caresse et, la sentant frissonner sous ses doigts, s'autorisa un sourire qu'elle jugea des plus vexants.

— Qu'étiez-vous en train de me dire, déjà ? interrogea-t-il avec une feinte candeur. Que vous ne me laisseriez pas vous toucher, je crois... Eh bien !

rassurez-vous, je ne vous impor-tunerai pas. Pour conserver tout son attrait, une expérience ne doit pas être renouvelée trop souvent.

- Ah ?

Carey s'aperçut, horrifiée, que sa voix trahissait un certain dépit. Aussi s'empressa-t-elle d'ajouter :

—Tant mieux ! Et, puisque cette question est réglée, pour riez-vous vous écarter ?

—A vos ordres, mademoiselle Cavendish, répliqua-t-il en

libérant le passage. Je vais me promener du côté de l'embarcadère pendant que vous vous préparez. Je ne voudrais surtout pas que vous m'accusiez de manquer d'éducation.

Carey le regarda sortir avec un soupçon d'envie. Là-bas, derrière le rideau de palmiers, la mer miroitait au clair de lune comme une nappe de cristal. Le sable devait être divinement frais à cette heure de la nuit et marcher sur la plage lui ferait le plus grand bien, à elle aussi.

Attrapant la lampe à pétrole, elle gagna la porte d'un pas décidé, ouvrit le battant de bois et le referma dans un soupir.

— Impossible ! bougonna-t-elle en pirouettant sur ses talons.

Si elle quittait la hutte maintenant, Drew croirait qu'elle appréciait sa compagnie.

Après s'être déshabillée, elle se glissa dans son sac de couchage et remonta vaillamment la fermeture Eclair, résignée à suffoquer de chaleur jusqu'au matin.

— Réveillez-vous, Carey !

L'esprit embrumé, le corps pesant comme une chape de plomb, elle se frotta les yeux et aperçut, au-dessus de sa tête, le visage moqueur de Drew.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix endormie.

— Vous m'avez bien dit que vous vouliez venir nager avec moi, non ?

— Nager ?

Carey chercha sa montre à tâtons et fixa le cadran, abasourdie.

— Mais il n'est que 6 h 30 !

— Justement. Vous avez beau être habituée au soleil brûlant du Yorkshire, vous risquez d'attraper une insolation si nous ne partons pas dès l'aube.

Elle se redressa, les cheveux en broussailles, et réprima un bâillement.

— Vous ne trouvez pas qu'il est un peu tôt pour persifler ?

Drew l'examina un instant en silence, les paupières mi-closes.

— Êtes-vous toujours aussi grincheuse le matin ?

— Non. Sauf quand on me tire du lit aux aurores.

— Désolé d'avoir interrompu votre sommeil. Si vous ne souhaitez pas m'accompagner, dites-le-moi. Je vous laisserai tranquille.

Carey saisit la tasse de thé qu'il avait posée dans la ruelle et la vida d'un trait.

—Je n'arriverai pas à me rendormir, de toute façon.

—Dois-je comprendre que vous avez décidé de venir avec moi ?

—Evidemment. Que puis-je faire d'autre, maintenant que vous m'avez réveillée ?

—Dans ce cas, dépêchez-vous de vous préparer, ordonna-t-il en sortant de la chambre. Et n'oubliez pas de mettre un T-shirt par-dessus votre maillot de bain. Cela protégera votre dos du soleil.

—Dans combien de temps partons-nous ?

—Dans dix minutes exactement. Si vous n'êtes pas sur la plage à ce moment-là, je m'en irai sans vous.

Sans elle, alors qu'il l'avait dérangée au beau milieu d'un rêve ? Carey s'extirpa de son duvet en grommelant, puis s'habilla à la hâte, remplit de fruits son panier en osier et courut vers l'embarcadère.

« Dieu soit loué ! » songea-t-elle quand elle aperçut le bateau. Drew n'avait pas encore largué les amarres. Assis sur le pont, il vérifiait le matériel de plongée.

—Pourquoi une telle précipitation ? questionna-t-il en la voyant sauter dans le dériveur.

—Vous m'avez menacée de me laisser seule sur l'île si j'étais en retard.

—Et vous m'avez pris au mot ?

—Oui. J'ai même cru que vous vous étiez muni d'un chro

nomètre.

Au coup d'œil furieux qu'elle lui lança, il répondit par un immense éclat de rire.

—Je ne savais pas que vous étiez si pressée de rendre visite à mes amis les poissons. Quand j'ai quitté la chambre tout à

l'heure, l'idée n'avait pas l'air de vous enchanter.

—J'étais de mauvaise humeur.

—C'est ce que j'ai vu.

—J'aime me réveiller lentement, expliqua-t-elle en se demandant pourquoi elle éprouvait le besoin de se justifier.

— Comme hier après-midi ? interrogea Drew, espiègle.

Les joues brûlantes, Carey baissa la tête et feignit de s'absorber dans la contemplation de ses sandales.

— Non, pas de cette manière-là, rétorqua-t-elle aussitôt d'un long moment.

Et, le regard soudé au pont du voilier, elle attendit le trait d'ironie qu'il n'allait pas manquer de lui décocher. Mais rien ne vint. Rien d'autre qu'un joyeux :

— En route !

. 7.

La proue hardiment pointée vers le large, le foc gonflé par la brise, le dériveur ouvrait un sillon d'écume dans les eaux encore ensommeillées du lagon. En se penchant au-dessus du bastingage, on pouvait voir des myriades de poissons filer de part et d'autre de l'étrave comme des flèches de lumière.

Après avoir amené les voiles, Drew jeta l'ancre à proximité des bancs de coraux qui composaient la barrière interne du récif, puis sortit d'un sac un gros tube qu'il lança à Carey.

— Enduisez-vous de crème pendant que je règle les fixations des palmes, ordonna-t-il d'un ton impératif.

Elle regarda le ciel de nacre où s'éveillait un soleil paresseux et ébaucha une moue sceptique.

—Vous croyez que c'est nécessaire ? Je ne risque pas grand-chose, à cette heure de la journée.

—Faites ce que vous voulez, mais ne venez pas vous plaindre ensuite si votre jolie peau se met à peler.

Se rappelant un autre conseil qu'elle avait, à tort, refusé de suivre, Carey dévissa le bouchon du tube, puis étala une épaisse couche de crème sur ses bras et sur ses jambes.

—Vous avez déjà terminé ? s'étonna Drew en la voyant se lever.

—Oui.

—Tournez-vous.

—Je vous demande pardon ?

—Il faut que je vérifie si vous avez...

Le fracas d'une lame déferlant sur la barrière de corail noya la fin de la phrase.

Déséquilibrée par le brusque tangage qui transforma le dériveur en balançoire, Carey s'agrippa aux épaules de Drew.

—C'est bien ce que je pensais, dit-il après l'avoir forcée à pivoter. Vous avez oublié l'arrière de vos cuisses... Allez, passez-moi la crème !

—Pourquoi ? s'inquiéta-t-elle. Vous ne voulez quand même pas...

Si, manifestement ! Sans lui laisser le temps d'achever, il s'empara du tube et lança le bouchon au pied d'un rouleau de cordages.

—Je peux me débrouiller toute seule, s'écria Carey lorsqu'elle sentit une main se poser sur sa jambe.

—A moins que vous ne souhaitiez être grièvement brûlée,

tenez-vous tranquille pendant une minute ou deux,

« Autant dire un siècle ! » traduisit-elle, écarlate. Et. pour ne plus songer aux doigts qui frôlaient le bord de son maillot, elle s'obligea à suivre du regard la course d'un petit nuage vagabond.

—Ça y est, annonça Drew au bout d'une infinité de secondes, j'ai terminé. A présent, veuillez essayer ces palmes. Elles vous permettront de flotter et faciliteront vos mouvements. Quant à

ce masque, il protégera vos yeux.

—Que devrai-je faire une fois dans l'eau ? questionna-t-elle en s'équipant.

—Lorsque vous aurez plongé, restez près de moi et ne

touchez à rien quoi qu'il arrive. Il y a des tas d'oursins par ici et leurs piquants peuvent causer des blessures très douloureuses.

Ne cherchez pas non plus à lier amitié avec une méduse ou une murène. Leur réaction risquerait de vous surprendre...

Ah ! un dernier conseil : si vous vous sentez fatiguée, ne vous asseyez pas sur un banc de corail. De nombreux scorpions de mer s'y abritent et vous réserveraient un accueil dont vous vous souviendriez longtemps.

Carey s'approcha du bastingage et, en proie à un soudain vertige, faillit retirer ses palmes.

—Je ne savais pas qu'il était aussi dangereux de se baigner dans le lagon.

—Ce n'est pas dangereux. Il faut juste respecter quelques règles de base.

—Et que se passera-t-il si un requin m'attaque ?

—Soyez tranquille, cela ne se produira pas.

—Comment pouvez-vous en être certain ?

—Les squales qui vivent aux alentours ne sont pas très

grands et s'intéressent plus aux poissons qu'aux êtres humains.

Si vous n'attirez pas leur attention en cédant à la panique, il y a peu de chances pour qu'ils vous remarquent.

« Et il n'y en aura aucune si je ne quitte pas le bateau », se dit Carey après avoir promené un regard apeuré sur les eaux traîtresses du lagon.

— Je préfère rester ici, tout compte fait. Je m'assiérai à la barre pendant que vous...

Refusant d'écouter la fin de sa tirade, Drew lui lança un tuba, puis plongea élégamment et posa une main sur la coque du voilier.

— Un peu de cran, que diable ! Nous ne sommes pas en plein océan.

Non... Simplement au-dessus d'un immense réservoir de piquants, de venin et de dents prêtes à les déchiqueter.

— Vous me décevez. Je croyais qu'une femme telle que vous était capable d'affronter tous les dangers...

Encore une seconde d'hésitation et il la prendrait pour une poule mouillée !

Rassemblant son courage, Carey sauta du

pont, avala une grande gorgée d'eau salée et, à demi étouffée, barbota vers Drew.

—J'espère au moins que vous savez nager ? lui demanda-t-il en la saisissant aux épaules pour l'empêcher de se noyer.

—Bien sûr!

—On ne le dirait pas. Si vous aviez fermé votre bouche, vous n'auriez pas bu la tasse.

—Au lieu de hurler, apprenez-moi donc à me servir d'un tuba.

—Rien de plus simple. Vous glissez ce tuyau entre vos lèvres et vous respirez calmement.

« Calmement ! » s'indigna en elle-même Carey après trois essais infructueux. Il en avait de bonnes !

—Détendez-vous. Sinon nous serons encore là dans dix ans.

—Comment voulez-vous que je me détende en sachant que des hordes de requins tournoient sous mes pieds ?

—Pensez-vous vraiment que je vous aurais laissée plonger s'il y avait le moindre danger ?

—Oh ! vous connaissant, je ne serais pas étonnée que vous m'ayez amenée ici dans le seul but de réaliser une nouvelle expérience. Sans doute aviez-

vous besoin d'un appât pour attirer l'un de vos monstres marins et étudier ses réactions.

Une lueur amusée scintilla dans les yeux de Drew.

—Est-ce bien vous qui, tout à l'heure, étiez si pressée de m'accompagner ?

—J'ai changé d'avis.

—Vous auriez préféré rester sur l'île ?

—Oui. Si vous ne m'aviez pas réveillée, je serais dans mon sac de couchage en ce moment et je ne risquerais pas d'être piquée ou dévorée par vos sales bestioles.

—Ce ne sont pas des tueurs à gages, Carey. Respectez

les quelques consignes que je vous ai données et il ne vous arrivera rien.

—Vous me le jurez ?

—Solennellement. Il n'y a aucune créature dans ce récif qui s'intéresse à vous... Sauf moi, peut-être.

A ces mots, Carey sentit une étrange émotion l'envahir et dut se faire violence pour ne pas rendre à Drew l'éclatant sourire qu'il lui offrait.

— Allez, l'encouragea-t-il, oubliez votre peur et concentrez-vous sur votre respiration... Voilà ! A présent, laissez-vous flotter en agitant doucement vos palmes... Excellent ! Et maintenant, suivez-moi. Vous verrez que vous ne regretterez pas d'être venue.

Comment l'aurait-elle pu, en effet ? Sous ses yeux éblouis, les coraux dessinaient un paysage insolite où ce qui ressemblait à de gigantesques bois de cerfs côtoyait des massifs de fleurs, des buissons élagués en boule et de longues tables couvertes de chandeliers délicatement ciselés. Parés de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, habillés de raies ou de diaprures comme si un styliste de mode avait présidé au choix de leurs tenues, des centaines de poissons dansaient un étonnant quadrille.

Soudain, un ange de mer s'approcha de Carey, observa avec curiosité cette drôle de visiteuse chaussée de caoutchouc noir, exécuta deux ou trois virevoltes, puis s'éloigna dans un tourbillon d'azur et de safran. Charmée par sa grâce, elle joua des pieds pour tenter de le suivre et, bientôt distancée, se laissa escorter par une flottille iridescente jusqu'au périmètre cerné de filin où travaillait Drew.

— C'était fantastique, s'écria-t-elle dès qu'ils eurent rejoint le voilier.

Les yeux encore pleins de couleurs, elle lança son masque par-dessus le bastingage, regarda Drew se hisser sur le pont à la force des poignets et essaya de l'imiter.

— Ne vous fatiguez pas, dit-il en l'attrapant à bras-le-corps.

Je vais vous aider.

Quand, après l'avoir soulevée dans les airs comme une plume, il la posa sur la banquette, elle lui dédia un sourire rayonnant.

—Merci de m'avoir emmenée avec vous. Jamais je n'aurais

imaginé que ce monde dont vous me parliez était si fabuleux.

—Et moi, j'ignorais qu'une simple escapade en mer me

vaudrait un tel sourire.

Gênée par l'intensité avec laquelle il la fixait, elle baissa les yeux et lâcha d'une voix hésitante :

—Hier, en nettoyant la hutte, je suis tombée sur un exemplaire du livre que vous avez écrit. Accepteriez-vous de me le prêter ?

—Bien entendu. Vous avez envie de le lire ?

—De le dévorer, plutôt ! Maintenant que je sais à quoi

ressemblent les fonds marins, j'ai hâte d'en apprendre davantage. Ce doit être merveilleux de passer son temps à admirer les poissons.

—Je ne fais pas que cela du matin au soir. Il me faut aussi procéder à des analyses et stocker des quantités de renseignements.

—A force d'explorer ce récif, vous allez finir par en percer tous les secrets, non ?

—J'en doute. Même si je restais des années à l'observer et à

étudier les données recueillies, je ne serais pas en mesure d'expliquer pourquoi les différentes espèces animales et végétales qu'on y trouve parviennent à vivre en symbiose.

Carey sortit quelques fruits de son panier et offrit le plus beau à Drew.

—Avez-vous toujours voulu être biologiste ?

—Oui. Quand j'étais enfant, je collectionnais déjà les

insectes et je m'amusais à compter les points noirs sur le dos des coccinelles.

— Je parie que vous adoriez également attraper des têtards et les conserver dans une jatte.

Drew tourna vers elle un regard étonné.

—En effet. Comment avez-vous deviné ?

—Oh ! je n'ai aucun mérite. Nous faisions la même chose.

—Qui cela, nous ?

Carey eut une légère hésitation.

—Ma cousine et moi, répondit-elle en pelant une banane.

Nous passions nos vacances dans la maison de mes grands-parents. .. Nous étions plus proches l'une de l'autre que peuvent l'être deux sœurs.

—Vous ressemble-t-elle ?

—Non, pas du tout. Elle est très brillante, très sophistiquée et possède un charme ravageur.

— Comme la Camilla que je m'attendais à rencontrer ?

Carey retint son souffle. Si Drew soupçonnait la vérité et s'apercevait qu'elle était innocente de tout ce dont il l'accusait. Peut-être changerait-il d'attitude envers elle. Peut-être même finirait-il par tomber am... «

Stop ! » décida-t-elle en mordant dans sa banane. Elle s'était engagée à interpréter un rôle et elle tiendrait sa promesse jusqu'au bout, quel que soit le prix à payer.

— Avez-vous déjà songé à faire autre chose que de la recherche ?

La question manquait d'originalité, mais tant pis ! L'essentiel était de détourner la conversation avant que Drew ne se demande pourquoi la cousine dont elle venait de lui parler ressemblait en tout point à la Camilla que lui avait décrite Paul Jarman.

—Oui, répondit-il, le visage brusquement rembruni. Quand j'étais plus jeune, mon père voulait que je lui succède à la tête des établissements Tarrant. Et, même si l'idée ne m'emballait pas, j'étais prêt à

assumer cette responsabilité par égard pour lui.

Carey essaya d'imaginer Drew en chef d'entreprise submergé de rendez-vous, mais sans succès. Les grands espaces lui convenaient, à l'évidence, beaucoup mieux que les quatre murs d'un bureau.

—Comment se fait-il que vous ayez choisi une autre
carrière ?

—Ce n'est pas moi qui ai choisi. Toutes les sociétés qu'avait fondées mon père ont dû être vendues avant qu'il ne prenne sa retraite. Lorsque j'ai terminé mes études, il ne me restait donc plus rien à diriger.

Surprise par l'amertume du ton, Carey observa Drew à la dérobée. Les traits durcis, le regard sombre, il fixait un point invisible à la surface de l'eau. Elle fut tentée de lui demander pour quelle raison il paraissait regretter une existence qu'il n'aurait pas aimée, mais jugea préférable de se taire. Peut-être était-il simplement déçu que lui ait échappé l'héritage auquel il avait droit...

—
Il faut que je vérifie quelques mesures. Désirez-vous
m'accompagner ?

Tirée de sa méditation, Carey vit Drew ajuster son masqué et s'approcher de l'arrière du bateau, un compteur à la main.

—Oh, oui ! répondit-elle en lui emboîtant le pas. Avec
plaisir.

—Veillez à toujours rester près de moi, recommanda-t-il

dès qu'ils eurent plongé. Là où nous allons, il y a de grosses vagues et vous risqueriez de vous noyer si vous vous écartiez du périmètre que j'ai tracé.

Enthousiasmée par le spectacle qui s'offrait à elle, Carey oublia Il te conseil et se laissa dériver. Ce fut seulement lorsqu'un brusque

remous altéra la limpidité de l'eau qu'elle prit conscience du danger. Relevant la tête, elle chercha Drew du regard et aperçut au loin son tuba.

Comment avait-elle pu couvrir une si grande distance en l'espace de quelques minutes ?

Pressée de le rejoindre, elle agita ses palmes et essaya de remonter le courant.

Mais ses muscles, tétanisés par l'effort, refusèrent de lui obéir. Les poissons qui lui avaient, jusque-là, paru si beaux se firent tout à coup menaçants et elle eut l'impression que les tentacules des anémones de mer se transformaient sous ses yeux en longs doigts crochus.

Quand une ombre jaillit devant elle, elle se redressa dans un sursaut et heurta un amas de coraux hérissé de flèches qui déchirèrent son T-shirt et lui entaillèrent l'épaule. Sous l'effet de la douleur, elle poussa un cri strident puis, rassemblant ses dernières forces, battit des bras pour chercher une prise. Mais, au lieu d'un rocher auquel elle aurait pu s'agripper, ce fut un filin attaché à une bouée que sa main rencontra. La poitrine en feu, elle tira sur la corde, qui se rompit aussitôt et s'enroula autour de ses jambes. « Jamais je ne réussirai à me libérer, songea-t-elle, affolée. Je vais me noyer... Me noyer bêtement. »

— Ressaisissez-vous, bon sang ! lui ordonna une voix au moment où elle allait suffoquer.

L'injonction agit sur ses nerfs comme un détonateur. Le corps secoué de sanglots convulsifs, elle se cramponna à Drew qui recula, surpris.

—Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous tenez à ameuter tous les requins des Caraïbes ?

—J'ai eu très peur, avoua-t-elle, espérant entendre en écho quelques paroles de réconfort.

Mais elle n'eut droit qu'à une pluie de remontrances.

—Regardez ce que vous avez fait ! Mon filin est cassé et la balise a été entraînée par le courant. Comment voulez-vous que je travaille dans ces conditions ? Je ne sais même plus où se situe la zone que j'avais délimitée.

Carey ravala ses larmes et ôta son masque pour essuyer ses yeux.

— Vu les dégâts que vous avez causés, lui lança Drew d'un ton rogue, il ne nous reste plus qu'à rentrer. Vous sentez-vous capable de regagner le bateau ?

- Oui.

— Dans ce cas, suivez-moi. Nous allons nager doucement

Quand ils eurent atteint le voilier, il se hissa le long de la coque, la tira par-dessus bord, puis la laissa s'effondrer sur le pont comme une poupée désarticulée.

—Et maintenant, questionna-t-il, furibond, pouvez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ? Je vous avais pourtant ordonné de ne pas vous éloigner de moi.

—Je... j'étais tellement occupée à observer les poissons que je ne me suis pas rendu compte du danger.

—Vous auriez dû m'écouter au lieu de n'en faire qu'à votre tête. Lorsqu'on sait à peine se servir d'un tuba, on ne cherche pas à imiter un plongeur chevronné. On se contente de...

Apercevant une tache rouge sur l'épaule de Carey, Drew interrompit sa diatribe.

—Mais vous saignez ! s'exclama-t-il en se penchant vers elle. Que vous est-il arrivé ?

—J'ai cru voir un requin et je me suis cognée contre un morceau de corail.

Il l'obligea à lever les bras et retira le T-shirt dont elle avait recouvert son maillot.

—Est-ce douloureux ?

—Oui. Ça me brûle.

—L'entaille est moins profonde que je ne le craignais, dit-il après avoir examiné la plaie. Ce corail que vous avez heurté, de quelle couleur était-il ?

—Je n'y ai pas prêté attention. Je ne suis pas biologiste.

—Hélas pour moi ! Si vous l'étiez, vous n'auriez pas saccagé mon travail.

—A vous entendre, on croirait que je me suis blessée exprès pour vous embêter.

—Vous auriez en effet voulu gâcher ma journée que vous n'auriez pas agi différemment. J'ai perdu une matinée entière par votre faute, sans compter les heures que je devrai passer à réparer le filin que vous avez déchiré.

—Vous parlez d'une catastrophe ! La Terre ne va pas s'arrêter de tourner à cause d'un malheureux bout de corde.

Drew leva l'ancre dans un silence de plomb, puis s'installa à la barre, les narines palpitantes.

— Ce malheureux bout de corde, comme vous l'appellez, était cent fois plus important que toutes vos petites préoccupations.

Mais cela, bien sûr, vous ne pouvez pas l'admettre. Vous êtes tellement égoïste et vaniteuse que vous vous prenez pour le nombril du monde. Rien n'a de valeur à vos yeux en dehors de vos projets minables. Piétiner les autres et massacrer la nature, c'est tout ce que vous savez faire dans la vie.

Cinglée par l'insulte, Carey retint à grand-peine la réplique mordante qui lui montait aux lèvres et fixa hargneusement l'horizon. Dès que le voilier eut accosté, elle sauta sur le ponton, puis courut vers la hutte où elle réussit tant bien que mal à

retirer son maillot. Serrant les dents pour ne pas hurler de douleur, elle souleva son bras engourdi, s'enveloppa dans son sarong, et s'apprêtait à le nouer lorsque Drew pénétra dans la chambre avec une bassine remplie d'eau et une serviette-éponge.

— Sortez immédiatement de cette pièce ! s'écria-t-elle, rouge de colère.

Mais, au lieu d'obtempérer, il posa la cuvette sur le plancher.

— Si je ne nettoie pas votre plaie, elle risque de s'infecter.

— Je m'en moque.

— Ne dites donc pas de bêtises et laissez-moi vous aider.

— Non ! Je ne veux pas que vous me touchiez.

Nullement impressionné par le coup d'œil incendiaire dont elle le gratifia, il saisit les pans de coton qu'elle tenait entre ses doigts crispés et les noua d'une main sûre.

— Je n'attenderai pas à votre précieuse venue, soye? sans crainte. J'ai autant envie de vous embrasser que vous de retourner nager en compagnie des requins.

Et, désignant le lit, il ajouta d'un ton impérieux :

— Couchez-vous sur le ventre.

— Pourquoi ? Je peux très bien rester debout. Je ne vais pas m'évanouir, vous savez. J'en ai vu d'autres.

— Oh ! mais je ne doute pas de votre bravoure. Seulement, il me sera plus facile de vous soigner si vous êtes allongée. Alors, cessez de discuter et

obéissez-moi.

—D'accord, grommela Carey en se laissant tomber sur son duvet. Vous en avez pour combien de temps ?

—Quelques minutes tout au plus. Je dois d'abord laver votre épaule, puis la badigeonner d'un antiseptique.

—Il vous arrive souvent de jouer les infirmiers ?

—Pas très souvent, non. Mais l'année dernière, Paul s'est blessé assez grièvement et, si je n'avais pas eu sous la main tout ce qu'il fallait pour lui venir en aide, il aurait pu mourir. lorsqu'on vit retiré, mieux vaut posséder un stock de médicaments.

—Vais-je avoir mal longtemps ?

—Jusqu'à ce soir. Ensuite, la douleur disparaîtra, mais vous devrez vous protéger du soleil pendant au moins une semaine.

Dès qu'il eut fini de panser la plaie, Drew referma sa trousse de secours avec un claquement sec et écarta les lanières du rideau.

— A votre place, jeta-t-il avant de s'éloigner, je resterais au lit tout l'après-midi.

Carey enfouit son visage dans l'oreiller et sentit peu à peu se diluer la colère qui bouillonnait en elle. Si, au lieu de négliger les consignes qui lui avaient été données, elle avait fait preuve d'un minimum de prudence, aucune dispute n'aurait assombri la journée et elle n'en serait pas réduite à garder la chambre comme une enfant punie...

Vers 16 heures, les élancements qui lui vrillaient l'épaule s'étant atténués, elle se leva, passa un short blanc et un chemisier à manches ballon puis, coiffée de son chapeau, sortit de la hutte et chercha Drew des yeux. Assis sur le ponton, les jambes à moitié immergées, il était en train de désentortiller le fil d'une canne à pêche.

Après une brève hésitation, Carey gagna le rivage et s'installa près de lui.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en ridant la surface de l'eau du bout des pieds. Je me suis conduite comme une idiote.

Il lui jeta un regard pénétrant.

—Vous sentez-vous mieux ?

—Oui. Je n'ai presque plus mal.

Suivit, à peine troublé par le clapotis des vagues, un long silence qu'ils rompirent simultanément.

—Je souhaitais..., lança Carey.

—J'aimerais bien..., commença Drew.

Gênés, ils laissèrent chacun leur phrase en suspens.

—A vous l'honneur ! décida Drew. Que vouliez-vous me dire?

—Que je vous étais infiniment reconnaissante.

—De quoi ? De vous avoir demandé si vous souffriez moins ?

—Non. De m'avoir montré le récif. C'était féérique et je regrette d'avoir tout gâché.

Il posa sa canne à pêche sur le ponton puis, du plat de la main, lissa la chevelure de Carey.

—Et moi, je voulais vous demander pardon de vous avoir

rabrouée. Je suis un peu sur les nerfs actuellement parce que j'ai pris du retard dans mon travail. Paul est absent et l'équipe de volontaires que j'attendais ce mois-ci n'arrivera qu'en mars.

Bref, j'ai reporté ma mauvaise humeur sur vous, alors que je suis l'unique responsable de ce qui s'est passé aujourd'hui. Je n'aurais jamais dû vous perdre de vue. La prochaine fois, je m'occuperai mieux de vous.

—La prochaine fois ? répéta Carey d'une voix tremblante.

Cela signifie que je pourrai encore vous accompagner ?

—Oui. A condition que vous observiez scrupuleusement les règles de sécurité.

— Oh, je les observerai, soyez-en sûr !

Un sourire arqua les lèvres de Drew.

— N'avez-vous pas envie de savoir ce que je désirais vous proposer ?

« Une balade romantique sous les palmiers, sans doute », se dit-elle, le regard déjà

peuplé de rêves.

—Si. De quoi s'agissait-il ?

—D'une partie de pêche !

8.

Le soleil avait cessé d'éclabousser le lagon de sa lumière incandescente et, parcourue de longs frémissements, la mer clapotait contre la coque du bateau qui dodelinait, toutes voiles baissées.

Drew montra à Carey comment accrocher un appât à l'hameçon de sa canne à

pêche, puis coiffa son panama et s'installa à la poupe, une gaule entre les mains.

— Avec un peu de chance, nous pourrons manger du poisson frais au dîner.

Carey s'accroupit à son tour et, le menton posé au creux de sa paume, s'abîma dans la contemplation du paysage. Vue de loin, Moonshadow Cay paraissait aussi déserte que l'île de Robinson Crusoé. Les huttes dissimulaient leur chapeau de paille derrière la frange de palmiers et le petit sentier qui menait à la plage se perdait dans les dunes. Seul l'embarcadère trahissait la présence d'habitants, et encore ! A cette distance, ses pilotis de bois ressemblaient à des aiguilles enfoncées dans les eaux turquoise du lagon.

Les yeux fixés sur le fragile ponton, engourdie par la tiédeur du jour déclinant, Carey se demanda si elle n'était pas en train de rêver.

— A quoi pensez-vous ?

La question la fit tressaillir. Non, rien de ce qui l'entourait n'était une illusion. Ni le soleil dont le disque orangé basculait peu à peu dans la mer, ni l'étendue bleutée qui encerclait le voilier.

Carey ouvrit les bras comme pour s'approprier l'horizon, puis dédia à Drew le plus éblouissant des sourires.

— Je suis heureuse, répondit-elle simplement.

Heureuse d'être là, près de lui, de sentir son regard peser sur elle et de savoir qu'aucun intrus ne troublerait leur soirée.

— Il est difficile de croire que nous sommes en février, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

Impossible même d'imaginer que, par-delà l'océan, les gens couraient dans les rues pour échapper aux gifles du vent. Que les vallons du Yorkshire étaient encapuchonnés de neige. Que la glace festonnait le toit de son

cottage... Et que, sans Camilla, elle aurait en ce moment un feu de bois pour seul compagnon.

Une violente secousse lui fit brusquement oublier les frimas anglais.

—J'ai l'impression que je viens d'attraper un poisson, s'écria-t-elle en se levant.

—Vite ! Ferrez-le et remontez-le à la surface.

—Je n'y arrive pas. Il est trop lourd pour moi.

Drew s'empara de la ligne, puis tira de toutes ses forces et tourna le moulinet.

— Belle prise ! commenta-t-il après avoir décroché l'ha meçon.

Carey se pencha, curieuse.

—Qu'est-ce que c'est ? Une sorte de requin ?

—Non, un lutjanide. On en trouve quelques-uns par ici, mais ils ne sont pas faciles à capturer.

—Vous croyez que sa chair est comestible ?

Drew éclata de rire.

Allez donc poser la question aux aubergistes de Belize

Si vous désiriez vendre votre prise, ils se battraient pour vous l'acheter.

— Dommage, alors, que nous soyons loin du continent !

J'aurais pu faire fortune.

Carey redressa la tête et, devant le regard adouci que Drew fixait sur elle, sentit son cœur se mettre à battre plus vite. Seigneur ! pensa-t-elle, les prunelles élargies. Elle n'était tout de même pas en train de tomber

amoureuse de ce prétentieux qui la grondait à longueur de journée comme une gamine mal élevée...

Bien sûr que non ! Elle le trouvait attirant, certes, était fascinée par le métier qu'il exerçait, adorait l'entendre parler du récif, mais de là à l'aimer...

— Félicitations pour votre talent de pêcheuse ! s'exclama-t-il en lançant le poisson dans un seau. Grâce à vous, nous allons nous régaler et passer une magnifique soirée.

Quand le soleil se fut couché dans un flamboiement d'or et d'améthyste et que le voilier eut regagné son mouillage, Carey gravit d'un pas pesant le sentier qui menait à la hutte puis, une fois seule dans la chambre, renonça à se jouer la comédie plus longtemps. En dépit de tout — du bouquet de sarcasmes qu'il lui avait offert à son arrivée, des injures dont il l'avait ensuite accablée, des reproches qu'il déversait sur elle en permanence —, elle aimait Drew... à la folie.

« Il ne faut sous aucun prétexte le lui avouer », décida-t-elle en s'attablant devant les filets de poisson qu'il avait lui-même fait frire. S'épargner un surcroît de railleries. Ne se bercer d'aucune illusion. Dans moins de deux semaines, elle quitterait Moonshadow Cay, et ce serait avec soulagement qu'il la conduirait à

l'aéroport. Une intrigante cupide et ambitieuse, voilà tout ce qu'elle était pour lui !

—Ma cuisine ne vous plaît pas ? questionna-t-il en la voyant manger du bout des lèvres.

—Si, si... Mais je n'ai pas très faim ce soir.

—Quelque chose vous tracasse ?

—Non.

Carey sentit le regard de Drew glisser sur son visage et faillit oublier ses résolutions. Pendant une seconde ou deux, elle hésita, au bord de l'aveu,

puis se força à détourner la tête et ravala les mots un peu fous qui se pressaient au fond de sa gorge. Comment pourrait-elle lui dire qu'elle l'aimait alors qu'elle n'avait pas le droit de lui révéler son identité ? Et/même si elle la lui avouait, il n'en tomberait pas pour autant amoureux d'elle. Il avait vu tellement de mariages se briser qu'il refuserait tout engagement avant d'être sûr d'avoir trouvé l'épouse idéale. Or, idéale, elle ne le serait jamais à ses yeux, puisqu'elle l'avait dupé. Non, tout bien réfléchi, il n'y avait aucune place pour elle dans la vie qu'il s'était construite... Aucune.

—Vous avez eu une journée fatigante, déclara-t-il soudain en quittant son siège. Je vais vous laisser seule afin que vous puissiez vous préparer.

—Non, ne partez pas. Je...

Drew, qui s'apprêtait à ouvrir la porte de la cuisine, fit volte-face.

—Qu'y a-t-il ?

—Rien... Rien de grave. Je voulais juste vous dire que j'étais désolée.

—De quoi ?

—De vous obliger chaque soir à attendre ainsi dans l'obscurité que je sois couchée.

—Cela ne me dérange pas, rassurez-vous. Avant votre arrivée, j'allais très souvent me promener sur la plage après la tombée de la nuit.

—C'est bien vrai ? insista Carey, qui l'imaginait mal rêvant sous les étoiles.

—Je vous l'affirme. Mais, si vous ne me croyez pas, accompagnez-moi et vous verrez que je ne vous ai pas menti.

Au lieu d'écouter la petite voix raisonnable qui, au fond d'elle-même, lui conseillait de décliner l'offre et de se glisser dans son duvet, à l'abri des tentations, la jeune femme bondit sur ses pieds et le suivit.

Sans parler, sans se toucher, ils descendirent le chemin qui conduisait à la jetée, puis marchèrent au bord de l'eau. Sous la lueur pâle de la lune, le lagon scintillait tel un lac de diamants et, striée par l'ombre des palmiers, la grève ressemblait à une immense partition d'orchestre.

Drew s'arrêta à l'endroit où le sable faisait place à un tapis de broussailles.

— Je viens jusqu'ici presque chaque soir, murmura-t-il comme pour lui-même. Parfois, je m'aventure dans les fourrés. D'autres fois, je m'allonge sur la plage et j'observe les étoiles. Nous, les scientifiques, nous aimons à croire que, si on nous donnait suffisamment de temps et d'argent, nous pourrions découvrir tous les secrets de la nature. Mais quand nous regardons le ciel la nuit, nous apprenons l'humilité. Il y a beaucoup de choses que l'homme, quels que soient son intelligence et les moyens mis à sa disposition, ne réussira sans doute jamais à expliquer.

Le visage à demi ombré, il s'étendit sur le sable et, d'un geste, invita Carey à l'imiter.

—Connaissez-vous toutes les étoiles par leur nom ? demanda-t-elle d'une voix assourdie, comme si elle craignait de réveiller le firmament.

—Presque toutes, oui. La plus brillante d'entre elles s'appelle Sirius. Elle appartient à la constellation du Grand Chien...

L'autre là-bas, celle qui est ceinturée de lumière, c'est Orion.

L'apercevez-vous ?

—Oui, répondit-elle, impressionnée par la splendeur de la voûte céleste.

—Un peu plus loin, à gauche, vous avez la constellation

du Taureau. Et cette étoile rouge-orangé qui semble s'être échappée d'un feu d'artifice, c'est Aldébaran, l'œil ensanglanté du Taureau.

— Quel drôle de nom ! s'étonna Carey en contemplant

l'astre roux qui luisait juste au-dessus du ponton. Savez-vous pourquoi... ?

La fin de la question s'effiloche dans sa tête. Appuyé sur un coude, le visage modelé par un rayon de lune, Drew dardait sur elle un regard brûlant de désir.

—Que souhaitez-vous me demander ? interrogea-t-il tout bas.

—Je... j'ai oublié.

Il y eut un très long silence, que Drew brisa d'une voix rauque.

— J'aimerais vous embrasser. Mais je ne le ferai que si vous me donnez votre accord. Je ne veux pas que vous prétendiez ensuite que j'ai profité de la situation et que je me suis conduit comme une brute. Il est temps que vous soyez honnête envers moi, Carey. Que préférez-vous : que je continue de vous parler des étoiles ou que je vous prenne dans mes bras ?

Carey écouta les palmiers frissonner derrière elle et essaya désespérément de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Si elle acceptait ce baiser, elle se le reprocherait sans doute plus tard, quand elle aurait quitté l'île. Mais, si elle le refusait, elle s'en repentirait bien davantage. Même s'il n'y avait aucun avenir possible pour Drew et elle, elle allait le vivre, le savourer, s'en délecter, dut-elle le regretter jusqu'à la fin de ses jours.

—Alors ? questionna-t-il. Avez-vous choisi ?

Elle avala sa salive avec difficulté.

—Oui.

—Que souhaitez-vous ? Que nous discussions d'astronomie

ou que je...?

—Que vous m'embrassiez, confessa-t-elle d'une voix enrouée par l'émotion.

Une lueur indéfinissable éclaira les yeux de Drew.

— C'était bien la réponse que j'attendais, reconnut-il dans un sourire.

Et, prenant le visage de la jeune femme entre ses mains ouvertes en coupe, il abaissa sa bouche vers elle, puis traça sur ses joues de longs sillons enflammés.

Le cœur délirant, l'esprit égaré, elle chercha les lèvres qu'il s'amusait à lui dérober et, les trouvant enfin, chaudes, avides, exhala une faible plainte. Le baiser s'épanouit, feu et velours mélangés, jusqu'à ce que, ivre d'impatience, Carey se cambrât, réclamant d'autres voluptés.

Les doigts de Drew frôlèrent le col très sage du chemisier à manches ballon et s'immobilisèrent sur le premier bouton.

— Veux-tu que je m'arrête ? demanda-t-il, le regard

brillant.

Carey se blottit plus étroitement contre lui.

— Non, surtout pas !

Avec une lenteur obsédante, comme s'il souhaitait attiser sa fièvre, il défit une à

une les petites perles d'onyx, effleurant des yeux et des lèvres la peau satinée qui s'offrait à ses caresses. Lorsqu'il eut écarté le voile de mousseline et qu'apparurent, balayés par une coulée de lune impertinente, deux globes de chair nacrée, il ne put retenir un gémissement.

^- Carey... Oh, Carey !...

Electrisée par ce long soupir qui résonnait à ses oreilles comme une incantation, elle déboutonna la chemise de Drew puis, l'ayant dénudé jusqu'à la taille, promena sur son torse une main fébrile. Sa peau était si douce... Douces aussi, les lèvres qu'il posa sur la pointe érigée de ses seins, allumant en elle mille brasiers.

Les prunelles dilatées par le désir, Carey laissa ses doigts s'envoler jusqu'à la ceinture de Drew et en palpa la lourde boucle de métal.

— C'est à votre... C'est à ton tour d'être honnête envers moi, murmura-t-elle, haletante. Veux-tu que nous en restions là ou bien... ?

D'un baiser, il la réduisit au silence.

— Crois-tu vraiment que nous puissions encore hésiter ?

demanda-t-il quand, à regret, leurs bouches se furent quittées.

Pour toute réponse, elle libéra l'ardillon et, enivrée par sa propre audace, dégrafa le jean de Drew. Vite, qu'ils se noient ensemble dans le flot du plaisir !

Elle en mourait d'envie.

Les yeux dans les yeux, le souffle court, ils achevèrent de se déshabiller avec impatience, lancèrent leurs vêtements sur le sable et roulèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. Rien n'existait que le muet dialogue de leurs deux corps soudés.

Rien ne comptait que ce gouffre brûlant dans lequel ils semblaient, les mains et la bouche fiévreuses.

Lorsque Drew marqua un temps d'arrêt, puis vint lentement en elle et accéléra peu à peu son rythme, Carey eut l'impression que les milliers d'étoiles qui luisaient au-dessus de sa tête se mettaient à tourner comme un carrousel avant de se fondre en une immense gerbe de feu.

Plus tard, beaucoup plus tard, ils coururent vers le lagon et s'enfoncèrent dans l'eau que la lune moirait de rubans argentés. Là-haut, Sirius, (Mon et

Aldébaran brillaient d'un éclat presque irréel. « Peut-être tout cela n'est-il qu'un joli rêve dont je vais bientôt m'éveiller », pensa Carey, mi-euphorique, mi-inquiète. Mais, l'attirant dans ses bras, Drew dissipa ses craintes.

— Tu es très belle, chuchota-t-il à son oreille. Si belle qu'ils doivent être nombreux à l'avoir constaté avant moi.

L'amertume qui perçait sous le compliment arracha Carey à son extase. Pendant tout le temps où ils s'étaient aimés, Drew l'avait prise pour Camilla.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, commença-t-elle, lasse de se cacher derrière une fausse identité.

Mais aucun des mots qui se bousculaient dans sa gorge ne réussit à franchir ses lèvres. Elle avait promis à sa cousine de ne rien faire qui puisse entraver sa carrière et, quelles que soient les conséquences, elle ne violerait pas ce serment.

— Je t'écoute, murmura Drew. Qu'as-tu de si important à me dire ?

Elle leva la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Me croiras-tu si je t'affirme que ce qui s'est passé entre nous ce soir compte énormément pour moi ?

Il lui caressa l'épaule d'un doigt incertain, comme s'il se reprochait tout à coup de ne pas avoir su résister au tourbillon effréné qui les avait jetés l'un vers l'autre.

— Je ne sais plus que penser, rétorqua-t-il au bout d'un instant.

J'ai trop souvent vu les ravages que pouvait causer dans la vie d'un homme une femme dénuée de scrupules pour oublier ma méfiance à cause d'un moment de folie au clair de lune.

— Pourquoi ne veux-tu pas essayer ?

—Même si je le souhaitais, j'en serais incapable. Il y-a des souvenirs que rien n'efface et les miens sont de ceux-là.

—Qu'allons-nous faire, dans ce cas ?

—Profiter du temps qui nous reste sans nous soucier d'hier ni de demain. Bientôt, tu partiras d'ici et chacun de nous pour suivra sa route. Evitons donc de prendre des engagements que nous ne serions pas en mesure de tenir.

Le cœur serré, Carey n'eut pas la force d'approuver. Au fond d'elle-même, cependant, elle savait qu'il n'y avait pas d'autre issue. Dans moins de deux semaines, elle retournerait en Angleterre. Alors, à quoi bon caresser des rêves ? A quoi bon se nourrir d'illusions ? Jamais Drew ne l'aimerait au point d'oublier ses préjugés.

Jamais non plus il ne lui proposerait de partager sa vie. Tout ce qu'il pouvait lui offrir, c'étaient quelques jours de bonheur volés au destin. Quelques jours dont elle devrait, vaille que vaille, se contenter.

— C'est la solution la plus sage, tu ne trouves pas ? inter rogea-t-il.

Carey marmonna un vague « si » puis, ébauchant un sourire, ajouta :

— Je suis d'accord avec toi. Il faut que nous profitons au maximum du moment présent.

D'un geste doux, il l'obligea à renverser la tête en arrière et déposa sur ses lèvres un baiser qui la laissa pantelante.

—Je me demande comment nous allons pouvoir tuer le

temps d'ici ton départ, chuchota-t-il ensuite, taquin.

—Pourquoi pas de la même façon que ce soir ? suggéra-t-

elle en se serrant tout contre lui.

—Dois-je comprendre que tu souhaites passer les deux

prochaines semaines à faire l'amour ?

—Oui...

—Hum ! voilà un programme qui ne manque pas d'intérêt.

Que dirais-tu si nous nous mettions à l'œuvre sur-le-champ ?

Elle simula l'indignation.

—Crois-tu que ce soit très raisonnable ?

—Au diable la raison ! s'exclama-t-il en l'entraînant vers la plage.

Lorsque Carey se réveilla le lendemain matin, le soleil s'engouffrait par la porte ouverte de la cuisine et, se jouant du rideau de perles, projetait ses rayons jusque sur le plancher de la chambre. Malgré l'heure tardive, elle resta un instant allongée dans son sac de couchage et laissa les images affluer à son esprit : les lèvres de Drew s'égarant sur sa peau, ses mains prenant possession d'elle, la fièvre et l'ivresse, le tournoiement des étoiles sur le velours du ciel... Jamais encore elle n'avait connu une telle plénitude dans les bras d'un homme et, où

qu'elle aille, quoi qu'il arrive, elle ne serait plus, ne pourrait plus être la même.

Pressée soudain de quitter cette hutte trop étroite pour contenir son bonheur, elle se glissa hors de son duvet, s'habilla à la hâte et courut en direction de la plage, où elle aperçut Drew qui amarrait le dériveur. Sans doute revenait-il du récif, car le T-shirt qu'il portait était trempé, tout comme ses cheveux sur lesquels le soleil rebondissait en étincelles irisées. Lorsqu'il eut fini d'attacher le cordage au ponton, il se redressa et tourna la tête vers Carey, qui ralentit son allure, brusquement inquiète. Pourquoi, au lieu de marcher à sa rencontre, restait-il planté devant le bateau sans prononcer un mot ? Regrettait-il ce qui s'était passé entre eux ? Ou bien la méprisait-il de lui avoir cédé ?

— Bonjour, lâcha-t-elle timidement quand elle eut franchi la distance qui les séparait.

Un sourire aux lèvres, Drew scruta le visage empourpré qu'elle tentait de dissimuler sous son chapeau.

— Quel magnifique vermillon ! Je ne savais pas que les jeunes femmes comme toi rougissaient après une nuit d'amour.

Et voilà ! songea-t-elle, humiliée. Il se remettait à persifler. Plutôt que de partir à

sa recherche, elle aurait bien mieux fait de rester dans la hutte et d'affecter une totale indifférence. Que croyait-il, ce mufle ? Qu'elle allait le laisser se moquer d'elle encore longtemps ?

Aussi faide qu'un soldat congédié par son adjudant, elle pivota sur ses talons et s'apprêtait à remonter le sentier lorsqu'une main agrippa son poignet et l'obligea à se retourner.

— Salut, jolie sirène, murmura Drew en lui encerclant la taille. Comment vas-tu ce matin ?

Et, la question à peine lancée, il planta sur le bout de son nez le plus joyeux, le plus impertinent des baisers.

Les dix jours suivants, parenthèse de bonheur dans un décor de rêve, passèrent vite... Beaucoup trop vite au gré de Carey. Sans que Drew ait eu besoin de le lui demander, elle devint son assistante, apprit à tracer des périmètres dans le lagon, à enregistrer des signaux presque imperceptibles et à se servir d'une caméra sous-marine. Les tâches qu'elle accomplissait étaient épuisantes et répétitives, mais le récif la fascinait tellement qu'elle ne songeait pas à s'en plaindre.

I Drew et elles travaillaient ensemble le plus souvent. Tous les matins, un peu avant midi, elle le quittait pour aller préparer le déjeuner et se faisait un point d'honneur de ne jamais utiliser les conserves qu'elle avait empilées

dans une paillote à son arrivée. Draw mangerait bien assez de thon en boîte quand elle serait partie !

Partie... Chaque fois que le mot traversait son esprit, elle avait l'impression de recevoir un coup de poignard en plein cœur. Quand Drew l'enfermait dans ses bras, elle fondait de plaisir et, le corps ensorcelé, oubliait qu'il lui faudrait sous peu retourner en Angleterre. Mais, dès qu'elle s'éloignait de lui, elle comptait les jours qui s'étaient déjà enfuis, et de voir ainsi s'émietter son bonheur lui mettait un goût de larmes sur les lèvres. Alors, comme un avare entassant ses écus, elle engrangeait dans un coin de sa mémoire les souvenirs qui, plus tard, adouciraient son chagrin.

Drew lui apprit à plonger et lui fit découvrir l'extraordinaire richesse de la vie sous-marine. A force de l'aider dans ses recherches, elle fut bientôt capable d'appeler par leur nom tous les habitants du récif : les syngnathes aux allures de trompette, les orphies au bec pointu comme une aiguille, les exocets qui, grâce à

leurs grandes nageoires, pouvaient sauter hors de l'eau et planer dans l'air tels des oiseaux... Aucun poisson, aucun mollusque, si adroitement camouflé fût-il, n'échappait à l'œil exercé de Drew. Dès qu'il apercevait, à demi enfoui dans le sable ou tapi au milieu des coraux, un animal terrorisé qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion d'observer, il le lui désignait du doigt et s'amusait des précautions qu'elle prenait pour s'en approcher.

Les jours où ils ne plongeaient pas, Drew pianotait sur son ordinateur à énergie solaire pendant que Carey lisait l'ouvrage dont il était l'auteur, admirant la clarté de son style et l'élégance de ses descriptions.

Chaque soir, après le travail, ils se promenaient sur la plage ou s'asseyaient sur le ponton pour assister au coucher du soleil. Parfois, ils montaient à bord du voilier et allaient pêcher en haute mer de quoi dîner. Jamais plus Carey ne réussit à attraper autre chose que du menu fretin, mais elle adorait rester près de Drew et le regarder surveiller sa ligne. De temps en temps, il penchait la tête vers elle et répondait au sourire qu'elle lui adressait par un clin d'œil complice.

De retour dans la hutte, ils plaisantaient, riaient et parlaient de tout sauf des sujets qui leur tenaient le plus à cœur. A maintes reprises, Carey faillit avouer à Drew qu'elle ne s'appelait pas Camilla et qu'elle était amoureuse de lui ; mais, craignant de rompre le fragile équilibre qu'ils avaient su trouver, elle rengaina ses confidences.

A aucun moment, au cours de ces dix merveilleuses journées, ils ne firent allusion à

l'avenir. Ds se contentèrent, comme ils l'avaient décidé, de savourer le présent, seconde après seconde. Et, lorsque Drew l'entraînait dans un creux de sable pour y réinventer les gestes du bonheur, Carey oubliait jusqu'à son propre nom.

9.

Ce fut un mardi que se brisa le sortilège. La nuit, gorgée d'effluves enivrants, était pourtant somptueuse. Allongés sur le sable, avec la voûte étoilée comme ciel de lit, Drew et Carey émergeaient lentement de l'abîme de douceur dans lequel ils avaient glissé et, tout en reprenant leur souffle, se laissaient bercer par le chuchotement du lagon.

— Drew..., commença Carey. Qu'est-ce qui est le plus important, à ton avis : la sincérité ou la loyauté ?

Retirant la main qu'il avait posée sur l'épaule de la jeune femme, il se redressa et fronça les sourcils.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

Carey s'assit à son tour et vit une étoile filante zébrer le firmament d'une éraflure dorée, « Faites que je trouve les mots ! » implora-t-elle en silence. Dans deux jours, il lui faudrait quitter Moonshadow Cay et elle ne pouvait se résoudre à partir sans avoir donné à Drew les raisons de sa conduite. Tôt ou tard, il apprendrait la vérité

et, se souvenant de cette conversation au clair de lune, saurait qu'elle ne lui avait pas caché son identité par goût du mensonge.

—Je voulais juste connaître ton opinion.

—Tu la connais déjà.

—Non. Tu m'as dit ce que tu pensais de la sincérité, mais pas de la loyauté.

—Les deux vont de pair, il me semble.

—Pas nécessairement. On peut fort bien être honnête envers quelqu'un et lui dissimuler certaines choses parce qu'un tiers est impliqué.

Une ombre passa sur le visage de Drew.

—Si tu as l'intention de m'avouer que tu es amoureuse d'un autre homme, garde tes confidences pour toi. Je me moque de ce que tu feras quand tu auras quitté l'île. Nous ne sommes pas mariés.

—Et nous n'avons pris aucun engagement, je sais, acheva-t-elle d'une voix sans timbre.

—Encore heureux ! Imagine dans quelle situation nous

serions maintenant si j'avais prétendu que je t'aimais. Il n'y a rien de pire que ce genre de tromperie, crois-moi. Pour qu'une relation ait la moindre chance de durer, elle doit être fondée sur une totale sincérité. Les mensonges, les secrets et les faux-semblants peuvent faire autant de mal qu'un coup de couteau.

—C'est de ton expérience personnelle que tu parles ?

—Pas uniquement.

Drew posa ses bras sur ses genoux repliés et regarda un filet de lune effleurer au loin la crête des vagues.

—Mon père était quelqu'un de très riche, expliqua-t-il après un court silence. Les gens disaient de lui qu'il possédait tout ce dont peut rêver un homme : la réussite professionnelle, une épouse aimante et un fils capable de lui succéder. Puis, un jour, sa vie a basculé. Ma mère est morte dans un accident de voiture et, pour oublier son chagrin, il s'est jeté dans le travail à corps perdu.

—Ce n'est pas étonnant. Quand on a connu la chaleur

d'un foyer, il doit être difficile de rentrer chaque soir dans une maison vide.

—Oh ! il n'est pas resté seul très longtemps. Après cinq ans de veuvage, il s'est remarié.

—lui la proie idéale, a déployé tout son

charme pour le séduire et, une fois le mariage célébré, s'est empressée de dilapider sa fortune et de le tromper. Le pauvre ne s'est aperçu de rien pendant des mois. Il était tellement fou d'elle qu'il lui aurait offert la lune si elle la lui avait demandée.

Quand il a enfin ouvert les yeux, il a cru que le monde s'écroulait autour de lui. Et le plus grave, c'est que Kelly n'a pas hésité à

nier lorsqu'il a exigé des explications.

—Que lui a-t-elle dit ?

—Qu'il avait tort de l'accuser. Que ses amants étaient de simples connaissances avec lesquelles elle entretenait des relations de pure courtoisie. Qu'elle l'aimait trop pour lui être infidèle...

Bref, elle a joué les vertueuses indignées et, comme mon père l'adorait encore, il a fait semblant de gober ses mensonges.

Pendant les deux années qui ont suivi, il a essayé de sauver son mariage, mais sans résultat. Quand Kelly a voulu divorcer, il a dû vendre la dernière de ses sociétés afin de payer les indemnités qu'elle lui réclamait. Après cela, il n'a plus jamais été le même. Il avait travaillé toute sa vie pour bâtir

un empire qu'il espérait me léguer et, lorsqu'il s'est retrouvé sans un sou, il a eu l'impression de m'avoir dépouillé.

Drew marqua une pause, les yeux au loin, puis enchaîna, ému :

— Personnellement, je n'avais que faire de son argent. Ce qui me désolait, en revanche, c'était de le voir souffrir. Peu avant sa mort, il m'a supplié de lui pardonner. Mais comment moi, qui avais failli tomber dans le même piège que lui, aurais-je pu le blâmer ?

Carey tourna la tête, intriguée.

—Tu veux dire que Kelly et toi avez eu...

—Une liaison ? acheva Drew à sa place. Sûrement pas ! J'ai toujours pris ma belle-mère pour ce qu'elle était : une coureuse et une hypocrite que seule intéressait la fortune des Tarant. De ma fiancée, par contre, je ne me suis pas méfié.

—Ta fiancée ? Mais je croyais que tu avais le mariage en horreur !

—Pas à cette époque-là. Quand j'ai fait la connaissance

de Danielle, j'étais encore très naïf et j'ignorais que, sous des dehors innocents, une jeune femme pouvait cacher un cœur de pierre. Si Kelly ne nous avait pas ruinés, mon père et moi, j'aurais sans doute conservé mes stupides illusions.

—Que s'est-il passé exactement ?

—Quand Danielle a su que l'héritier de l'empire Tarrant

auquel elle avait promis un amour éternel n'avait plus un seul penny en poche, elle a aussitôt décampé.

Drew partit d'un rire grinçant.

— J'ai eu de la veine, en fin de compte. Grâce à Kelly et à

Danielle, j'ai pu me tourner vers la recherche et j'ai appris à

ne pas me laisser berner par la première jolie fille venue. Sans elles, je ne serais pas ici à l'heure qu'il est. Je travaillerais probablement dans un bureau enfumé et j'aurais une ribambelle d'enfants à élever.

Puis, embrassant d'un geste large l'île et le lagon, il ajouta :

— Oui, tout bien considéré, j'ai de la chance.

Carey l'examina en silence et se demanda si les ombres du passé ne ternissaient pas son bonheur plus qu'il ne voulait l'admettre.

—Je suis navrée de ce qui t'est arrivé, déclara-t-elle, le visage grave. Et je comprends mieux maintenant pourquoi tu tiens tant à ce que l'on soit sincère envers toi. Mais tu as tort de généraliser. Ce n'est pas parce que Kelly et Danielle se sont mal conduites que les autres femmes leur ressemblent.

—Même si toutes ne sont pas aussi cupides, rares sont celles qui ne savent pas mentir.

S'il l'avait aimée, elle lui aurait peut-être avoué la vérité en dépit de la promesse faite à Camilla. Seulement voilà ! Il ne l'aimait pas. Le mariage avait à ses yeux la pesanteur d'un boulet. Tout ce qu'il souhaitait dans la vie, c'était conserver son indépendance et poursuivre ses recherches.

—Allez, jure-moi que tu es incapable de préférer un mensonge !

—Désolée, je... je ne peux pas.

—Le contraire m'aurait stupéfié. Pas un seul instant depuis notre « réconciliation » je n'ai oublié à qui j'avais affaire.

Le ton était si blessant que Carey eut l'impression qu'on lui assenait une gifle retentissante.

—Tu me méprises encore, malgré ce qui s'est passé entre nous ?

—Oui. Que croyais-tu ? Que je tomberais amoureux de toi et que tu pourrais me congédier quand j'aurais cessé de te plaire ?

Soyons sérieux, veux-tu ! Ces deux dernières semaines ont été

agréables, certes, mais pas au point de m'aveugler. Le traité de paix que nous avons conclu nous obligeait à être courtois l'un envers l'autre. Nous en avons respecté les clauses. Tu n'as donc aucune raison de te plaindre.

Carey se leva et défroissa son sarong.

— Mais je ne me plains pas, rétorqua-t-elle d'une voix étonnée. Je suis heureuse que nous nous soyons bien entendus...

Très heureuse, vraiment !

Drew la regarda chausser ses sandales, l'air étonné.

—Où vas-tu ?

—Me coucher. Je suis fatiguée.

Le cœur en mille morceaux, elle regagna la hutte et se glissa dans son duvet. Ces dix jours qui lui avaient semblé magiques n'avaient rien signifié

pour Drew... Rien du tout ! Et alors ? s'admonesta-t-elle en fermant ses yeux embués de larmes. Qu'avait-elle espéré ? Qu'il lui jurerait amour et fidélité ?

Quand il rentra de la plage, beaucoup plus tard, et qu'il fit cliqueter les perles du rideau, elle s'obligea à respirer calmement.

— Tu dors, Carey ? Demanda-t-il tout bas.

« Non ! » eut-elle envie de crier, le visage ruisselant de larmes. Elle était bien trop triste pour trouver le sommeil.

Le lendemain matin, lorsqu'elle sortit de la chambre, Drew lui tendit une tasse de thé

en silence. D'habitude, le petit déjeuner était un moment privilégié qu'ils ponctuaient de rires et de baisers. Aujourd'hui, le bonheur s'était échappé, la complicité avait disparu. Seul le soleil, dont les rayons entraient à flots dans la cuisine, était encore d'humeur joyeuse.

— Es-tu prête ? jeta Drew dès que le repas fut achevé.

Et, sans plus se soucier d'elle, il ouvrit la porte à toute volée. Carey aurait aimé le suivre, mais c'était impossible. Un geste, un regard, et elle se remettrait à rêver...

—Ne m'attends pas, répondit-elle d'une voix faussement dédagée. Je dois prendre quelques photographies.

—Que tu montreras à ton patron dès que tu seras de retour à Londres ?

—Oui. Je suis venue ici pour travailler, pas pour m'amuser.

Drew la dévisagea froidement.

—Loin de moi l'envie de te distraire ! lança-t-il, les narines pincées. As-tu l'intention de rentrer à midi ?

—Non. Je vais pique-niquer.

—A ce soir, alors. Passe une bonne journée.

—Toi aussi. Je sais que nous devons tracer un nouveau périmètre dans le récif ce matin, mais je ne peux vraiment pas t'accompagner. J'espère que tu y arriveras tout seul.

—Ne t'inquiète pas pour cela. Je n'ai pas besoin de ton

aide.

« Ni de mon amour non plus », songea Carey quand il eut dévalé l'escalier.

Après avoir balayé la cuisine, elle enfouit deux bananes et une bouteille de soda dans son panier en osier et se dirigea vers la pointe nord de l'île.

Vouloir transformer le lagon en centre touristique lui paraissait une idée si absurde qu'elle s'évertua à

relever tous les obstacles que rencontreraient les entrepreneurs au cas où le projet serait accepté.

A midi, elle s'assit à l'ombre d'un palmier solitaire, le regard embué. Là veille, à la même heure, Drew et elle avaient déjeuné dans une cocoteraie assoupie au bord de l'eau. Après le repas, elle avait fait semblant de dormir jusqu'à ce qu'il enlace et crible son visage d'une kyrielle de baisers.

« Jamais je ne supporterai de le quitter », songea-t-elle en écrasant la grosse larme qui roulait sur sa joue. Bientôt, pourtant, elle devrait partir et, de son séjour à

Moonshadow Cay, il ne lui resterait que des images feutrées de nostalgie... Des images que Drew, lui, rayerait de sa mémoire à la seconde même où elle sortirait de sa vie.

Carey s'essuya les yeux et, d'une main tremblante, souleva le couvercle de son panier. Pourquoi avait-il fallu qu'elle s'éprenne de l'homme le plus borné et le plus arrogant du monde ?

— Quand je pense qu'il me croit aussi insensible qu'un bloc de granit ! s'indigna-t-elle en pelant une banane. Il pourrait tout de même se rendre compte que je suis amoureuse de lui !

S'il avait eu une once de perspicacité, O aurait immédiatement deviné qu'elle n'était pas Camilla et l'aurait forcée à lui dire la vérité au lieu de l'insulter. Mais non !

Monsieur était tellement

aveuglé par ses préjugés imbéciles qu'il ne s'était pas posé la moindre question !

Brûlante de colère, Carey resta l'après-midi entier loin de la hutte. Lorsqu'elle se décida enfin à rentrer, le soleil agonisait dans un ciel enflammé. Dès qu'il l'aperçut au pied du terre-plein, Drew se précipita à sa rencontre et la secoua comme un prunier.

—Où diantre étais-tu passée ?

—Je suis allée jusqu'à la pointe nord de l'île, répondit-elle en se dégageant.

—lu n'aurais pas pu rentrer plus tôt ?

—Non. J'avais beaucoup de travail en retard.

—Et il ne t'est pas venu à l'esprit que je risquais de m'inquiéter à ton sujet ?

—Toi, t'inquiéter ? Tu plaisantes ! J'aurais dormi à la belle étoile que tu n'aurais même pas regretté mon absence.

—Pourquoi aurais-tu voulu que je la regrette ? Je n'ai pas besoin de toi.

—Je le sais. Tu me l'as déjà dit ce matin.

Drew grimpa l'escalier quatre à quatre et poussa d'un poing rageur la porte de la véranda, puis celle de la cuisine.

—Dois-je te rappeler que tu es sous ma responsabilité ?

lança-t-il à Carey, qui lui avait emboîté le pas en bougonnant.

S'il t'était arrivé quelque chose, j'aurais eu des tas d'ennuis.

—Ah ! c'est pour cela que tu avais tellement hâte de me voir rentrer ? Tu as eu peur qu'on ne t'accuse de négligence... Eh bien, tranquillise-toi ! Je ne me suis pas noyée, je n'ai pas été

étouffée par un boa et je ne me suis même pas foulé la cheville.

Comme tu peux le constater, j'arrive très bien à survivre sans ton aide.

—Oh, mais je n'en doute pas ! Les filles comme toi sont en général pleines de ressources.

L'heure qui suivit égrena ses minutes dans un silence tendu.

Figés de part et d'autre de la table, le nez plongé dans leur assiette, Carey et Drew dînèrent sans échanger un seul regard. Dès que le repas fut terminé, la jeune femme alla chercher sa trousse de toilette dans la chambre et ressortit de la hutte.

—As-tu encore l'intention de travailler demain ? questionna Drew, qui faisait les cent pas devant l'escalier.

—Oui.

—J'ai du mal à croire qu'il te faille deux journées entières pour t'apercevoir que cette île ne pourra jamais être transformée en station balnéaire. Cinq minutes auraient dû te suffire.

—Je t'ai déjà dit qu'il ne m'appartenait pas de décider. Je ne suis venue ici que pour réunir des renseignements.

—Et si ton patron donne son aval à ce projet, tu n'auras aucun poids sur la conscience ?

—Aucun.

—Pourquoi, alors, m'as-tu répété avant-hier que le lagon était un endroit magique et qu'il était primordial de préserver l'écoulement ?

—Parce que je le pensais.

—Dois-je en conclure que tu as changé d'avis ?

—Non, mais j'ai une mission à remplir.

—Comme si je ne le savais pas ! riposta Drew d'une voix

dédaigneuse. Ce que tu voulais en arrivant à Belize, c'était que je t'accepte sur l'île afin que tu puisses la mener à bien, cette sacro-sainte mission. Et, pour t'assurer mon concours, tu étais prête à tout, même à te jeter dans mes bras, hein ?

Sous l'insulte, Carey se sentit blêmir.

—J'ai plutôt eu l'impression que c'était toi qui avais envie de me mettre dans ton lit.

—Ah bon ? Explique-moi donc pourquoi tu as tout fait pour me séduire.

—Je n'ai rien fait de spécial.

Oh, que si ! Tes sourires charmeurs, tes regards insistants cette façon que tu avais de me tendre tes lèvres, tout cela, ce n'étaient que des manœuvres destinées à me tourner la tête.

—Et ta conduite, tu la trouves irréprochable, peut-être ?

Jamais, au cours de ces deux semaines que nous avons passées ensemble, tu ne m'as témoigné le moindre respect. Tu m'as jugée bien avant de me connaître et à aucun moment, par la suite, tu ne t'es départi de ta méfiance. La seule chose qui t'intéresse, c'est ton fichu programme de recherches. Quand tu as su que j'allais venir à Moonshadow Cay, tu as eu tellement peur que je ne réussisse à persuader mon patron de détruire le récif que tu as décidé de tout mettre en œuvre pour m'empêcher de travailler.

Tu as même poussé le zèle jusqu'à me faire l'amour, espérant que je quitterais l'île sans avoir pris une note !

—Bravo ! s'exclama Drew en applaudissant. Je ne me doutais pas que tu devinerais mes intentions aussi facilement.

Carey étouffa le sanglot qui lui nouait la gorge. Ne pas pleurer devant ce butor, se dit-elle en serrant les dents. Ne surtout pas lui donner ce plaisir.

— Ton petit stratagème a bien failli marcher, je l'avoue. Mais, hélas pour toi, j'ai découvert à temps qui tu étais vraiment : un égoïste borné et vaniteux incapable de voir ce qui saute aux yeux.

Drew la saisit par la taille et l'obligea à le regarder.

—Qu'entends-tu par là ?

—A toi de trouver ! riposta-t-elle en se dégageant. Tu

possèdes tous les éléments dont tu as besoin. Alors, tires-en les conclusions qui s'imposent !

Quand Carey se leva le lendemain matin, le lit de Drew n'avait pas été défait, aucune miette de pain ne traînait sur la table de la cuisine et la bouilloire exhibait tristement sa panse vide sur le réchaud.

« C'est la dernière journée que je passe ici », songea la jeune femme en se forçant à boire un peu de thé. Encore une vingtaine d'heures et il lui faudrait dire adieu à la petite hutte chapeautée de paille que s'amusait à fouetter la brise. Au ponton dont les poutres

mal

dégauchies

lui

avaient

plus

d'une

fois

égratigné

les

orteils. A la plage hérissée de dunes où Drew l'avait aimée et où plus jamais elle ne s'allongerait.

. ' "

Pour échapper à la ronde infernale de ses pensées, elle épousseta les quelques meubles que contenait la cabane, puis balaya le sol avec frénésie, et, quand il ne resta plus un seul grain de sable entre les lattes du plancher, alla s'adosser à la porte de la véranda.

A peine s'était-elle assise que le bruit d'un moteur la fit sursauter. Une main en auvent, elle se redressa et aperçut un hors-bord qui s'approchait de l'embarcadère à

toute vitesse. Après avoir dégringolé l'escalier, elle franchit le terre-plein et s'apprêtait à descendre le sentier qui menait au ponton lorsqu'elle vit Drew déboucher sur la grève au pas de course.

Dès que le hors-bord eut disparu à l'horizon, il examina le paquet de lettres que lui avait remis le pilote, puis enfouit toutes les enveloppes dans la poche de son jean... Toutes sauf une qu'il fixa longuement avant de se diriger vers la hutte à

grandes enjambées.

De peur de se trouver face à face avec lui, Carey battit en retraite et, sans avoir eu le temps de se munir de provisions, s'engagea sur un layon qui serpentait entre des touffes d'arbrisseaux.

Ce furent la faim et la soif qui, deux heures plus tard, l'obligèrent à rebrousser chemin. Drew devait avoir fini de lire son courrier et avoir quitté la paillote, se rassura-t-elle en contournant les pilotis. Ils s'étaient séparés en si mauvais termes la veille qu'elle préférerait ne pas le revoir de la journée.

Bien décidée à passer l'après-midi de l'autre côté de l'île, elle grimpa l'escalier, traversa la véranda, poussa la porte de la cuisine... et crut que son cœur s'arrêtait. Accoudé à la table, des feuillets étalés devant lui, Drew braquait sur elle un regard glacial.

— Je t'attendais, lâcha-t-il d'une voix si menaçante qu'elle sentit son sang refluer de ses joues.

Pour se donner une contenance, elle versa de l'eau dans une timbale et but à petites gorgées.

— Assieds-toi, Camilla.

L'ordre claqua comme un coup de fouet.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en obéissant.

—Tu détestes que je t'appelle Camilla, n'est-ce pas ?

—Oui. Je... je te l'ai déjà dit.

—Si j'ai bonne mémoire, c'est pourtant sous ce nom-là que tu t'es présentée à moi quand je suis allé te chercher à Belize.

Carey crispa ses mains sur le gobelet.

—En effet. Mais je ne vois pas...

—Peut-être ceci t'aidera-t-il à comprendre, l'interrompt Drew en lançant sur la table le passeport qu'elle avait soigneusement dissimulé au fond de sa valise. Dommage que je n'aie pas pensé plus tôt à jeter un œil sur tes papiers, Carey Louise Cavendish !

—Tu n'avais pas le droit de fouiller dans mes affaires.

—Et toi, tu n'avais pas le droit de venir ici sous une fausse identité. Camilla n'est ni ton nom de baptême ni un quelconque surnom. Personne, pas même les collègues dont tu m'as parlé, ne t'a jamais appelée ainsi, tout simplement parce que Camilla Cavendish et toi êtes deux personnes différentes.

—Comment as-tu deviné ?

—Un ami m'a apporté mon courrier ce matin et, parmi les

messages que j'ai reçus, il y en avait un de Paul dans lequel il m'informait qu'il ne serait pas de retour à la date prévue.

—En quoi cela me concerne-t-il ?

Drew tendit à Carey le deuxième feuillet de la lettre.

— Quand j'ai lu ce passage, je n'ai d'abord pas compris pour quelle raison Paul me disait que, Camilla n'étant pas venue, il regrettait d'avoir quitté Moonshadow Cay.

Carey parcourut les lignes que lui désignait Drew et eut l'impression que le sol se mettait à tanguer sous ses pieds.

—Ainsi, il a rencontré Camilla...

—Oui. Il est allé dans le Yorkshire pour rendre visite à un camarade d'enfance qui lui a montré la campagne environnante.

Désirant acheter des cartes postales, il est entré dans une boutique et s'est trouvé nez à nez avec celle qu'il s'était ingénié à fuir.

Comme il était accompagné de son ami, il n'a pas osé parler à Camilla et a donc décidé de rester quelques jours de plus en Angleterre afin de retourner la voir et de clarifier la situation.

Drew replia tranquillement la lettre de son assistant, puis glissa les feuillets dans l'enveloppe.

— Et maintenant, questionna-t-il avec froideur, peux-tu me dire qui tu es vraiment ?

A la fois soulagée de ne plus avoir à feindre et inquiète des conséquences de son mensonge, Carey prit une profonde inspiration.

—Je suis la cousine de Camilla.

—Et tout ce que tu m'as raconté ces deux dernières semaines était aussi faux que ton identité, j'imagine ?

—Non. Je t'ai seulement caché mon nom.

—Seulement ? releva-t-il en écho, lu te paies ma tête pendant des jours et tu prétends que ce n'est pas grave !

—Je mourais d'envie de tout t'avouer, mais j'avais juré à Camilla de me taire.

—Tu as dû bien rire de moi depuis ton arrivée.

Carey se pencha en avant.

—Est-ce l'impression que je t'ai donnée ?

Drew passa une main lasse sur son front.

—Pourquoi as-tu fait cela, Carey ?

—Pour aider ma cousine. Elle veut à tout prix réussir dans son métier et présenter un projet d'aménagement de l'île lui a semblé le meilleur moyen d'attirer l'attention de son patron.

C'est elle qui était censée venir à Moonshadow Cay, mais elle s'est cassé la jambe sur une piste de ski. Alors, craignant que ses collègues ne lui soufflent l'idée, elle s'est adressée à moi.

—Et tu t'es prêtée à cette comédie ?

—Oui. Avant de débarquer ici, je croyais que tu te ficherais pas mal de connaître mon nom. Ce n'est qu'après t'avoir entendu parler de Paul que je me suis aperçue de mon erreur.

—Pourquoi ne m'as-tu pas détrompé à ce moment-là ?

—Parce que je n'avais pas le droit de trahir Camilla.

—Si je comprends bien, sa carrière t'importait plus que les tiens qui nous unissaient, toi et moi...

Carey ne répondit pas tout de suite. Comment expliquer à Drew ce qui l'avait poussée à mentir ?

—J'ai perdu ma mère l'an dernier, confia-t-elle enfin d'une voix étouffée, et je n'ai personne d'autre dans la vie que Camilla.

Chaque fois que j'ai eu besoin d'un coup de main, elle n'a pas hésité à me le donner. Je ne pouvais donc pas la laisser tomber.

Qui plus est, ton attitude à mon égard ne m'incitait pas à te révéler quoi que ce soit. Bien avant notre première rencontre, tu avais décrété que j'étais incapable de sincérité.

—Et je n'avais pas tort !

Les mâchoires durcies, Drew fixa l'enveloppe ourlée de bleu et de rouge qu'il tenait encore entre ses doigts.

— *Le* plus drôle dans toute cette histoire, c'est que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et que, si je n'avais pas reçu la lettre de Paul ce matin, je serais venu te demander pardon et te dire que je t'avais mal jugée.

Il éclata d'un rire sans joie.

— Quelle ironie, n'est-ce pas, que j'aie appris la vérité juste après avoir décidé de t'accorder ma confiance ?

Carey sentit une boule lui obstruer la gorge.

—Je ne trouve pas cela amusant.

—Moi non plus, répliqua-t-il, le regard lointain. Tu m'as démontré que j'avais raison de fuir les femmes comme la peste.

Kelly, Danielle, Camilla et toi, vous êtes toutes aussi menteuses les unes que les autres.

Puis, se levant brusquement, il ajouta d'un ton coupant :

—Au lieu de me dévisager ainsi, file dans la chambre et fais ta valise. Je vais te reconduire à Haulover Creek.

—Mais mon avion ne décolle que demain !

—Peu importe ! Tu n'auras qu'à passer la nuit dans un hôtel.

En ce qui me concerne, je ne veux plus te revoir.

10.

Assise à l'arrière du dériveur, Carey pria pour qu'une tempête plus violente encore que celle dont elle avait conservé le souvenir les oblige à retourner s'abriter dans le lagon. Mais cet après-midi, la mer avait oublié sa fureur et ses caprices. A peine sculptée par le vent, elle dansait sous un soleil radieux. Aucun nuage ne mouchetait l'indigo du ciel.

Quand apparut à l'horizon la petite crique ceinturée de dunes rousses qu'elle avait quittée deux semaines plus tôt sous une pluie diluvienne, Carey crut que son cœur allait se briser. Drew amena les voiles dans un silence lourd de ressentiment, puis s'approcha du débarcadère et, sans même prendre la peine d'amarrer le bateau, lança sur le ponton la valise qu'elle avait posée à ses pieds.

—Descends.

—Je t'en prie, Drew. Nous ne pouvons pas...

—Fiche le camp ! coupa-t-il, le visage fermé.

Des larmes plein les yeux, elle saisit son sac et sauta sur le quai. Quand elle se retourna, le foc était déjà hissé.

— Drew cria-t-elle à tue-tête, incapable de supporter qu'ils se séparent ainsi, comme des ennemis jurés.

Mais, sourd à son appel, il s'éloigna de la jetée. Bientôt, le dériveur ne fut plus qu'un point minuscule oscillant entre le bleu du ciel et celui, plus vif, de la mer.

Carey resta longtemps immobile au bord de l'eau, puis, courbée sous le poids de sa valise, remonta le sentier menant à Haulover Bridge et s'engouffra dans l'hôtel délabré qui somnolait de l'autre côté du pont.

Des

heures

qui

suivirent,

elle

ne

garda

que

des

souvenirs

confus.

Rythmée

par

les

mugissements

d'une

sirène,

la

nuît

se traîna, lugubre, et le vol de Belize à Londres lui sembla ne jamais devoir s'achever.

t

Lorsqu'elle arriva dans le Yorkshire, la campagne était emmitouflée de neige et le givre enguirlandait la vitrine de son magasin.

— Carey ! s'exclama joyeusement Camilla en l'embrassant sur les deux joues.

Carey jeta autour d'elle un regard étonné.

— Je vois que tu as réaménagé la devanture pendant mon

absence. C'est drôlement joli ! Je ne savais pas que tu prendrais autant de plaisir à me remplacer.

— Moi non plus. J'étais persuadée que j'allais m'ennuyer à

mourir derrière ton comptoir, mais tout le monde a été tellement gentil avec moi que je n'ai plus envie de rentrer à Londres.

— Ne me dis pas que tu as l'intention de quitter Weatherill Willis !

— Si.

— Et ta carrière ?

Camilla entraîna Carey vers le petit salon jouxtant le magasin et sortit le service à

thé du buffet.

— Je m'en moque ! répliqua-t-elle en mettant de l'eau à

chauffer. Quand je suis venue te parler il y a trois semaines, je n'avais qu'une idée en tête : obtenir de l'avancement. Mais, depuis ton départ, j'ai eu le temps de réfléchir et de m'apercevoir que je n'étais pas faite pour obéir aux ordres d'un patron.

Alors, j'ai décidé de démissionner et d'acheter une boutique comme la tienne.

Carey se laissa tomber dans l'un des deux gros fauteuils qui encadraient la fenêtre.

—lu veux dire que j'aurais pu éviter d'aller à Belize ?

—Au contraire ! Si tu étais restée ici, je n'aurais jamais découvert ma vocation. Tu n'as donc rien à regretter.

Rien ? Carey prit la tasse en porcelaine que lui tendait sa cousine et, refoulant son chagrin, la porta à ses lèvres.

—Ce que tu es bronzée ! s'exclama Camilla avec envie.

Comparée à toi, j'ai l'air d'un cachet d'aspirine.

—Est-ce que Paul Jarman est venu te voir ? lui demanda

Carey à brûle-pourpoint.

—Paul ? Oui, je l'ai rencontré pendant que tu étais dans les Caraïbes. Mais qui t'a parlé de cette visite ?

—Ce serait trop long à t'expliquer.

Camilla jeta deux morceaux de sucre dans sa tasse et, tout en remuant son thé, raconta, volubile :

—Figure-toi que j'étais en train de décorer la vitrine lorsqu'il est entré dans le magasin avec un ami ! J'ai été tellement surprise que j'ai failli tomber et me casser l'autre jambe.

—Que t'a-t-il dit ?

—Pas grand-chose ce jour-là. Mais je l'ai revu la semaine dernière et nous avons évoqué le bon vieux temps. Je n'aurais jamais imaginé que notre petite aventure l'avait marqué à ce point.

—Savais-tu qu'il était fiancé quand tu as fait sa connaissance ?

—Bien sûr que non ! Je ne serais pas sortie avec lui si j'avais pu me douter qu'il n'était pas libre.

Carey poussa un soupir de soulagement.

—Encore une chance que Paul n'ait pas été sur l'île quand tu es arrivée ! poursuivait Camilla. D t'aurait immédiatement démasquée.

—Tu lui as avoué que tu m'avais envoyée là-bas à ta place ?

—Oui. Et il m'a promis de tout expliquer à son chef dès son retour à Moonshadow Cay.

—Ce ne sera pas nécessaire. Drew est déjà au courant.

—Ah bon ! Comment a-t-il réagi quand il a appris la vérité ?

—Très mal.

—Oh ! je suis désolée. Jamais je n'aurais dû te mettre dans une situation aussi embarrassante. Tu ne m'en veux pas trop, j'espère ?

Le regard rivé sur sa tassel, Carey entendit à peine la question. Aux pervenches ornant la porcelaine venaient de se mêler sous ses yeux d'autres fleurs qui, lui avait dit Drew, étaient censées combattre l'oubli.

—Comment as-tu trouvé Moonshadow Cay ?

—Superbe.

—Je savais bien que l'endroit te plairait, s'écria Camilla, triomphante.

Puis, se penchant, la mine curieuse, elle demanda :

—Ce n'était pas un peu gênant de vivre seule avec Drew

Tarrant sur une île de cette taille ?

—Non, pas du tout.

—Et lui, est-il aussi séduisant que l'a prétendu mon amie?

Incapable de répondre, Carey posa sa tasse sur la table basse qui séparait les deux fauteuils et essaya en vain de sourire.

—Que se passe-t-il, Carey ? Pourquoi es-tu si triste tout à coup?

—Pour rien.

Le « rien » encore au coin des lèvres, elle baissa la tête et fondit en larmes.

— Allez, dis-moi ce que tu as ! ordonna Camilla en lui tendant une boîte de mouchoirs en papier.

Garey se tamponna les yeux, ravala les sanglots qui lui serraient la gorge et, d'une voix éteinte, raconta tout : la façon dont Drew l'avait accueillie, le bonheur qui avait succédé à l'orage, le chaos dans lequel elle vivait depuis son départ de Moonshadow Cay.

— C'est ma faute, s'excusa sa cousine dès qu'elle eut achevé son récit. Si j'avais pensé un peu plus à toi et un peu moins à

ma carrière, tu n'en serais pas là aujourd'hui.

Carey essuya les dernières traces de larmes sur ses joues et respira à fond.

—lu n'y es pour rien, assura-t-elle avec un sourire crispé.

Quand tu m'as demandé de te remplacer, tu ne pouvais pas deviner que ton ex-petit ami était devenu l'assistant de Drew et qu'il le préviendrait contre moi.

—Non, mais je n'aurais pas dû t'obliger à cacher la vérité.

—Et moi, j'aurais mieux fait de garder la tête froide au lieu de prendre mes désirs pour des réalités.

—1U es certaine que Drew n'est pas amoureux de toi ?

—Malheureusement oui. n me méprise bien trop pour cela.

Jamais il ne me pardonnera de lui avoir menti.

La vision de Drew s'éloignant du quai, le dos tourné, frappa Carey de plein fouet.

— S'il m'avait aimée, enchaîna-t-elle, la gorge douloureuse, il ne m'aurait pas chassée de sa vie. Pendant toute la nuit que j'ai passée à Belize, j'ai espéré qu'il m'attendrait à l'aéroport le lendemain matin et m'empêcherait de partir. Mais il n'est pas venu.

Camilla lui encercla les épaules d'un bras affectueux.

—Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour t'aider ?

—Oui. Avant que tu démissionnes, je voudrais que tu remettes au directeur de Weatherill Willis un dossier le décourageant de bâtir un hôtel à Moonshadow Cay. Si le projet est abandonné, Drew pourra continuer ses recherches et mon séjour dans les Caraïbes n'aura pas été inutile.

—Combien de temps te faudra-t-il pour l'établir, ce

dossier ?

—Une heure ou deux, pas plus.

—Et des photos, tu en as pris beaucoup ?

—Une centaine au moins. J'espère qu'elles seront réussies.

—Douée comme tu l'es, cela m'étonnerait que tu les aies

ratées. Emory Jones m'a montré si peu de clichés que je me demande à quoi ressemble vraiment l'île.

« Au paradis perdu », songea Carey le lendemain en développant les pellicules.

Drew était-il en ce moment étendu sur la plage, dans l'un de ces creux de sable où il l'avait si souvent enlacée ? s'interrogea-t-elle, les larmes aux yeux. Pensait-il à elle avec nostalgie ou avait-il déjà oublié les instants de bonheur qu'ils avaient partagés ?

—Quel talent ! s'extasia Camilla à la vue des tirages. TU ne veux pas garder les négatifs en souvenir ?

—Non.

De toutes les photographies qu'elle avait rapportées de Moonshadow Cay.

Carey ne souhaitait conserver qu'une seule, prise à l'insu de Drew. Debout sur le ponton, les mains enfouies dans les poches de son pantalon, il scrutait l'horizon en plissant les paupières pour lutter contre la réverbération du soleil sur les eaux du lagon. La chemise que le vent plaquait sur son torse était celle qu'elle avait déboutonnée le sok où, pour la première fois, ils s'étaient aimés.

Quand Camilla eut regagné Londres, les heures s'écoulèrent lentement sans que rien vînt en rompre la monotonie. Chaque

matin, Carey se forçait à ouvrir son magasin, mais elle se sentait détachée de tout, comme si une partie d'elle-même était restée sur l'île. Le carcan de froidure qui emprisonnait le Yorkshire en ce mois de février lui faisait regretter la lumière et la chaleur des Caraïbes. Lorsqu'elle regardait par la fenêtre de sa cuisine, ce n'était pas son jardin saupoudré de givre qu'elle voyait, mais une étendue de sable blond qui chatoyait sous un soleil rieur. Le dimanche suivant, elle alla se promener dans la campagne pour secouer sa mélancolie. Dès qu'elle aperçut les vallons maquillés de blanc qui se chevauchaient à l'infini, elle eut l'impression de s'éveiller d'un long sommeil. Il était temps, décida-t-elle, de songer à l'avenir. Drew et l'île empanachée de cocotiers où elle avait été si heureuse demeurerait pour toujours au fond de son cœur, mais l'un et l'autre appartenaient à un passé qui n'avait aucune chance de ressusciter. Alors, si sa cousine souhaitait réellement acheter un magasin, elle lui vendrait le sien, partirait à la découverte du monde et ferait de la photographie son métier.

—Merveilleux ! s'exclama Camilla quand elle l'eut mise

au courant de ses projets. Le seul problème, c'est que je dois donner un mois de préavis à Weatherill Willis. Arriveras-tu à

patienter jusqu'au 31 mars ?

—Oui, affirma Carey.

Mais, en dépit des efforts qu'elle s'imposa pour sourire à ses clients comme si le bonheur était encore là, à portée de sa main, les deux semaines qui suivirent lui semblèrent durer une année. Le vendredi soir, elle, ferma son magasin avec soulagement et se réfugia dans son cottage.

Assise par terre devant l'âtre, elle regarda les flammes dévorer les bûches. La chaleur que dispensait le feu lui rappela celle qui, chaque jour à midi, embrasait Moonshadow Cay. Le soleil était alors si implacable qu'il fallait, pour déjeuner, s'abriter

dans le cercle d'ombre que traçait le faisceau de palmes d'un cocotier...

Quand

le

timbre

de

l'entrée

se

mit

à

carillonner,

Carey

sursauta,

le

visage

baigné

de

larmes.

Qui

pouvait

lui

rendre

visite à une heure pareille ? se demanda-t-elle en essuyant ses joues. Oh ! et puis, quelle importance ! Elle ne répondrait pas, de

toute
façon.
Elle
avait
trop
de
chagrin
pour
soutenir
une
conversation.

,

Le deuxième coup de sonnette lui déchira le tympan. Impossible de rester tapie dans l'obscurité plus longtemps ! Le ruban de fumée qui s'échappait de la cheminée trahissait sa présence aussi sûrement qu'une fenêtre éclairée ou le hurlement d'un transistor.

Déterminée à renvoyer l'intrus au plus vite, elle se précipita dans le hall, tira le lourd battant de chêne... et crut que le sol se déroba sous ses pieds. Immobile sur le seuil, Drew la contemplait. « Je rêve », se dit-elle en plissant très fort les paupières pour savourer l'illusion quelques secondes de plus. Lorsqu'elle ouvrirait les yeux, elle se trouverait certainement face au charmant vieux monsieur qui habitait de l'autre côté de la rue et qui manquait toujours de lait en plein milieu de la soirée.

S'armant de courage, elle souleva lentement la frange de ses cils et sentit son cœur chavirer. L'homme qui, vêtu d'un manteau bleu marine, se tenait

devant elle n'avait ni les cheveux blancs ni les joues rebondies de son voisin.

—Drew ? murmura-t-elle, encore incrédule.

Il toussota, gêné.

—Oui. Puis-je entrer ?

Incapable de proférer un son, elle s'effaça pour le laisser passer, puis referma la porte derrière lui et s'adossa au chambranle. Pendant de longues minutes, ils se dévisagèrent sans parler, sans bouger.

— Je ne t'avais jamais vu habillé ainsi, lâcha-t-elle enfin pour rompre le silence.

A côté des mots d'amour qui tourbillonnaient dans sa tête, cette remarque lui sembla si absurde qu'elle regretta aussitôt de l'avoir prononcée.

—On a rarement besoin d'un pardessus à Moonshadow Cay,
rétorqua Drew, amusé.

—Non, en effet.

Le temps d'un soupir, le hall glacé du cottage s'évanouit devant leurs yeux, remplacé par les dunes inondées de soleil d'une petite île tropicale.

—Que fais-tu ici ? questionna sourdement Carey.

—Je suis venu te dire que j'étais désolé de m'être emporté
contre toi. Quand j'ai découvert que tu m'avais menti, cela m'a mis dans une telle rage que je n'ai pas mesuré mes paroles.

—Ce n'est pas grave, répliqua-t-elle, déçue qu'il n'ait rien d'autre à lui offrir que des excuses. Je comprends.

—Vraiment ?

Drew s'approcha d'elle à pas lents.

— As-tu la moindre idée de ce que j'ai enduré depuis ton départ ? Sais-tu ce que l'on éprouve quand on vit loin de la seule personne au monde dont on souhaite la présence ?

Les yeux de Carey se noyèrent de larmes.

— Oui, je le sais, répondit-elle en se jetant dans les bras qu'il lui ouvrait. Je pensais ne jamais te revoir.

Il la pressa sur son cœur et enfouit son visage dans les longues mèches brunes qui ondulaient sur ses épaules.

—Je me suis conduit comme un imbécile. Quand je t'ai

laissée sur le quai, à Haulover Creek, j'étais si en colère que je ne voulais plus entendre parler de toi. Pendant les jours qui ont suivi notre séparation, j'ai essayé de me persuader que je finirais par t'oublier et que tout rentrerait dans l'ordre. Mais, sans tes éclats de rire, Moonshadow Cay avait perdu son charme.

Redressant le front, Drew essuya les larmes qui coulaient sur les joues de Carey.

—lu m'as manqué, mon amour, confessa-t-il d'une voix

émue. Ce n'est qu'après ton départ que j'ai pris conscience de mes sentiments.

—Moi, je savais que je t'aimais bien avant, de quitter

l'île.

Comme s'il avait attendu cet aveu pour l'embrasser^il posa sa bouche sur les lèvres qu'elle lui offrait et mêla avidement son souffle au sien.

— lu t'étais quand même aperçu que j'éprouvais pour toi autre chose que de l'amitié ? interrogea-t-elle un peu plus tard, lorsque, les doigts entrelacés, ils

s'assirent au coin du feu.

Drew tourna la tête vers elle, le regard illuminé de tendresse.

—Ton comportement me déroutait bien trop pour que j'aie la moindre certitude. Le jour où je suis allé te chercher à Belize, je pensais rencontrer une petite pimbêche sophistiquée et, quand je me suis trouvé en face de toi, j'ai cru qu'il y avait erreur sur la personne. Mais tu m'as affirmé que tu étais Camilla et l'idée ne m'est pas venue que tu pouvais voyager sous un faux nom.

—lu étais réellement convaincu que c'était moi qui avais eu une liaison avec ton assistant ?

—Oui. Mon expérience m'avait appris à me méfier des

jeunes filles au sourire angélique et j'étais bien décidé à ne pas me laisser duper par une copie conforme de Danielle. Mais, plus le temps passait, plus j'avais du mal à me tenir sur mes gardes. Tu correspondais si peu au portrait qu'on m'avait tracé

de toi ! Tu étais trop chaleureuse, trop franche, trop naturelle pour avoir intentionnellement gâché la vie de Paul.

Il attira Carey sur ses genoux et la serra contre lui.

—Je ne savais plus du tout où j'en étais. La seule chose dont j'avais conscience, c'était que je te désirais comme je n'avais jamais désiré une femme auparavant. J'avais beau me répéter que, si je tombais dans le même piège que Paul, je m'en repentirais jusqu'à la fin de mes jours, je n'arrivais pas à conserver mes distances. Quand tu m'as demandé si je trouvais que la sincérité était plus importante que la loyauté, j'ai eu l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. J'ai pensé qu'un autre homme t'attendait en Angleterre et que notre aventure n'avait été pour toi qu'un agréable divertissement.

—Pourquoi m'as-tu dit ce soir-là que tu me méprisais encore, malgré ce qui s'était passé entre nous ?

—Parce que je refusais d'admettre mes sentiments. Le

lendemain, quand tu es partie te promener seule, j'ai été fou d'inquiétude tout l'après-midi. Et, lorsque tu es rentrée à la nuit tombante, j'ai perdu mon sang-froid. Il m'a ensuite fallu des heures pour me calmer et me décider à te faire confiance.

—Et c'est à ce moment-là que la lettre de Paul est arrivée ?

—Oui. Quand je l'ai lue, j'ai éprouvé un choc terrible.

J'étais furieux contre toi et je m'en voulais de t'avoir laissée me ridiculiser.

—Je savais que tu réagirais ainsi le jour où tu découvrirais la vérité et j'aurais donné cher pour ne pas avoir à te la dissimuler.

Mais je ne pouvais pas manquer à ma parole.

—Ne regrette rien surtout ! Si tu n'avais pas été obligée de jouer le rôle de Camilla, je n'aurais pas eu le bonheur de te connaître et de t'aimer.

Carey déboutonna le manteau de Drew et glissa ses doigts sous le pull-over en cachemire qu'il portait à même la peau.

—Comment as-tu fait pour me retrouver ? questionna-t-elle en frissonnant de plaisir.

—Oh ! cela ne m'a posé aucun problème. Le plus dur a été de patienter jusqu'à ce que Paul revienne à Moonshadow Cay.

Quand il a débarqué sur l'île, il m'a raconté son entrevue avec ta cousine et a reconnu qu'il l'avait accusée à tort. C'est une fille épatante, m'a-t-il dit. Mais je ne t'apprends rien, n'est-ce pas ?

— Non. Elle est incapable de blesser quelqu'un délibérément. Lorsqu'elle a rencontré Paul, elle ignorait qu'il était fiancé.

—Je sais. Elle me l'a confirmé.

Carey écarquilla les yeux.

— *Ta* as parlé à Camilla ?

—Evidemment. Qui d'autre aurait pu me donner ton adresse ?

—Quand l'as-tu vue ?

—Ce matin. Dès que je suis arrivé à Londres, je me suis précipité au siège de Weatherill Willis avec la ferme intention de taper du poing sur son bureau.

—La pauvre ! Elle a dû passer un mauvais quart d'heure.

—Penses-tu ! Lorsque je lui ai reproché de s'être servie de toi, elle m'a répondu que, si j'avais été moins stupide, je me serais immédiatement rendu compte que tu n'avais rien d'une hypocrite.

Carey pouffa de rire.

— Cela ne m'étonne pas d'elle. Elle a toujours considéré

l'attaque comme la meilleure forme de défense. Ce qui me surprend, en revanche, c'est qu'elle ne m'ait pas téléphoné pour me prévenir de ta visite.

—Je lui ai demandé de ne pas t'appeler. Vu la façon dont je t'avais expulsée de mon bateau, je craignais en effet que tu ne veuilles pas me revoir.

—Camilla ne t'a donc pas dit que j'étais amoureuse de toi?

—Non. Elle a sans doute pensé que je méritais une bonne

leçon. Ce qu'elle m'a appris, en revanche, c'est que, après avoir lu ton rapport, le directeur de Weatherill Willis avait décidé

d'acheter Moonshadow Cay à Emory Jones et de déclarer l'île zone protégée.

Les yeux de Carey s'emplirent d'étoiles.

—Oh, Drew, c'est fantastique ! Tu pourras continuer d'explorer le récif, alors ?

—Oui, grâce à toi. Mais, avant de me remettre au travail, je vais devoir résoudre un gros problème.

- Ah ! lequel ?

—Paul a revu son ex-fiancée pendant son séjour en Angleterre et m'a dit qu'il envisageait de l'épouser. Si bien que, dans un mois ou deux, je n'aurai plus d'assistant.

—Que comptes-tu faire ?

Un sourire effleura les lèvres de Drew.

—Me marier et enseigner la biologie à mon épouse.

—Ma foi, voilà qui me paraît très astucieux. Cela te coûtera moins cher que d'engager un diplômé.

—L'ennui, c'est qu'il n'est pas facile de trouver la candidate idéale. Voudrais-tu m'aider à la chercher ?

—Avec joie. Quelles qualités exiges-tu ?

Tout en caressant la nuque de Carey, Drew fit semblant de réfléchir.

—Il faudra qu'elle soit intelligente, digne de confiance et amoureuse de moi, cela va sans dire. Elle devra aussi être un fin cordon-bleu, savoir plonger et se contenter d'une plage en guise de lit.

—C'est tout ?

—Non. Il est également indispensable qu'elle ait de grands yeux gris, de longs cheveux bruns et le plus franc des sourires.

Connaîtrais-tu, par hasard, une jeune personne qui réponde à cette description ?

Carey noua ses doigts derrière le cou de Drew et déversa une pluie de baisers sur son visage.

— Oui ! Et je crois bien qu'elle acceptera ta proposition...

OceanofPDF.com